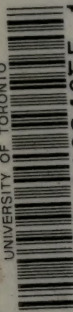
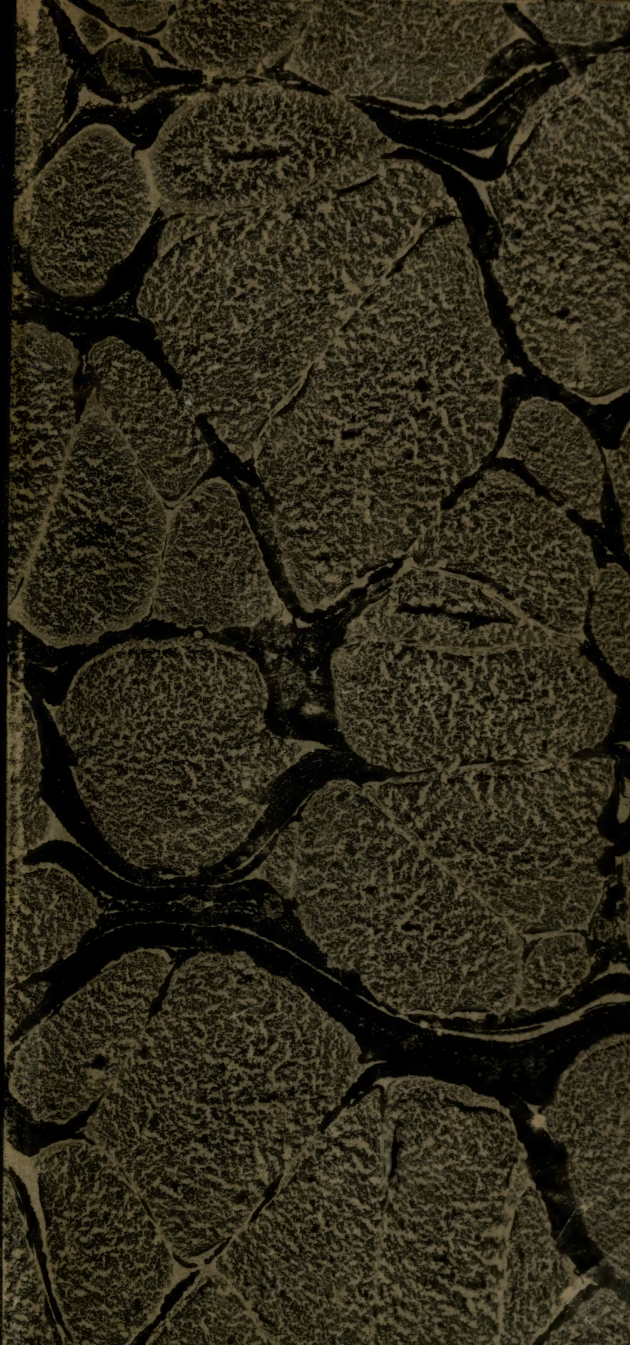
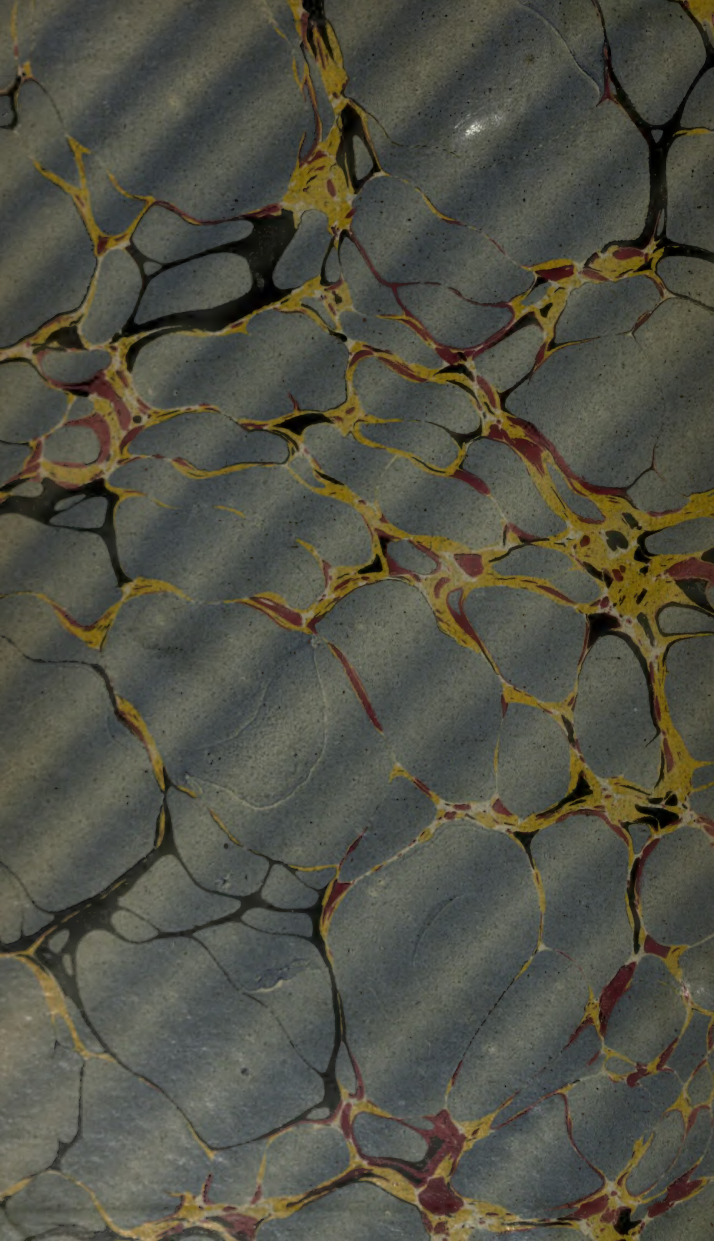


UNIVERSITY OF TORONTO

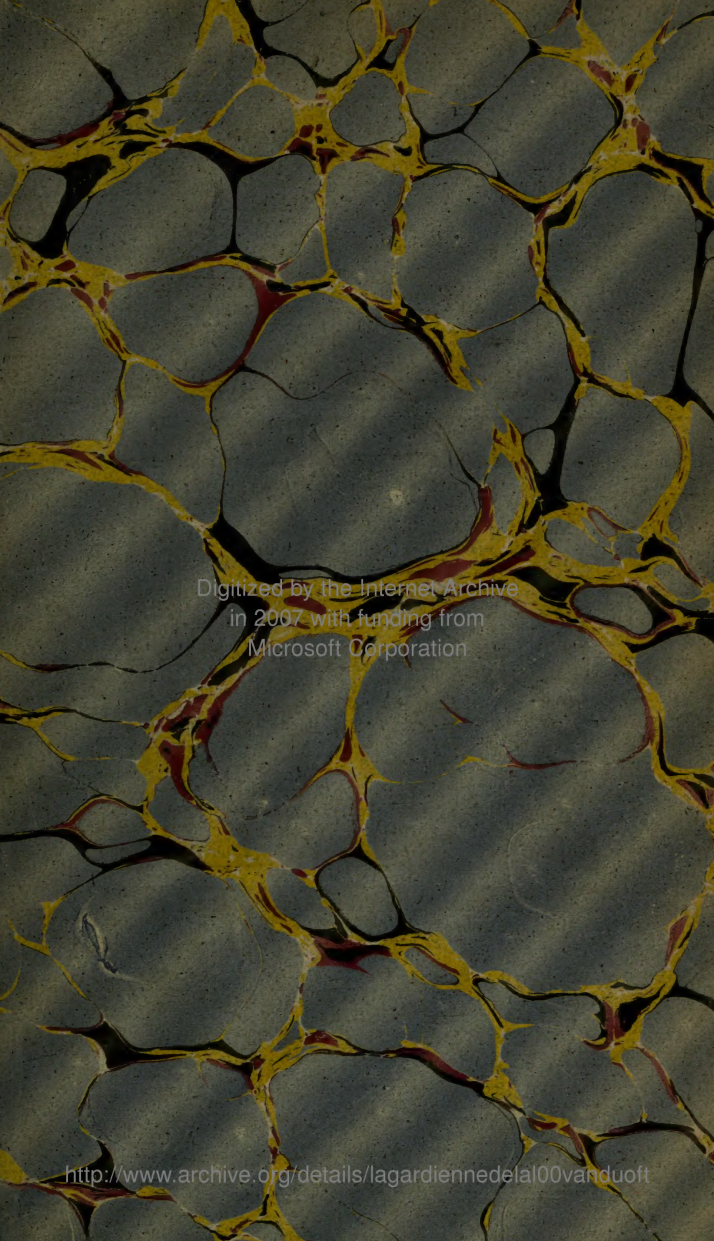


3 1761 01324055 1







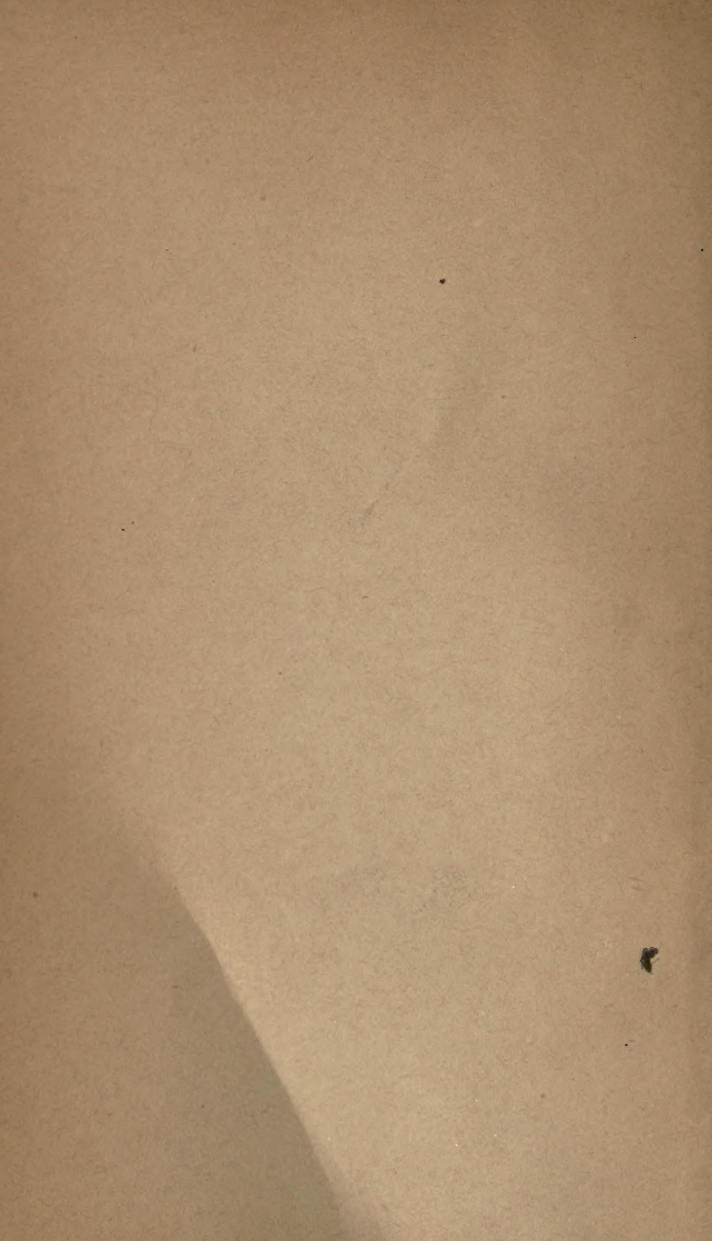


Digitized by the Internet Archive  
in 2007 with funding from  
Microsoft Corporation









2179 mg  
LA

GARDIENNE DE LA LUMIÈRE



Copyright 1901 by Charles Scribner's sons New-York (U. S. A.)

Traduction française autorisée janvier 1906.

---

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE M. SOUCHIER, ROANNE.

2488  
HENRY VAN DYKE

---

# LA GARDIENNE

DE

# LA LUMIÈRE

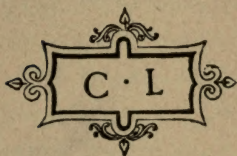
ET

AUTRES HISTOIRES CANADIENNES

ADAPTÉES DE L'ANGLAIS

PAR

E. SAINTE-MARIE PERRIN



81954  
7/5/07

PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3



PS

3117

R814



## LE ROMANCIER AMÉRICAIN

HENRY VAN DYKE

C'est un plaisir, quand on voyage à l'étranger, d'entendre parler français. C'en est un plus doux et mêlé de surprise d'entendre bien parler de la France. Jé l'ai éprouvé en lisant l'œuvre d'Henry Van Dyke, et c'est la première des raisons que j'ai eues de l'aimer. On trouve beaucoup de la France dans cette œuvre d'un des auteurs les plus célèbres de la jeune littérature américaine, littérature qui en général s'occupe si peu de nous, sauf pour parler de Monte-Carlo ou de nos grands couturiers. Et pourtant, dans *The Ruling Passion*, ce volume d'histoires canadiennes qui m'a causé cette joie de sentir la France présente, M. Van Dyke n'a point cherché à faire d'elle une

étude spéciale. Je ne crois pas qu'il la connaisse particulièrement, et il n'a pas d'attache avec elle, ni par ses ancêtres, ni par sa formation littéraire. Il est citoyen de la partie la plus anglaise des États-Unis; le dessin qu'il a esquissé involontairement du visage de la France dans son livre a donc été certainement tracé d'une main impartiale. Il ne nous en est que plus touchant à découvrir. Ses nouvelles ont pour cadre le Canada, pour héros ces Canadiens français de la province de Québec que leurs voisins des États-Unis, sur l'autre rive des Grands Lacs, appellent simplement « les Français ». A chaque page nous voyons une expression ou un nom français, un vieux mot, une ancienne coutume fidèlement gardés, et surtout nous trouvons dans ces personnages, très vigoureusement étudiés — pêcheurs, chasseurs ou prêtres de villages forestiers — les marques du tempérament français, ces signes qui là-bas, comme en Normandie, en Languedoc ou en Lorraine, révèlent le sang et la race. On peut ne rien en conclure. Plusieurs de ceux qui ont cherché dans ce pays — peut-être trop superficiellement — ce qui restait de la France après tant d'années d'abandon n'ont trouvé que des traces très affaiblies d'un réel attachement à

l'ancienne mère-patrie. En admettant que ce soit vrai, la survivance, même atténuée, de ce sentiment n'est-elle donc pas déjà une chose surprenante et qu'on doive admirer?... Pour nous, en cherchant à faire connaître à quelques Français une des œuvres de Van Dyke, nous avons voulu simplement leur faire partager l'impression que nous avons eue en le lisant d'être parfois « chez nous » au delà des mers.

Henry Van Dyke, ou plutôt le « Doctor Van Dyke », comme l'appellent ses compatriotes des États-Unis — docteur en théologie de l'Université protestante de Princeton, — appartient à une famille d'origine hollandaise. Avant d'être écrivain, il est à la fois clergyman et sportsman. Pasteur de grande influence et « preacher » éloquent, il a dirigé pendant dix-sept ans une église presbytérienne à New-York et rappelé à la vie religieuse plusieurs autres églises en décadence; actuellement encore, alors que professeur de littérature anglaise à Princeton, il a dû renoncer pour des raisons de santé au labeur d'un ministère actif, sa renommée d'éloquence l'appelle souvent pour des sermons solennels à New-York ou ailleurs. Sportsman, il s'est toute sa vie adonné aux grandes pêches et aux chasses d'été



dans les confrées sauvages du Canada, pêches émouvantes et souvent dangereuses dans les rivières coupées de rapides qui descendent au lac Saint-Jean, pêches au saumon, à la grosse truite ou au « ouananiche » ; chasses au caribou et à l'ours, qui nécessitent de vraies expéditions et des campements de plusieurs semaines, en forêt, sous la tente.

L'œuvre de Van Dyke est le reflet de sa double vie : elle est mystique ou descriptive. Ou bien il écrit de jolis contes religieux, d'un caractère poétique et grave : *le Premier arbre de Noël*, *le Dernier Mage*, ou même de véritables études religieuses comme *l'Histoire des psaumes* ou *l'Évangile pour un monde pêcheur*. Ou bien il dit ses aventures de pêche, la vie de camp, la furie des rapides ou la douceur des petites rivières, le chant des mille oiseaux des bois, la joie saine des pays sauvages ou la merveilleuse beauté des forêts. Ses poésies même sont ou des rêveries religieuses ou des rêveries devant la nature ; sa philosophie est issue, elle aussi, de ce double amour ; un seul de ses ouvrages, je crois, fait exception et sort de ce cercle, sa remarquable étude sur les poésies de Tennyson.

D'ailleurs, ces deux courants qui forment la

vie littéraire de Van Dyke sont ceux mêmes qui circulent parallèlement dans toute l'histoire littéraire de l'Amérique.

Il ne faut pas oublier que la partie des États-Unis qui fut colonisée d'abord, la Nouvelle-Angleterre, le fut par des émigrés anglais, qui abandonnaient leur patrie pour des causes politiques ou pour des causes religieuses. C'étaient donc non seulement des protestants, mais des protestants dissidents. Aussi la Nouvelle-Angleterre devint-elle le véritable foyer religieux des États-Unis. Au début du <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle, les grandes Universités de Harvard et de Yale étaient fondées, et leur influence scientifique et religieuse s'étendait dans tout l'Est américain. La doctrine que les premiers pionniers répandirent était le presbytérianisme, ce calvinisme anglais, la plus absolue des doctrines protestantes. Ils prêchaient qu'une âme est consacrée pour la vie et pour l'éternité lorsque, fût-ce à un seul instant de son existence, elle a été sous l'empire de la grâce divine. Cette doctrine, instrument d'autorité aux mains des conquérants qui s'en servirent comme d'une marque de supériorité vis-à-vis des indigènes, ne varia pas dans son principe malgré beaucoup de transformations extérieures, inven-

tées par ces hommes qui, vivant dans la solitude, poursuivant leurs rêves individuels, fondèrent une multitude innombrable de sectes. Mais ce caractère de mysticisme ne fit que s'accroître à mesure que s'étendait l'empire de cette nouvelle foi. Il dégénéra même, dans certaines parties des États, en une véritable folie religieuse, aux rites presque païens, et le « revival », le « getting of religion », c'est-à-dire la supplication de l'homme demandant à la divinité cette touche de la grâce, ce contact de l'Esprit, exaltèrent les peuplades sauvages. D'autre part, la religion s'adaptait aux besoins, devenait de plus en plus pratique, plus étroitement mêlée aux intérêts des cités ou des individus, et l'utilitarisme le plus terre-à-terre côtoyait le mysticisme le plus exalté.

Telles sont les couches profondes du tempérament religieux américain et peut-être la raison des préoccupations morales et prosélytiques si fréquentes dans la littérature des États-Unis.

L'autre source d'inspiration des écrivains américains fut l'amour passionné de la nature. Les hommes très raffinés qui, au milieu du siècle dernier, vivaient dans la petite ville de Concord, près de Boston, à côté des grandes



Universités, reçurent une impression profonde du contact de leur esprit avec une nature encore sauvage, brutale, d'un caractère large et sombre. Washington Irving, Henri Thoreau, les poètes Longfellow et Bryant furent parmi ces grands artistes qu'on appela « l'école de Concord ». L'été indien, cette étrange saison du novembre américain, cet été tardif, alanguissant, à la fois enivrant et endormeur, a façonné leur génie et explique en partie, avec cette nature austère, aux couleurs tragiques dans un air de cristal, l'imagination sombre d'Edgar Poë.

Plus tard, les écrivains, amis de vie sauvage, furent des « découvreurs » de pays ; les romanciers, Bret Harte entre autres, célébrèrent la merveilleuse Californie qui venait d'être découverte par les explorateurs qui avaient franchi les Montagnes Rocheuses, et l'immensité nouvelle des plaines du Far-West. Georges Kable explorait les États du Sud et Mark Twain lui-même, à côté de ses œuvres humoristiques, écrivait l'un de ses meilleurs livres sur *la vie au Mississipi*.

Enfin, dans la période actuelle, les « écrivains de nature » sont des touristes et des sportsmen ; gens d'affaires qui, malgré la vie des grandes

villes, ont gardé le goût des voyages, des sports, de la vie dans les coins de leur pays encore rebelles à la civilisation, le Klondyke, par exemple. C'est parmi ceux-là, et au premier rang, que se place Henry Van Dyke.

Il naquit le 10 novembre 1852 à Germantown, en Pensylvanie; mais toute son enfance se passa à Brooklyn, où son père, le Rev. Dr Van Dyke, s'installa peu après la naissance de l'enfant. Ce ministre presbytérien fut l'initiateur de son fils aux mystères de la pêche, dont l'amour était chez eux une passion de race.

« Je suis né pêcheur », écrivit plus tard Van Dyke dans le joli récit de sa vie d'enfant qu'il a intitulé : *Un petit garçon et une ligne*.

« Il n'y avait qu'une petite rivière qui fût en rapport avec l'expérience de l'enfant et la longueur de ses jambes, une toute petite rivière couleur d'argent où il s'imaginait voir des rapides, des chutes, l'écume des vagues et les retraites préférées des grosses truites. C'était au bout du village. Il partait avec la plus légère des lignes de son père sur l'épaule, et son petit frère, encore en robe et en chaussettes blanches, trottinait près de lui. Oh ! les interminables après-midi, pourtant si vite passés !... Comme

les petits revenaient las le soir après les efforts de ces journées ! Et bien souvent ils n'avaient rien pris ! Mais ils repartaient avec un nouveau courage le lendemain. Une fois, en triomphe, ils rapportèrent un poisson « long comme un crayon neuf » ! Un autre jour, ils levèrent la ligne si fort que le petit poisson s'en alla en l'air et retomba derrière eux dans la prairie.

» — Oh ! ne le perds pas. Je crois qu'il est dans les racines des iris !

» — Je l'ai. Comme il est froid.... C'est glissant ! Oh ! qu'il est joli ! On dirait que j'ai un grêlon dans la main.

» — Regarde ses taches rouges. As-tu vu, petit frère, comme il était gai, comme il s'amusa bien dans l'eau ? C'est bien sûr une truite, une vraie truite ; elle est magnifique, presque aussi grande que ta main !

Plus tard, il prit part aux vraies excursions de pêches et aux campements dont, malgré sa vie occupée, il put toujours se donner la joie chaque printemps. Mais c'était seulement comme plaisirs de vacances qu'il les connut d'abord, car Henry Van Dyke fut un collégien remarquable. Il remporta de nombreux succès, fut nommé *junior-orator*, s'enthousiasma pour la littérature,

et enfin, ses études brillamment achevées, entra après une année de préparation au Séminaire de théologie de Princeton. Il conquiert ses grades en 1877. Il avait alors vingt-cinq ans. Pendant une année il voyagea, travailla à Berlin, et, après avoir été ordonné en 1879, il fut appelé à diriger la *United Congregational Church* de Newport, puis, deux ans plus tard, à une importante église presbytérienne de New-York, à laquelle il consacra dix-sept années de sa vie.

Son zèle ne s'étendait pas seulement à sa paroisse, et sa renommée s'établissait au loin. Mais cette vie, qui absorbait toute son activité, ne lui faisait pas oublier la vocation d'écrivain qu'il avait entrevue dans son adolescence, et sans cesse renaissait en lui le désir impérieux d'écrire. Aussi, après l'avoir plusieurs fois refusée, finit-il par accepter, en 1898, la chaire de littérature anglaise qu'il occupe encore aujourd'hui. C'était renoncer aux fatigues de la vie de pasteur, mais aussi à ses devoirs ; et cet homme profondément religieux ne dut pas cesser sans une certaine angoisse d'exercer son ministère actif. Il le fit pour de sérieuses raisons et songea, pour se consoler, que d'abord il pourrait continuer son influence par ses prédications et



qu'ensuite il pourrait faire pénétrer sa pensée religieuse et morale par ses livres dans un plus grand nombre d'esprits.

La carrière littéraire de M. Van Dyke est donc très récente : son premier livre date de dix ans et son grand succès n'en est que plus remarquable. Il est au premier rang parmi les littérateurs aux États-Unis, et plusieurs de ses volumes ont été vendus à cent mille exemplaires. Un de ses premiers contes, *l'Autre Mage*, a été vendu à deux cent cinquante mille exemplaires, et traduit en chinois, en turc, en japonais, en espagnol, en français, en allemand, en suédois et en hollandais. Actuellement M. Van Dyke travaille dans une charmante retraite près de Princeton ; sa maison est pleine d'enfants et on y vit dans cette intimité joyeuse que nous considérons peut-être trop comme une chose exceptionnelle en Amérique, intimité dont sa fille aînée, miss Brook Van Dyke — ce nom de Brook, « petite rivière », est celui d'un des premiers livres de M. Van Dyke, — a, dans une étude sur son père, très joliment décrit le charme.

La première œuvre de Van Dyke fut une *Histoire des psaumes*, ou plutôt *des psalmistes, de leur âme, de leur vie, de leur époque* ; puis il publia

ses *Conseils aux jeunes gens*, *l'Évangile pour un monde pécheur*, et *l'Évangile pour un âge de doute*, son *Étude sur les poésies de Tennyson*, et enfin le premier de ses livres où se révèle son vrai tempérament d'artiste, *les Petites Rivières*. Avec elles chante pour la première fois dans son œuvre la nature canadienne.

Ce livre contient dix « essais » ; ce sont de simples récits de choses vécues : la vie en plein air, les pêches aventureuses ; ce sont des souvenirs et des tableaux : la tente, le feu de camp, les guides, etc. Van Dyke n'est pas encore maître de sa langue et de son art comme il le deviendra rapidement, mais, dès maintenant, passe dans certaines pages cette admiration émue pour les beautés de la terre qui est un des caractères du génie sincère et jeune de Van Dyke, et qui fait jaillir au milieu de ses descriptions des louanges poétiques comme celle-ci :

« De toutes les choses inanimées, la rivière est la plus humaine et la plus amie. Elle a son visage, sa vie, sa voix qui ne sont qu'à elle... J'ai donné mon amour aux petites rivières, à celles qui ne sont pas trop grandes pour l'intimité... Mais, pour connaître une rivière, il ne suffit pas d'y jeter un regard de-ci de-là au cours

d'un voyage ou de la regarder seulement quand elle est à demi civilisée, trop près du contact des hommes ; il faut aller jusqu'à son pays natal, il faut la voir dans sa libre jeunesse et s'accoutumer à sa paix..... Mais, que vous la suiviez sur la berge, ou en canot sur ses eaux rapides, ou que vous marchiez dans son lit peu profond, laissez-vous mener par elle avec joie... Nul mieux qu'elle ne peut vous dire le secret des forêts et des champs, et vous montrer comment la nature travaille mystérieusement, par ses chansons et ses couleurs, à se faire enchantresse. »

Le second volume d' « essais » fut en quelque sorte la continuation de celui-ci. Il s'appelait : *la Chance du pêcheur et autres choses incertaines*. Voici un des nombreux incidents de pêche que conte M. Van Dyke à sa manière sobre et vivante. Il s'agit d'une rivière du Canada.

« Comme nous approchions d'un rapide, le guide du premier de nos deux canots s'arrêta pour examiner la situation. L'eau était haute. L'était-elle trop ? Il fallait que les canots pussent lécher les vagues, le pourraient-ils, si lourdement chargés ? Il y eut un bref conciliabule entre les guides pendant que nous glissions,

hésitants... Tout à coup la question parut s'être résolue d'elle-même, comme si une force secrète de la nature avait décidé pour nous. Ferdinand cria :

» — Essayons ! En route !

» A l'instant même nous glissions sur cette partie du rapide qui précède la chute et qui est comme un dos noir et lisse. Juste devant nous un tourbillon se frisait sous l'avant du canot.

» — Stop ! Stop ! Doucement !

» Un coup brusque d'aviron secoua le canot et l'arrêta net, tremblant comme un cheval fringant qui sent brusquement les rênes. La vague qui venait la première au-devant de nous sembla, comme surprise, s'amollir et s'affaïsser une seconde. Le bateau bondit par-dessus sa crête, dévia d'un côté et, suivant les franges sinueuses du remous, s'en alla courir sur des eaux plus calmes. »

Henry Van Dyke est ici dans son élément. Ses deux premiers livres ont dessiné le cadre où désormais il fera se mouvoir des personnages et se dérouler des périodes de vie. Mais, si pour chaque artiste il est une atmosphère où son tempérament peut mieux qu'en aucun autre se développer et grandir, une source d'inspiration



ou d'émotion plus jaillissante, plus féconde qu'aucune autre, Van Dyke est depuis ses « essais » en possession de cette source et de cette atmosphère ; il pourra puiser sans trêve et respirer à pleine poitrine.

Cette atmosphère, ce cadre qu'il a décrits d'abord dans les *Petites Rivières* et qu'il va peupler dans *The Blue Flower* et dans *The Ruling Passion*, c'est la nature primitive, les pays vierges, parfois inhospitaliers, les grands paysages encore étonnés de la visite de l'homme et qui lui montrent souvent, après d'admirables sourires, un visage hautain et farouche. C'est plus particulièrement la région du Bas-Canada, ce pays qui s'étend entre Québec, au Sud, et les montagnes Laurentides ; à l'Est, le Saint-Laurent, et, au Nord, la région des innombrables lacs qui animent l'Hudson et le Labrador du réseau bleu de leurs rivières.

Le lac Saint-Jean est le centre de cette région à demi sauvage, comme il est le centre et le réservoir d'une multitude de cours d'eau. Autour de ses rives s'espacent de nombreux villages canadiens, et la masse de ses eaux, où se perd la furie de la Peribonca, du Mistassini, ardentes rivières faites de torrents glacés, va se jeter

dans la gorge profonde du Saguenay, qui se déverse lui-même dans l'estuaire du Saint-Laurent.

Les noms de rivières, de lacs, de montagnes, qui occupent presque uniquement la carte de cette partie de la province de Québec, portent pour la plupart des noms français : il y a une ville qui s'appelle Éternité, un lac qui s'appelle le lac des Commissaires, une rivière qui s'appelle le Sault-du-Cochon ; d'innombrables villages qui portent des noms de saints : Saint-Jérôme, Saint-Raymond, Sainte-Anne de la Pérade ; des bourgs dont les noms gaulois sonnent comme des cloches joyeuses : Châteaugay, Carillon, la Joliette, et tant d'autres !

Henry Van Dyke est évidemment en sympathie avec l'âme de cette contrée, car il la comprend et la fait vivre pour ses lecteurs dans tout son charme. Au cours des contes de *The Blue Flower* ou de *The Ruling Passion*, et pendant qu'il dit, à sa manière alerte et simple, des histoires qu'on sent presque toujours vécues, la vie canadienne se précise peu à peu devant nous. Un village canadien, c'est un village à moitié civilisé dans un paysage austère. Tous les habitants se connaissent ; ils connaissent

tous leur curé, qui est presque toujours le chef moral du groupement, le guide et l'arbitre. (Ces figures de prêtres catholiques sont fréquentes dans l'œuvre de Van Dyke, et ce protestant de race, ce pasteur a su comprendre ceux qu'il a rencontrés. En analysant leur âme et leur rôle social, il a rendu hommage à l'Église catholique, qui sait faire de ses prêtres des amis de Dieu et des amis des hommes. Et il le fait avec tant d'évidente sincérité et tant de compréhension, qu'en lisant son livre, avant de rien savoir de sa vie, je m'étais souvent demandé s'il n'était pas des nôtres.)

Dans ces groupements canadiens quelque peu sauvages, la force est une des « vertus » les plus respectées. On cause indéfiniment, entre hommes, les soirs d'été ou les jours d'hiver, dans quelques « centres » traditionnels comme en ont tous les villages français, mais qui, là-bas, ne sont pas tous forcément des cabarets. La vie est dure, et chacun sait la peine de l'autre à vivre. Si M. Van Dyke voit juste — et, en tout cas, on ne peut douter de sa bonne foi — cette vie rude est, malgré tout, une vie saine et joyeuse et telle que nous l'imaginons assez mal en France, où nous sommes si loin de la vie

patriarcale des campagnes anciennes. Et si Van Dyke n'est pas un observateur trop idéaliste, le Canadien français est un beau spécimen d'humanité. Il a la force physique et une beauté faite d'équilibre. Il a le sentiment de la race, la fierté de son origine lointaine; il est vif, un peu âpre et violent, mais de belle humeur et gai au travail. Il a dans les yeux et dans l'âme un fond de rêve et de chimère, qui étonne visiblement un regard américain, comme l'étonne aussi d'ailleurs l'expression de sa déférence sincère envers son supérieur ou son maître.

Il est facile de deviner l'évident attrait que ce tempérament exerce sur Van Dyke : il l'a étudié de très près lorsque, dans les voyages qu'il fait chaque année, au mois de juin, dans leur pays, ils l'accompagnent comme guides ou comme aides dans ces « trips » au pays des forêts, où l'on ne se sert comme moyen de locomotion que des canots en rivière et de ses jambes en forêt; comme abri, que de la petite tente du « Monsieur » et de la grande tente des hommes. Les types des Canadiens du peuple qu'il a dessinés sont des portraits d'hommes avec lesquels il a vécu. Dans l'intimité et l'abandon des longs repos près de ces immenses feux de camp dont



le morceau de résistance est « un bouleau jaune de 0<sup>m</sup>,60 de diamètre sur 3 mètres de longueur », durant ces semaines de vie commune où les émotions très primitives sont partagées, le « Monsieur » devient vite un ami, et le Canadien est alors expansif. Les hommes racontent les incidents de leur vie, ces longs hivers passés en forêt, sous la « cabane » de bois, lorsqu'ils sont engagés dans une de ces équipes de bûcherons qui s'en vont abattre des coins de forêt pour en faire des poutres ou des madriers, ou les aventures de leurs mois de « guide » en été.

« Ils sont presque tous Canadiens, ces guides, et du plus pur sang français, descendants de ces hommes qui vinrent de la Nouvelle-France à la suite de Champlain, il y a trois siècles. Celui qui parle le mieux anglais n'en sait que quelques mots, qu'il s'empresse de dire au Monsieur qui l'engage, avec un accent indescriptible; mais, après deux ou trois phrases laborieuses, il retombe infailliblement dans son français.

» — D'ailleurs, ajoute-t-il au *Monsieur des États-Unis*, M'sieu parle le français à la perfection, mieux qu'un Canadien. Bien sûr, Monsieur a été à Paris.

» Une telle courtoisie est dans leur sang, et elle est irrésistible. »

M. Van Dyke a donc été conquis par les Canadiens. A cause de cela sans doute, c'est d'eux qu'il s'est inspiré quand il a voulu conter des histoires de vraie vie, de vie complète; quand il a voulu chercher, comme dans *The Blue Flower*, la part d'idéal que poursuit chaque existence humaine, ou, comme dans *The Ruling Passion*, le rouage des vies qui méritent d'être vécues, les passions diverses qui entraînent l'être dans une direction constante, la « pulsation de la machine humaine ». C'est une petite Canadienne, cette fille de seize ans, Nataline Fortin, qui est devenue, par la mort de son père, gardienne de phare dans une île isolée au milieu du golfe du Saint-Laurent et qui, tout un hiver, par un haut sentiment de sa mission, tient tête aux gens de l'île affolés par la famine et leur refuse la misérable nourriture qu'ils convoitent, l'huile destinée à alimenter le phare, protecteur d'autres vies humaines en détresse. C'est un Canadien français « plus fier de sa race et plus opiniâtrément attaché à son origine que s'il était né en Normandie », ce pêcheur qui, pendant des mois, renonce aux douceurs de la pipe

afin de pouvoir, par ses lentes économies, accomplir un rêve : aller avec sa femme à Québec et en ramener un petit orphelin pour qu'il soit la joie de leur maison privée d'enfants, « car au Canada ils sont ainsi : ils aiment leur foyer, et un foyer sans enfant est un foyer vide ». Et c'est ce même pêcheur qui, au retour d'une tournée, apprenant en même temps que sa maison, son seul bien, est en flammes, et que sa femme deviendra mère, porte sur son visage une indicible joie et allume crânement sa pipe abandonnée aux derniers tisons de l'incendie.

Ce qui fait le charme prenant des nouvelles de Van Dyke, c'est son absolue sincérité d'observation. Rien n'est dénaturé ou surchargé ; on se demande même parfois si, dans ces nouvelles, quelque chose a été inventé, tant on s'y trouve en contact permanent avec la vie. Mais, s'il n'écrit que ce qu'il voit, il faut ajouter qu'il a un don de voir admirablement large et sain. C'est une âme ouverte que la sienne, une âme admirative et chez qui la louange pour les beautés de la vie ou de la création est chose naturelle et spontanée. Aussi son œuvre est-elle extrêmement réconfortante. Elle repose, au milieu de la littérature que nous lisons, en France — et même en

Amérique, où beaucoup de romans ont déjà autant de complication et de vie factice que ceux des vieilles civilisations — comme repose au milieu d'une foule un beau visage de jeune fille, d'une grâce vigoureuse, où la vie inemployée est aussi apparente que la sève en pleine montée.

Bien d'autres Américains et bien des Américaines ont fait et font chaque été ces grandes excursions de chasse et de pêche, et vont soi-disant se retremper dans la vie sauvage en campant quelques jours sous la tente. Il est aussi normal aux États-Unis de partir en bande pour un « trip » en Alaska ou un « camping » dans l'Adirondack, que d'embarquer un beau matin pour l'Europe. Mais les départs de M. Van Dyke hors de la vie civilisée n'ont pour mobile ni le snobisme ni le désir de cette excitation à outrance qui est chez beaucoup de ses compatriotes un besoin maladif. Et aucun d'eux ne s'en va avec un enthousiasme aussi sincère. Il part pour la joie certaine qu'il trouvera à reprendre contact avec la nature vraie, ses forces non domptées, ses beautés encore vierges, et les hommes dont elle a été la principale éducatrice. Et il revient pour la joie intense de revivre en les écrivant ses



inépuisables admirations. Avec une telle qualité d'âme, on pénètre aisément dans ce que la nature et la vie ont de plus intime et de plus profond. Aussi, chez lui, le don d'écrire semble-t-il simplement la manifestation extérieure, avec un minimum d'efforts, de ce qu'il pense et sent; et il possède, sans paraître y tâcher, une source d'émotion qui anime toutes ses œuvres — émotion joyeuse ou douloureuse — jamais forcée ni exagérée, mais toujours simple et juste.

Henry Van Dyke est un laborieux et un consciencieux. Il travaille souvent toute la journée, sans relâche. Quand il composa son beau poème : *The Toiling of Felix*, il resta enfermé dans sa bibliothèque pendant quinze jours, de l'aube au milieu de la nuit. « Quand je suis las de travailler, dit-il, j'ouvre ma fenêtre et je respire une fleur. » Il n'a jamais rien écrit pour contenter les exigences du public, les « demandes du marché », de la mode littéraire. Il a, comme écrivain et comme homme, une influence considérable et d'ordre très élevé sur ses étudiants de Princeton. Il tient attentifs, ce qui est presque un titre de gloire, les quatre cents jeunes gens qui écoutent ses leçons sur la littérature anglaise, et il sait faire de ses cours des leçons de haute

morale et communiquer aux adolescents qui l'admirent des réserves d'idéal pour leur vie d'homme.

Il est très difficile de parler du style d'un auteur dans une langue autre que celle dont il use; mais on peut dire qu'avec des qualités dissemblables de celles qui font un bon style français, celui de M. Van Dyke est excellent. Sa langue est ferme et souvent charmante, riche, originale, pleine de mots neufs ou employés dans un sens imprévu; et cependant son style est sobre, adéquat à sa pensée et toujours énergiquement expressif. C'est un style, non pas laborieux, mais très travaillé, et cette recherche n'est pas commune actuellement en langue anglaise. Enfin, qu'il s'agisse de ses sujets ou de sa manière d'écrire, c'est toujours un auteur de bonne compagnie et un aristocrate dans la littérature des États-Unis. C'est par là qu'il se rattache à cette grande génération d'écrivains épris de nature et de vie libre de « l'école de Concord ». Il a la fraîcheur d'imagination de Nathaniel Hawthorne, et cette passion presque indienne pour l'air libre et la forêt qui emplît l'œuvre de cet homme de génie trop peu connu en France qui s'appelle Henri Thoreau.

M. Van Dyke partage avec beaucoup d'écrivains américains, dont la formation intellectuelle est trop hâtive et trop peu appropriée à l'esprit de leur race, une certaine gaucherie de composition. Dans presque tous ses contes, des méditations se développent au détriment de scènes écourtées; d'exquises descriptions sont trop longues ou mal placées, et on songe en le lisant que le cerveau français d'égale valeur littéraire, qui développerait la même donnée, rendrait dix fois plus intense sa production d'intérêt ou d'émotion. C'est une question de race, et chez M. Van Dyke cette lacune est peut-être moins apparente que chez d'autres. Mais ce qui, dans son talent, est de tout premier ordre, c'est le don de la vie. Il possède à un haut degré cette faculté créatrice que doit avoir tout romancier. Il est évidemment de ceux qui voient si bien en esprit leurs personnages qu'ils en arrivent à les aimer comme des êtres vivants; aussi, dans l'œuvre de Van Dyke, les scènes animées, les dialogues, les études de physionomie ou de sentiments, les portraits sont d'un grand écrivain. Mais il sait également évoquer un large paysage ou une contrée, et dans ses livres les choses vivent autant que les

hommes; l'atmosphère d'un conte nous est aussi présente que les êtres qui s'y meuvent; le visage et l'âme d'un pays y sont aussi inséparables des autres âmes et des autres visages qu'ils le sont dans la vie réelle.

« ...Au dehors, éclairée de temps en temps par la lune, la neige s'étendait sur la terre, épaisse de deux pieds, et par endroits s'amoncelait en gros tas blancs... Le lac gelé, sur lequel la glace formait une couche épaisse, dure comme du rocher, semblait un immense lit plan sur lequel la neige étendait sa blanche couverture aux plis moelleux... Dans l'atmosphère éblouissante qui le fouaillait, le cinglait et en même temps le portait presque, un homme émergea de l'ombre de l'Isle aux Trois-Sœurs... Le vent soufflait toujours, âpre, du nord-ouest, emportant dans sa course folle une brume de neige séchée qui brillait comme de la poussière de diamant... »

Mais Van Dyke dépasse souvent la description pure et il a écrit des pages d'intense poésie. Il a évoqué, par exemple, le charme des bois profonds sous le symbole de trois petites plantes de forêts, plantes si rustiques qu'elles poussent dans les terres les plus rocheuses, si frêles que

la main de l'homme ne peut jamais les faire germer ou les transplanter là où il le veut. La première est la « Baie de Neige » et porte des perles blanches sur sa robe verte.

« Elle donne la science des fleurs, et celui qui mange sa baie blanche comprend comment les boutons, lorsqu'ils se déplient lentement, peuvent avoir confiance dans le printemps qui vient. L'autre tige rampante est celle de la « Baie des Perdrix ». Il y a des rubis parmi ses feuilles, et elle instruit dans la science des oiseaux. Si vous mangez son fruit, vous saurez où l'oiseau cache son nid, et l'heure où la bécasse danse dans l'air quand la nuit vient; vous trouverez sans peine la demeure de la grouse, et vous verrez les halliers sombres emplis de centaines d'oiseaux errants. Jamais plus pour vous la forêt ne sera plongée dans le silence de la mort, mais vous entendrez de tous côtés des voix douces que vous reconnaîtrez, que vous aimerez... et quelque chose au fond de votre cœur répondra à leur appel... Enfin la troisième petite plante sauvage est la « Magie des Bois ». Elle ne porte ni fleur ni fruit. Mais si vous errez dans la forêt, et que, parmi les feuilles de toutes sortes que vous porterez à vos lèvres au hasard



des flâneries vous trouverez la « Magie des Bois », alors l'enchantement des terres boisées entrera en vous, et le charme des forêts libres s'infiltrera dans vos veines. Vous ne pourrez plus jamais ôter de votre âme sa nostalgie. Les soupirs du vent dans les sapins et le rire des torrents qui tombent en rapides résonneront dans tous vos rêves. Dans les lits moelleux vous regretterez la couche odorante des feuilles de baumier, et la berceuse que murmuraient au-dessus de votre tête les feuilles emmêlées. Dans les cités fières, vous songerez avec ardeur aux sentiers de montagnes; dans les cathédrales, vous rêverez des longues nefs aux puissantes arcatures que forment les arbres; et dans la bruyante solitude des rues fourmillantes de foule, vous sentirez l'intense besoin de vous réfugier dans la paix amie des forêts.

» Voilà ce que vous sentirez si vos lèvres touchent cette humble plante qui s'appelle la « Magie des Bois ».

Tel est l'enchantement qui s'est emparé de Van Dyke, qui a rempli d'allégresse son âme, et a formé l'artiste que nous connaissons.

Le double contact qui a façonné son esprit, la double habitude qu'a prise sa pensée de se

porter vers les choses religieuses ou vers les merveilles de la nature lui a inspiré une sorte de philosophie très sereine, très idéaliste, qu'il a longuement développée en prose ou en vers. C'est une morale d'homme heureux, bonne à conseiller à ceux pour lesquels la vie est clémente. Mais parfois, sous son apparence naïve, cette philosophie a des préceptes de grand bon sens chrétien exprimés dans de jolies formules; je citerai l'une d'elles en terminant cette esquisse d'une des figures les plus sincères de la littérature américaine. Et puisque M. Van Dyke a beaucoup regardé vivre nos frères canadiens, félicitons-les d'avoir laissé intacte en lui la haute idée qu'il a de la nature humaine.

« Aimez la vie parce qu'elle donne le pouvoir d'aimer, de travailler et de regarder les étoiles... laissez-vous gouverner plutôt par vos admirations que par vos répulsions; n'enviez rien à votre voisin, si ce n'est la bonté de son cœur; pensez rarement à vos ennemis, souvent à vos amis, et tous les jours au Christ. »

E. SAINTE-MARIE PERRIN.

## PRIÈRE D'UN ÉCRIVAIN A SON MAÎTRE

Seigneur, faites que je n'ajoute jamais une morale à la fin de mes contes, mais que je ne raconte jamais une histoire qui ne porte en elle un grand sens ; que je respecte assez mon métier pour ne jamais oser négliger mon travail ! Aidez-moi à entourer d'égards les mots et les personnages de mes livres, car ils sont les uns et les autres des êtres qui possèdent la vie. Montrez-moi que dans une page écrite, comme dans une rivière, la meilleure qualité est la clarté, et qu'une petite source pure vaut mieux qu'un grand torrent trouble. Enseignez-moi à voir la couleur particulière des choses sans jamais oublier la lumière intérieure. Si je suis le tisserand qui entrelace des fils pour en créer un tissu de vie humaine,



faites, Seigneur, que l'amour de la réalité soit mon idéal, et que je tresse patiemment mes fils sur ce métier de vérité. Préservez-moi surtout de me préoccuper du livre plus que des êtres, et de l'art plus que de la vie. Maintenez-moi sur ma tâche afin que je la remplisse tout entière, demon mieux; et, quand elle sera achevée, arrêtez mon bras, payez-moi comme vous le jugerez bon, et aidez-moi Seigneur, à vous dire

d'un cœur pacifié  
un reconnaissant

*Amen.*

H. V. D.



## PRÉFACE

Si j'ai intitulé ce livre *The Ruling Passion* c'est que, dans toute vie digne d'être racontée, il y a une passion directrice, qui donne l'impulsion au mécanisme humain, et qui est la partie réellement active de toute personnalité. Tant qu'un écrivain n'aura pas touché du doigt le battement de cette pulsation intérieure, il tournera autour de la vérité d'un être sans pouvoir la pénétrer.

Cette passion qui dirige et régit la vie est parfois l'amour, ce chef-d'œuvre que la bonté intéressée de la Nature a produit. Et, par là même, il est le thème favori des conteurs d'histoires. L'amour romanesque intéresse tout le

monde; chacun en connaît quelque chose, ou le voudrait connaître.

Mais il y a d'autres passions, tout aussi réelles et dominatrices, qui ont leur place et leur influence dans la vie humaine; quelques-unes précèdent l'amour, ou se prolongent après sa mort. Elles agissent à côté de l'amour et se mêlent à lui comme deux courants de fleuve; tantôt se perdant dans son cours, tantôt le submergeant et le teignant de leur nuance propre. L'amour étant universel, il est évidemment l'une de ces passions que nous devons rechercher comme étant le trait distinctif, la qualité individuelle d'une histoire vécue. Admettons, si vous le voulez, que tout être soit fatalement pris par l'amour, ou qu'il le doive être; mais comment sera-t-il pris? Et comment agira-t-il alors? Questions passionnantes pour celui qui regarde en ami le drame d'une existence. Eh bien! la réponse dépend de ces autres sentiments plus durables et secrets, désirs, affections, impulsions, que les hommes avaient préalablement adoptés comme guides et comme soutien permanent, comme raison d'être.

La nature, la musique ou les arts, l'honneur, les enfants, la lutte, la vengeance, l'argent,

l'orgueil, l'amitié, la loyauté, le devoir — autour de ces objets et d'autres semblables le secret pouvoir de la passion personnelle gravite souvent, et la vie leur obéit aussi instinctivement que les marées de la mer suivent la lune au ciel.

Lorsque des circonstances se mettent en travers de ce mouvement constant de notre être, quand des rochers surgissent sur sa route et que les vents lui sont contraires, alors des choses se passent, des caractères émergent, des événements négligeables acquièrent une large signification, et une aventure qui semblait sans importance devient le vrai centre d'une vie.

Si dans votre héros je ne vois pas un homme, comment voulez-vous que je m'intéresse aux accidents que vous lui faites traverser? Couronnez-le ou bien tuez-le, que m'importe? C'est une poupée qui se trémousse à l'aide de fil de fer. Ses lèvres sont en bois et c'est du son qui coule de ses blessures. Au contraire, prenez le moindre des hommes du moindre rang, un homme comme moi; montrez-moi ce qu'il y a dans sa tête et dans son cœur, et comment il diffère des autres hommes, si profondément... Dès lors, vous aurez quelque chose à me dire, qui m'attachera.

Si vous le dites longuement, ce sera un roman, un tableau; si vous le dites brièvement, ce sera une courte nouvelle, une esquisse. Mais le sujet est toujours le même; ce sera la passion secrète, cachée, mystérieuse, à l'aide de laquelle je reconnaitrai dans chaque petit fragment du tissu humain fait par vous une âme aperçue et révélée.

Étudier clairement, simplement, par des faits, quelques-unes de ces passions qui sont la vie, a été le but de ce livre. Les caractères sont pour la plupart choisis parmi des hommes du peuple, parce que leurs sentiments s'expriment avec moins de mots et plus de vérité, n'étant pas déguisés en vue de l'effet social. La scène se passe en pleine nature, parce que j'aime vivre dehors, en plein air, même quand je m'essaie à penser, et que je m'efforce d'apprendre l'art d'écrire.

HENRY VAN DYKE

« Avalon » Princeton (New-Jersey).

(U. S. A.)

July 22, 1901.

## LA GARDIENNE DE LA LUMIÈRE

Vous qui entrez par un temps clair dans le golfe du Saint-Laurent, jetez un regard sur l'immensité de ses eaux bleues : très loin devant vous, il vous semblera voir une mouette d'un blanc de neige, solitaire et immobile, sur un rocher gris. Mais, lorsque votre bateau s'avancera dans le golfe, porté par la marée lente et poussé par la douce brise du sud, vous découvrirez que le rocher est une colline rude et âpre, où de rares buissons et des arbres rabougris poussent dans les fentes du roc, et que le point blanc doit être une construction : vous diriez une villa ou une ferme, si vous étiez sur les côtes d'Espagne ou d'Italie. Enfin, approchez-vous



encore davantage de la côte, en marchant vers le nord : la colline se détache, c'est une petite île-montagne ; autour d'elle se pressent des îlots plus petits, comme une couvée de canards sauvages autour de leur mère. Elle est séparée de la terre par un chenal profond, de près de deux milles de large, et la silhouette blanche qui la domine et regarde la mer est une habitation basse peinte en blanc, avec, à l'une de ses extrémités, une tour ronde, massive, couronnée d'une grande lanterne à huit faces : un phare isolé.

C'est l'île de la Vierge Sage. Derrière elle, les longues montagnes Laurentides, toutes bleues, vêtues de forêts ininterrompues, s'élèvent en rangs sombres jusqu'à l'Height of Land. Devant elles, soulevées, étincelantes, s'en vont les eaux du golfe, jusqu'à la ligne mince que tracent à l'horizon sud les pics voilés de brume de Sainte-Anne-des-Monts. La jetée de granit de l'île abrite en partie le rivage rocheux de Dead men's Point, la Côte des Morts, où un navire anglais sombra par une nuit de tempête, il y a cent ans.

Il y a sur l'île une vingtaine de maisons en bois, une chétive chapelle battue par les vents, un établissement de la Hudson Bay C<sup>o</sup>, un rang de plates-formes pour le séchage du poisson, et

un assortiment varié de barques, de bateaux et de filets étendus sur les rochers. Dead men's Point est maintenant un centre d'industrie, avec sa vie, ses traditions et son caractère social. Un jour, allez vers l'une de ses maisons ; asseyez-vous sur le seuil : le crépuscule de juin s'attarde, et la lanterne de la tour projette, par-dessus l'ombre de l'île, son rayon orangé dans les eaux profondes. Dans cet endroit perdu, si loin de tout, à cette heure mystique, écoutez l'histoire du phare et de sa gardienne.

## I

Lorsque le phare fut bâti, il y a bien des années, l'île s'appelait simplement l'île aux Oiseaux. Des milliers d'oiseaux de mer y faisaient leurs nids. Les gens de la côte venaient les piller, tuaient les oiseaux, et retiraient d'assez beaux profits de leur vente. Aussi le projet de construire un phare fut-il tout de suite impopulaire parmi eux : ils sentaient bien que la civilisation mettrait fin à bien des choses agréables et combattaient vivement cette amélioration. L'opposition était menée par Marcel Thibault, le plus âgé des habitants.

— Un phare ? disait-il, je vous demande quel bien cela nous fera ? Quand le temps est clair,

nous connaissons le chemin pour rentrer et pour sortir en mer, que ce soit le jour ou la nuit. Mais, quand le ciel est humide, quand il y a du brouillard, alors nous restons chez nous, ou bien nous allons sur la côte, à La Trinité, à La Pentecôte<sup>1</sup>. Nous savons la route ! Alors, quoi ? Les bateaux étrangers ? Eh bien, les bateaux étrangers n'ont qu'à ne pas venir chez nous s'ils ne connaissent pas la côte. Ils nous laisseront plus de poissons, et de phoques, et de tout à nous autres. Bâtir simplement à cause des bateaux étrangers une machine qui effarouchera les oiseaux, empêchera la chasse ? mais, c'est un ouvrage de fous ! Le bon Dieu n'a pas fait de phare sur l'île des Oiseaux, c'est parce qu'il ne trouvait pas cela utile. Vous voyez bien que c'est stupide.

» D'ailleurs, — continuait Thibault, le soir, devant les gens assemblés, en lançant lentement les bouffées de sa pipe, — d'ailleurs, ces bateaux étrangers... il y en a qui se perdent... Ils viennent échouer ici... C'est triste, bien sûr ; mais qui donc ramasse les choses qui sont sauvées, toutes sortes de choses bonnes à mettre dans nos maisons, bonnes à manger, bonnes à ven-

1. Villages de la côte nord du golfe du Saint Laurent.

dre? — quelquefois un bateau qu'on peut réparer et qui vaut presque un neuf — tout cela, qui donc en profite, hein? Ceux à qui Dieu les destinait, sans doute. Mais quand ce *sacré* phare sera bâti? Répondez-moi donc à cela, Baptiste Fortin?

Dans le petit parlement de la côte, Fortin représentait le parti du progrès. Il était descendu de Québec quelques années plus tôt, avec sa femme et deux petites filles, apportant quantités de notions nouvelles sur les choses de la vie. Il avait bien réussi dans la pêche de la morue, et il s'était construit une maison avec des fenêtres sur les côtés aussi bien que sur le devant, ce qui était une innovation. Quand naquit sa troisième fille, Nataline, il osa peindre sa maison en rouge, faire une cuisine séparée, et enclore un bout de terrain qui lui servait de cour. Tout cela l'avait désigné comme un radical, un innovateur; on s'attendait à le voir défendre le phare, et il le faisait bravement.

— Monsieur Thibault, disait-il, vous parlez bien, mais vous parlez trop tard. C'est d'un autre âge, ce que vous dites. Il se lève un temps nouveau sur la Côte Nord. Nous allons nous civiliser. Ce serait une honte que d'opposer une



résistance à la lumière. Dites-le-moi, Marcel Thibault, quels hommes est-ce donc qui aiment les ténèbres ?

— *Torrieux*<sup>1</sup>, grommela Thibault, c'est un peu fort. Voulez-vous dire que j'agis mal, et que j'aime à cause de cela qu'il fasse noir ?

— Non, non, mon ami, je ne dis pas cela, je dis seulement que ce phare sera une bonne chose : bonne pour nous, et bonne pour ceux qui viendront à la côte. Cela augmentera le commerce. Nous aurons un bateau qui apportera le courrier, les journaux, peut-être une ou deux fois par mois pendant tout l'été. Nous ferons partie du grand monde. Perdre tout cela pour quelques oiseaux ! *ça serait ben de valeur !* D'ailleurs, c'est impossible, la lumière viendra ici, cela ne peut pas être autrement.

Évidemment, Fortin avait raison. Mais l'argumentation de Thibault n'avait rien d'étrange, ni de nouveau. Sur toute la surface du globe, au cours des siècles, les hommes se sont toujours élevés contre la force qui les entraînait loin de l'ancienne vie, la vie sauvage, la vie libre, qui leur était chère d'être si facile ! Il y en eut, dans l'univers, des conflits pour les nids d'oiseaux et

1. Les mots en italiques sont en français dans le texte.

tant d'autres choses ! Mais à travers le monde, elle marche sans cesse, et va toujours de l'avant, cette grande force mystérieuse qui jette des ponts sur les fleuves, perce les montagnes, abat les forêts, peuple les déserts, entr'ouvre les coins les plus secrets de la terre ; et les hommes qui aiment que les choses ne changent pas, ont dû peu à peu renoncer à la lutte. Pourquoi y aurait-il eu une exception pour Dead men's Point ? L'île des Oiseaux était sur le chemin du progrès : il alluma une lumière au sommet de ses rochers.

Pour l'époque, ce fut une belle maison que celle du gardien du phare, solidement bâtie, et composée de trois chambres. La lanterne contenait un phare à révolutions, avec une lampe de Fresnel à quatre mèches qui brûlait de l'huile de cachalot. Autour de la flamme, il y avait une des nouvelles cages à prismes dioptriques de Stevenson, et elle faisait, par un mouvement d'horlogerie, un tour complet par minute, projetant à 15 milles sur la mer un large rais lumineux. Toute la nuit, le grand œil brillant s'ouvrait et se refermait : « Mazette, disait Thibault, il cligne de l'œil comme un Windigo borgne. » Le Windigo, ce géant qui, selon les Indiens, habite les forêts profondes, n'est pas

aimé sur la côte Nord, car il passe pour farouche et malfaisant.

Le ministère de la marine et des pêcheries envoya de Québec un homme du métier pour organiser le phare et le faire fonctionner pendant la première saison ; Fortin fut choisi comme aide. A la fin d'août, le chef déclara dans son rapport à la direction que l'aide pouvait être nommé gardien. La nomination arriva en octobre, et l'envoyé de Québec fit alors ses préparatifs pour remonter le fleuve.

— Faites bien attention, dit-il en partant, à Fortin. Ce n'est pas une partie de pêche que vous avez à mener. Pensez-vous être à la hauteur de votre tâche ?

— Je le pense, dit Fortin.

— C'est bon. Maintenant, vous rappelez-vous bien tout ce qui concerne la machinerie pour faire tourner les lentilles ? C'est le principal. Que les portants soient toujours bien graissés, et le gros poids jamais touché. Si par hasard quelque chose accrochait, voici une manivelle qui peut servir à manœuvrer tout l'ensemble jusqu'à ce qu'on puisse réparer le dégât — c'est assez facile à faire tourner. Mais votre devoir est avant tout de ne jamais laisser s'arrêter le mouvement, du

crépuscule à l'aube. Un tour complet une fois par minute, tel est le signe caractéristique de ce phare. S'il devait être une nuit immobile, autant vaudrait qu'il fût éteint. Oui, et même cela vaudrait mieux : car un navire venant ici par une nuit sombre, et voyant un feu fixe, le prendrait pour celui du cap Loup-Marin et se jetterait à la côte. Il faut que ce phare-ci tourne, une fois par minute, toutes les nuits, d'un bout à l'autre de la saison où le golfe est libre, du 1<sup>er</sup> avril au 10 décembre, et qu'on puisse y compter. Le pouvez-vous ?

— Je le puis , répondit énergiquement Fortin.

— A la bonne heure ! Voilà comment j'aime entendre parler un homme ! A présent vous avez assez d'huile pour jusqu'au 10 décembre, et pour alimenter le phare encore pendant un mois de printemps quand vous l'aurez rallumé. Il est possible que les glaces dérivent tard, et que le bateau de secours ne puisse venir avant le milieu d'avril, ou à peu près. Mais il apportera une nouvelle provision d'huile, et ainsi, je l'espère, tout ira bien.

— Tout ira bien.

— Je crois vous avoir tout dit. Vous compre-

nez quelle est votre tâche. Adieu, et bonne chance. Désormais vous êtes le gardien du phare.

— Je le garderai. Bonne chance!

Le jour même, Fortin ferma la maison rouge de la côte; et se dirigea vers la maison blanche de l'île, avec Marie-Anne, sa femme, et ses trois filles, Alma qui avait dix-sept ans, Azilda quinze et Nataline treize. Il était le capitaine, Marie-Anne le matelot, et les trois filles faisaient les mousses. Durant le trajet en bateau, ils étaient animés d'autant de fierté joyeuse que s'ils allaient entrer en possession d'une grande fortune.

C'était le 23 octobre. L'île était devenue d'argent sous une légère tombée de neige. L'après-midi était pur et beau. Au moment où le soleil s'inclinait sur les collines roses de la terre, la famille arrivait devant le phare et levait les yeux vers la tour.

— Regardez-le bien, mes enfants. Dieu nous a confié cette lumière. Gardons-la, elle nous gardera. Thibault prétend que c'est un Windigo? Nous montrerons bien que c'est un Windigo bienfaisant. A chaque minute, tout le long de la nuit obscure, la lumière de salut scintillera, jusqu'à ce que paraisse la lumière du jour.



## II

Le 10 novembre de la même année, à trois heures de l'après-midi, Baptiste Fortin monta dans la tour pour voir si tout dans le mécanisme était en bon état pour la nuit. Il posa le cadran sur la machine, mit quelques gouttes d'huile sur les portants du cylindre, et, d'un effort, mit en branle le mouvement d'horlogerie.

Le poids remonta de quelques centimètres, Fortin entendit un tictac assourdi, puis tout s'arrêta net. Il tira un peu plus fort, mais cette fois rien ne bougea. Il tenta alors de faire redescendre le poids, et appuya sur le levier qui commandait le mouvement.

Autant essayer de faire tourner l'île des Oiseaux

en prenant un des maigres sapins accrochés au rocher comme point d'appui !

Alors la crainte s'empara de lui : quelque chose était arrivé à la machine ! Il monta dans la lanterne, tremblant d'anxiété, et examina avidement les rouages. Il découvrit immédiatement une grande fente, nette, dans la roue d'échappement, comme si on l'avait frappée avec une hache, et, dans la fente, une des palettes du pivot s'était engagée profondément. Il était facile de l'arracher, mais au prochain tour, la fente revenant au même endroit, la palette s'y engagerait, et tout s'arrêterait de nouveau. L'avarie était grave, et Baptiste le comprenait. Il pâlit, rougit, se prit la tête à deux mains, descendit les marches en courant, ouvrit la porte de la maison, et s'élança vers la côte Ouest de l'île, où était amarré son canot.

— Maudit, criait-il, celui qui m'a fait cela ! Que je l'attrape ! Si c'est ce vieux Thibault...

Au moment où il s'élançait sur la pente de rochers, le soleil le frappa droit dans les yeux. Il était posé comme une balle de feu sur la crête même des montagnes.

« Dans cinq minutes, songea Fortin, il aura disparu — dans un quart d'heure, ce sera les ténèbres. Alors il faudra que le grand œil là-

haut commence à luire, pour toute la nuit ! Sinon, qu'advient-il du gardien, de son honneur, de sa promesse ? Qu'importe de savoir comment le malheur est arrivé ? Qu'importe le nom de celui qu'il faudra châtier ? Tout cela peut attendre. Mais en ce moment ce qu'il faut, c'est que la lumière soit là ; oui ou non, il faut le savoir avant un quart d'heure. »

Cerayon rouge du soleil déclinant avait été pour Baptiste comme un coup reçu en pleine figure. Il s'était arrêté court, égaré, ébloui ; puis il s'était ressaisi, et se retournant, il escaladait les rochers plus vite qu'il ne les avait descendus.

— Marie-Anne ! Alma ! Venez à moi, dans la tour ! Venez toutes.

Au cri du père, elles accoururent, curieuses, excitées, cherchant à rejoindre Fortin déjà monté à la lanterne. Nataline grimpa la dernière, et, la tête sortant de la trappe, joignit ses questions à celles que ses sœurs et sa mère posaient toutes à la fois.

— Qu'est-ce qu'il y a ? disait-elle tout essoufflée. Qu'est-il donc arrivé ?...

— Descendez, répondit le père. Attendez-moi, je vous expliquerai.

L'explication ne fut ni très claire, ni très

scientifique, et bien des gros mots s'y mêlaient. Baptiste était encore emporté par le désir violent de frapper quelqu'un, mais qui ? et pourquoi ? il ne le savait pas. Cependant, malgré sa fureur, il avait l'esprit encore assez lucide pour appliquer son esprit au point capital : ajuster la manivelle de secours pour que la machine pût tourner avant la nuit tombée. Et, tandis qu'il travaillait fiévreusement, tout en parlant, la situation s'éclaircissait peu à peu pour les autres.

Ils comprirent que, le mouvement ne faisant plus tourner la lentille, il faudrait faire manœuvrer la chose à la main, toute la nuit, ni trop vite, ni trop lentement. Le cadran de la machine indiquant la durée de la rotation devrait correspondre aux minutes marquées sur la pendule du mur. Lui, Fortin, ferait autant de besogne que possible, mais il lui faudrait l'aide de sa femme et des deux aînées. Nataline irait se coucher.

Quand Nataline entendit cela, sa lèvre supérieure, qu'elle avait un peu courte, se mit à trembler. Elle se cacha les yeux avec son tablier et pleura silencieusement.

— Qu'as-tu donc ? dit la mère. Vilaine enfant ! As-tu peur de dormir seule ? Une grande fille comme toi !

— Non, dit l'enfant en sanglotant, je n'ai pas peur. Mais je voudrais, moi aussi, avoir ma part du jeu.

— Un jeu, gronda le père. Quel jeu? *Nom d'un nom!* elle appelle cela un jeu!

Il la regarda un moment, qui restait là debout, moitié défiante, moitié découragée, avec sa bouche rouge qui tremblait et ses grands yeux bruns qui luisaient; alors il se mit à rire de tout son cœur.

— Allons, viens ici, mon petit chat sauvage, lui dit-il en l'attirant à lui et en l'embrassant. Tu es une bonne fille après tout. Je crois que tu penses que le phare est un peu à toi aussi, n'est-ce pas?

La petite répondit « oui » de la tête.

— Eh bien, tu en auras ta part, du « jeu » et de tout. Tu vas nous faire du thé et nous apporter à manger. Et puis, quand Alma et Zilda seront fatiguées, peut-être voudront-elles bien te laisser tourner un peu. Es-tu contente? Cours vite maintenant, et mets la bouilloire sur le feu.

La nuit fut très longue; même les pivots, qui tournent aisément, semblent toujours durs à mouvoir après quelques révolutions. Et les



révolutions se succèdent, tour après tour, indéfiniment, minute après minute, heure après heure ; il faut pousser, puis ramener, dessiner dans l'air des cercles après des cercles, sans déviation, sans arrêt, sans variation dans le mouvement, sans rapidité, sans trop de lenteur. Combien de tours ? 55, 56, 57 ; l'esprit se brouille. Comment calcule-t-on ? Il faut surveiller ce cadran. Oh ! s'endormir !... Non, pour l'amour de Dieu, pas dormir ! Mais comme c'est dur de rester éveillé ! Comme le bras devient pesant ! comme les muscles se raidissent, comme la volonté crie et se plaint !... *Bastiscan !* ce n'est pas commode pour un être humain de devenir un morceau de machine !...

Naturellement, Fortin prenait pour lui le plus long temps de service. Il travaillait avec un courage rigide. Sa colère tombée, il semblait devenu comme une barre d'acier forgé. Il voulait de toutes ses forces que ce feu tournât, dût-il se tuer en le faisant. Il était le capitaine d'une compagnie tombée dans une embuscade : il combattrait jusqu'au bout, dût-il combattre seul.

Sa femme et ses deux plus grandes filles, l'imitaient bravement et aveuglément, habituées

qu'elles étaient à l'obéissance passive. Elles ne se rendaient pas bien compte du sens exact de ce devoir nouveau, de l'honneur de la victoire ou de la honte de la défaite : mais le père leur avait dit d'agir ainsi, *lui* savait ce qu'il y avait de mieux à faire ; elles se mettaient donc à tourner la manivelle quand son bras était las.

Et Nataline ? Ah ! ce que Nataline faisait, personne ne peut le décrire. Avez-vous entendu parfois les notes répétées qu'un matelot tire du fifre pour accompagner les lourdes manœuvres du cabestan ? Eh bien ! dans la petite troupe, elle avait choisi le rôle du « joueur de fifre ». Elle avait, comme son père, le sentiment de la grandeur de leur lutte, et, si chez elle peut-être il n'était pas aussi profond, il venait bien de la même pensée. Elle allait, comme un petit soldat, au combat contre les ténèbres, elle était la joueuse de fifre. Quand elle revint de la cuisine avec la théière fumante, elle frappa à la porte et appela pour savoir « si le Windigo était bien chez lui cette nuit ». Elle allait et venait comme un petit écureuil, elle montait voir la lumière, elle riait. Puis elle revenait en courant et disait : « Vous savez, il regarde, le vieux grand œil là-haut, il regarde admirablement.

Faites-le bien regarder ! » N'est-ce pas que Nataline était bien la joueuse de fifre ?

Elle refusait d'être « de service » moins longtemps que ses sœurs.

— Non, criait-elle, je peux tourner autant que vous. Vous vous croyez donc bien plus vieilles que moi ? Qu'est-ce que l'âge y fait ? La lumière est un peu à moi, le père l'a dit. Laissez-moi continuer. *Toi, va-t'en !*

Quand la première lueur du petit jour apparut frissonnante à l'orient, Nataline était à la manivelle. Sa mère et ses sœurs dormaient à moitié. Baptiste sortit pour regarder le ciel.

— Viens, lui dit-il, nous pouvons nous arrêter maintenant, le levant devient gris, c'est presque le matin.

— Pas encore tout à fait, père, répondit Nataline ; il faut attendre que le levant soit rose. Encore quelques tours. Finissons avec une chanson.

Elle secoua sa petite tête, et entonna le refrain de la vieille chanson canadienne :

En roulant ma boule roulant,  
En roulant ma boule.

Et la première nuit de combat, devenue une nuit de victoire, s'acheva dans la douceur d'une chanson d'enfant.

Le lendemain, Fortin passa deux heures à tâcher de réparer le dégât. Mais le mouvement d'horlogerie était irréparablement hors d'usage, car la partie cassée était indispensable, et ne pouvait pas être remplacée.

A midi, il se rendit à Dead men's Point pour raconter le désastre, et peut-être aussi pour découvrir si une main hostile en était responsable. Il n'apprit rien. Tous disaient ignorer l'accident. Peut-être, disaient-ils, y avait-il une paille dans l'acier, peut-être « cela s'est-il cassé tout seul... » C'était possible, Fortin ne le pouvait nier. Mais ce qui lui fut le plus dur, ce fut de sentir si peu de sympathie. Personne n'attachait d'importance à ce que le phare fonctionnât ou non. Quand il leur raconta qu'ils avaient tourné à la main le mécanisme toute la nuit, ils dirent seulement : « *Cré-ié*, ça a dû être une fière misère ! » Mais quand il leur déclara son intention de recommencer toutes les nuits, pendant plus d'un mois, puis de reprendre la besogne le 1<sup>er</sup> avril, pendant trois ou quatre semaines, jusqu'à ce que le bateau de secours apportât les instruments nécessaires à la réparation, cette idée dépassa leur horizon.

— Mais vous êtes fou, Baptiste, disaient-ils.

C'est impossible. Vous n'êtes pas capable de faire cela !

— Si je ne le faisais pas, répondit Baptiste, c'est alors que je serais fou, parce que je ne verrais plus ce que je dois faire. Je suis responsable de ce phare. Il n'y a pas dans le monde entier de chose plus grande pour moi, ni pour les miens. Comprenez-vous ? pour nous, c'est la principale chose de notre vie, c'est notre Décalogue. Je garderai ce phare ou je serai damné.

Il y eut un silence. Les hommes de Dead men's Point avaient beau ne pas être très difficiles sur les choses qu'on disait, ils étaient choqués de ce qu'ils avaient entendu. Ils trouvaient que Fortin avait la plaisanterie un peu lourde. Et pourtant, jamais il n'avait parlé plus sérieusement, avec plus de respect et de gravité.

Après un moment, il reprit :

— J'ai besoin de quelqu'un pour m'aider à ce travail. Nous serons debout toutes les nuits maintenant. Je voudrais un autre homme avec moi, ou bien un garçon vigoureux. Y a-t-il ici quelqu'un qui veuille venir dans l'île ? Le gouvernement le paiera, ou sinon, je le paierai moi-même.

Pas de réponse. Tous les hommes reculaient.



Le phare était encore impopulaire, il n'avait pas fait ses preuves. La crânerie et l'opiniâtreté de Fortin les avaient bien impressionnés un peu, mais ils hésitaient à se compromettre.

— C'est bon, dit Fortin. Il n'y en a pas un seul. Nous arrangerons donc l'affaire *en famille*.  
*Bonsoir, messieurs.*

Il retourna vers la rive, la tête haute, sans regarder derrière lui. Mais, au moment où il mettait son canot à l'eau, il entendit quelqu'un courir. C'était le plus jeune fils de Thibault, un grand garçon de seize ans.

— Monsieur Fortin, disait-il, essoufflé par la course et balbutiant de timidité, monsieur Fortin... voulez-vous... pensez-vous... est-ce que je suis assez fort?

— Bien sûr, tu es plus grand que ton père. Mais qu'est-ce qu'il dit de cela, Thibault?

— Il dit... il dit qu'il n'en dira rien si je ne lui demande pas son avis.

Ce fut ainsi que le petit Marcel fut engagé dans la troupe de l'île.

Pendant trente nuits ces six personnes — un homme, un adolescent et quatre femmes — tournèrent de leurs mains la lanterne du phare.

Le brouillard, la gelée, la grêle, la neige,

balayèrent la tour; la faim et le froid, le manque de sommeil et le découragement, se donnèrent rendez-vous dans cette petite chambre triste et mal bâtie. Il y avait des nuits où le petit fifre de gaieté de Nataline ne chantait qu'une note faible comme un sifflement; mais il ne se tut jamais. Et la manivelle tournait sans relâche; et la grosse lampe était pleine d'huile; et chaque morceau de verre de la lanterne était aussi transparent que du cristal poli. Et le grand œil du « Windigo » ne cessait de s'ouvrir et de se refermer, les nuits d'orage ou les nuits de calme clair de lune.

Quand vint le 10 décembre, la lumière s'endormit pour l'hiver, et ses gardiens revinrent à terre sur la glace du chenal. Ils avaient remporté la victoire, non seulement sur les éléments, mais aussi sur l'opinion publique. Les habitants commençaient à comprendre que le phare signifiait quelque chose: une loi, un ordre, un principe. Malgré eux, les hommes respectent ce pourquoi d'autres hommes souffrent ou combattent.

Quand le moment vint de rallumer le phare, Fortin aurait facilement trouvé dix hommes pour l'aider; mais il reprit Marcel. Le garçon demandait à y retourner, et le méritait bien. D'ailleurs une amitié étroite s'était formée entre lui et

Nataline, qu'avaient encore accrue durant l'hiver des chasses aux lièvres et aux ptarmigans ; Marcel était un adroit tendeur de pièges, et Nataline obtenait parfois la permission d'emporter la carabine de son père. Une fois ils avaient tué un renard, et ils avaient fait le projet de chercher à tuer un phoque à la pointe de l'île. Il était donc indispensable que Marcel y revînt. D'ailleurs, pour le garder, Fortin avait une raison d'économie — un gamin est moins coûteux qu'un homme — et les raisons de cette nature ne sont jamais dédaignées par un paysan, même quand c'est un héros.

Mais il ne fut pas gai, le service du printemps ! Décembre semblait un agneau à côté de cet avril. D'abord le vent du sud refoula la glace contre la côte. Puis le vent du nord descendit des solitudes arctiques, en tourbillonnant et hurlant comme une bande de loups. Pendant une tempête de neige qui dura quatre jours et quatre nuits, tout ce qui les environnait, ciel, terre et mer, semblèrent devenus un immense chaos blanc. Et, malgré tout cela, il fallait passer toutes les nuits à tourner cette manivelle hargneuse et récalcitrante. Le bateau d'approvisionnement ne viendrait donc jamais ?

Cependant, par un bel après-midi, le 29 avril, comme ils se préparaient à une autre nuit de travail, ils l'aperçurent enfin qui glissait doucement, près de la côte. Fortin sortit de la tour en courant, ôta son chapeau et commença à dire ses prières. Sa femme et ses deux filles aînées étaient agenouillées dans la cuisine, et se signaient avec des larmes de joie dans les yeux.

Marcel et Nataline arrivaient à ce moment de la pointe de l'île où ils avaient été guetter leur phoque. Elle chantait à pleine voix :

Mon père n'avait fille que moi,  
Encore sur la mer il m'envoya — ah! ah!

Quand elle aperçut le bateau, elle s'arrêta court.

— C'est bien, dit-elle. Ils nous ont trouvés réveillés, *n'est-ce pas?* C'est dommage qu'ils ne soient pas arrivés un peu plus tard : ils auraient vu comment nous savons faire cligner la lumière, hein?

Et elle continua tranquillement sa chanson :

Sautez, mignonne Cécilia,  
Ah! ah! ah! ah! Cécilia!

### III

Pensez-vous que mon histoire soit finie? Non, une histoire de vie ne s'arrête pas sur un bout de chanson, elle va à quelque chose de définitif, un mariage ou une mort.

Nataline grandit comme un jeune bouleau, forte et droite, bonne à regarder. Elle était belle dans son cadre, parce qu'elle y était tout ce qu'il fallait être. Elle avait une figure bronzée avec des transparences roses, des sourcils noirs et abaissés, des yeux clairs comme les eaux brunes d'un torrent de forêt, des cheveux sombres et frisés, avec de petites boucles pareilles aux vrilles de la vigne, qui s'envolaient, libres et déroulées, autour de la petite colonne ferme



de son cou. Elle avait la poitrine large et les épaules tombantes, une démarche ferme qui n'hésitait jamais, une voix riche et vibrante, un regard direct et assuré... Mais qui donc peut décrire ces choses? Croyez-moi, c'était la plus belle fille de plein air qu'on pût voir.

Elle savait tout faire : la cuisine, brandir une hache, conduire un canot, pêcher, tirer un coup de fusil, mais, mieux que tout, elle savait faire le service du phare. Le dévouement de son père à cette tâche avait passé dans ses veines : le phare était le centre de sa vie, sa loi divine. Tout ce qui le concernait, elle le comprenait et l'aimait. Du 10 avril au 10 décembre, l'éclat de cette lumière était comme le battement de son cœur : constant, régulier, sans arrêt. Elle lui consacrait son temps avec autant de soumission instinctive que les marées qui obéissent à la lune. Elle vivait par cette lumière et pour elle.

Une fois le premier accident réparé, la lanterne marcha régulièrement, et le phare éclaira normalement pendant plusieurs années.

Alma et Azilda s'étaient mariées, et vivaient, l'une à Québec, l'autre sur la côte Sud. Nataline était devenue le bras droit de son père. Quand celui-ci eut les épaules et les poignets déformés

par les rhumatismes, le travail retomba presque entièrement sur elle. Elle en était fière.

Un jour de juin, Baptiste mourut. Il ne rejoignit pas ses ancêtres dans la tombe, car ceux-ci reposaient loin, au delà de la rivière Montmorency, et ses aïeux dormaient sur la côte rocheuse de la Bretagne. Les hommes creusèrent la neige derrière la pauvre petite chapelle de Dead men's Point, et sur la tombe de Baptiste Fortin le jeune prêtre de la mission vint dire les dernières prières.

Naturellement, Nataline devenait la gardienne du phare jusqu'à l'arrivée du bateau au printemps suivant. Et tous les gens du village s'accordaient à reconnaître que Nataline pouvait faire ce service-là mieux qu'aucun d'eux. Mais celui qui le reconnaissait le plus volontiers, c'était Marcel Thibault. Nataline et lui étaient fiancés et devaient se marier l'été suivant. Ils restaient tous deux assis de longues heures dans la chambre de la tour, pendant que la vieille mère allait et venait, ou tricotait près du poêle. Un jour que Nataline pleurait en pensant au père, elle laissa son fiancé l'entourer de ses bras pour la consoler à la manière des amoureux. Mais ils causaient surtout de l'avenir, parce qu'ils étaient jeunes,

et du phare, parce que la vie de la jeune fille lui appartenait.

— Peut-être, disait-elle, le gouvernement se souviendra-t-il de l'année où nous avons tourné à main d'homme la lanterne pendant deux mois, et me laissera-t-il la garde du phare toute ma vie... En attendant, il est à moi pour le moment, et tant que je serai sa gardienne, quoi qu'il arrive, la lumière ne s'éteindra pas.

Un mauvais hiver se préparait pour la côte Nord, et spécialement pour Dead men's Point. Le poisson manqua presque complètement pendant l'été: en juin, un violent orage déchira les filets de saumon et en balaya un grand nombre au large. En juillet, impossible de trouver du caplin pour appâter les pêches de morue, et le poisson ne revint ni en août ni en septembre. Les quelques boisseaux de pommes de terre que les habitants avaient plantés pourrissent dans le sol. Les gens de Dead men's Point entrèrent dans la mauvaise saison à court d'argent, et très à court de vivres.

Il y avait quelques provisions au magasin: porc, farine, mélasse; les habitants auraient pu acheter à crédit et payer l'été suivant si le poisson revenait. Mais cette ressource leur manqua.

Dans la dernière semaine de janvier le magasin brûla, il n'en resta rien. Leur seule espérance fut alors la chasse au phoque en février ; avec les phoques, ils auraient pu avoir assez de viande et d'huile pour ne pas mourir de faim.

Mais cette espérance devait, elle aussi, s'évanouir. Les vents soufflèrent, violents, du nord et de l'est, poussant les glaces devant eux dans l'estuaire du fleuve. Les chasses étaient longues et dangereuses, les phoques rares et sauvages. On en tua une douzaine en tout. Vers la fin de mars, le village se trouva face à face avec la famine.

Alors le vieux Thibault eut une idée.

— Il y a de l'huile de cachalot à l'île des Oiseaux, dit-il, dans le phare ; il y en a en quantité, des gallons et des gallons <sup>1</sup>. Ça ne doit pas être bon au goût, mais qu'est-ce que cela fait ? Cela entretient la vie, et c'est tout ce que nous demandons pour le moment. Les Esquimaux en boivent souvent, dans le Nord. Nous prendrons l'huile du phare pour ne pas périr de faim jusqu'à ce que descende le bateau qui apportera les provisions.

— Oui, mais comment aurons-nous de l'huile ? demandèrent les autres. Elle est enfermée.

1. Le gallon contient 4 litres 54.

Nataline Fortin a la clef; voudra-t-elle nous la donner?

— La donner? grommela Thibault. *Nom d'un nom!* bien sûr qu'elle la donnera! Est-ce que par hasard la vie, notre vie à tous, ne vaut pas plus que celle de sa lumière?

Finalement trois hommes, dont Thibault, furent députés près de Nataline. Ils s'y rendirent sans délai, lui exposèrent leur dessein et lui demandèrent la clef de la tour. Elle réfléchit quelques minutes, et refusa net.

— Non, dit-elle, je ne vous la donnerai pas. Cette huile est destinée à la lampe. Si vous la prenez, je ne pourrai pas allumer le phare au 1<sup>er</sup> avril, et il n'éclairera pas quand le bateau arrivera. Pour moi, ce serait la honte, la disgrâce, plus que la mort. Je suis la gardienne de la lumière, je ne vous la sacrifierai pas.

Ils discutèrent avec elle, la supplièrent, essayèrent de l'intimider. Mais elle était comme un rocher. Pendant qu'ils parlaient, sa mâchoire inférieure se tendait comme un piège d'acier, ses lèvres raidies n'étaient plus qu'une ligne blanche, ses sourcils se rejoignaient, et ses yeux devenaient de plus en plus noirs.

— Non, cria-t-elle à la fin, non, non, et mille



fois non ! Tout ce que je possède je le partagerai avec vous, mais pas une goutte de ce qui appartient au phare. Cela, jamais !

Un peu plus tard dans l'après-midi, le prêtre vint la voir. C'était un homme jeune, mince et pâle, courbé par les fatigues et les privations de sa vie, et qui portait des rêves tristes au fond de ses yeux, très grands dans l'orbite creux. Il lui parla avec beaucoup de bonté et de douceur.

— Pensez bien, ma fille, pensez sérieusement à ce que vous faites. N'est-ce pas notre premier devoir de sauver la vie humaine en danger ? Je suis sûr que vous voulez agir suivant la volonté de Dieu. Pourquoi donc ne voulez-vous pas lui obéir ?

Nataline tremblait un peu en écoutant les paroles du prêtre ; ses sourcils s'étaient détendus, et de ses yeux troublés de lourdes larmes coulaient le long de ses joues. Et elle tordait ses deux mains enlacées.

— Mon Père, dit-elle, je veux faire la volonté de Dieu. Mais comment la connaître ? Son premier commandement n'est-il pas que nous l'aimions et le servions fidèlement dans le devoir qu'il nous a tracé ? C'est lui qui m'a confié ce

phare. Mon père le gardait : il est mort. Vous savez bien que c'est ma tâche à moi maintenant. Si j'y suis infidèle, qu'est-ce que Dieu dira de mon âme ? D'ailleurs, mon Père, j'ai pensé à une chose : le bateau de secours viendra dans peu de temps et apportera des vivres en abondance. Si le phare n'éclaire pas, le bateau peut sombrer... Ce serait le châtiment de mon péché. Non, mon Père, il faut avoir confiance en Dieu : il gardera son peuple ! moi je garderai la lumière.

Le prêtre la regarda longuement, fixement. Son visage s'éclaira. Il mit une main sur l'épaule de la jeune fille :

— Suivez votre conscience, Nataline, dit-il doucement, et que la paix soit avec vous !

Ce soir-là, la nuit commençait de s'épaissir quand Marcel arriva. Il prit Nataline dans ses bras et l'embrassa. Elle se sentait comme un petit enfant, appuyée contre lui, fatiguée et faible.

— Vous avez bien fait, lui dit-il, vous avez agi bravement, ma bien-aimée. Vous avez eu raison de ne pas donner la clef. Cela aurait été une honte pour vous. Mais tout est arrangé maintenant. Ils auront l'huile sans que ce soit de votre faute. Cette nuit, ils iront dans l'île, enfonceront la porte du phare et prendront ce qu'il leur faut.

Vous n'aurez pas besoin de le savoir. De cette façon on ne vous blâmera pas.

Elle se leva, de ses bras, toute droite, comme si un courant électrique l'avait secouée. Elle se rejeta en arrière, le visage flambant de colère.

— Quoi, cria-t-elle, vous voulez faire de moi le complice de ces voleurs? Avec les mains derrière le dos et les yeux bandés? Pensez-vous donc que je me soucie seulement des reproches? Mais cela n'est rien du tout pour moi. On ne volera pas ma lumière, jamais!

Elle vint tout près de lui et lui mit ses deux mains sur les épaules. Leurs yeux étaient au même niveau, et, bien que ce fût un homme en pleine force, elle était en ce moment la plus forte des deux.

— Marcel Thibault, m'aimez-vous?

Il était haletant.

— Sur ma foi, dit-il, je vous aime. Vous savez que je vous aime.

— Alors, écoutez-moi. Voici ce que vous allez faire. Descendez au port tout de suite préparer le grand canot. Je vais me procurer de la nourriture pour que nous puissions vivre un mois dans l'île. J'aurai de la peine, mais j'y arriverai.

Avant une heure d'ici nous traverserons pour nous rendre à l'île ; après-demain ce sera le 1<sup>er</sup> avril. Alors nous allumerons le phare, et il éclairera la nuit jusqu'à l'arrivée du bateau. Vous comprenez bien ? Maintenant, allez vite, et rapportez votre fusil.

#### IV

Ils poussèrent le canot dans la nuit obscure, parmi les fragments de glace, le long de la côte. Ils traversèrent en silence, et cachèrent leur canot parmi les rochers de l'île. Ils transportèrent leurs effets et leurs provisions dans la cuisine de la maison, qu'ils refermèrent à clef. Puis ils entrèrent dans la tour, Marcel avec son fusil, Nataline avec la vieille *carabine* de son père. Ils refermèrent solidement la porte derrière eux, poussèrent les verrous, et s'assirent à terre, dans les ténèbres, guettant le moindre bruit. Ils attendirent ainsi, immobiles et muets, entourés d'ombre et de silence. Bientôt ils entendirent le grincement d'une proue de barque sur les galets,



puis les pas de plusieurs hommes qui grimpaient en trébuchant le sentier raide, et des voix qui se mêlaient. Les lueurs de deux lanternes se projetèrent, balancées, des rochers aux buissons. C'était une bande de huit ou dix hommes, et ils arrivaient sans méfiance, causant et riant. Trois d'entre eux portaient des haches, et trois autres un lourd soliveau de bois qu'ils avaient ramassé en route.

Ils s'arrêtèrent devant la tour.

— La poutre fera encore mieux notre affaire que les haches, dit l'un d'eux. Prenez-la comme cela, bien en mains, deux de ce côté-ci, deux de l'autre, par le milieu. Balancez une ou deux fois d'arrière en avant, et puis laissez aller. Je vous réponds que la porte cédera comme une feuille de papier. Seulement attendez le signal, et balancez vigoureusement :

— Une... deux...

— Arrêtez, cria Nataline en ouvrant la petite fenêtre tout près de l'entrée. Si vous osez toucher à cette porte, je tire.

En effet, le canon du fusil et celui de la carabine apparaissaient au dehors.

Les hommes eurent d'abord peur. Leurs bras retombèrent. Enfin, ils se ressaisirent, et succes-

sivement la consternation, puis la colère, se peignirent sur leurs visages.

— C'est toi, Marcel? dirent-ils. Toi ici? *Maudit polisson!* Arrive ici, et laisse-nous entrer. Tu nous avais pourtant dit...

— Je sais, répondit Marcel. J'avais tort, voilà tout. A présent je reste auprès de *mademoiselle Fortin*. Ce qu'elle a dit est vrai. Si un homme essaie de forcer la porte, nous le tuerons. Assez causé.

La bande murmura; des jurons grossiers montèrent vers la tour; puis, l'un après l'autre, ils s'éloignèrent à reculons. Ils firent mine de s'avancer de nouveau, mais les fusils toujours braqués sur eux les firent changer d'avis. Alors l'un des hommes cria :

— C'est un meurtre que vous commettez. Mademoiselle Fortin, vous serez cause que des hommes mourront de faim.

— Non, répondit-elle, ce ne sera pas moi, mais le bon Dieu qui l'aura voulu. Cela ne me regarde pas.

Marcel et Nataline entendirent encore les murmures des hommes qui descendaient la pente, puis le grincement du bateau contre les rochers, enfin le bruit des avirons dans les galets. Alors l'île redevint calme comme un cimetière.

Nataline s'assit sur le plancher dans l'obscurité et, cachant sa figure dans ses mains, elle pleura. Marcel essaya de la consoler en la caressant. Mais elle, doucement, lui prit la tête et l'éloigna de sa poitrine.

— Oh ! non, Marcel, dit-elle, pas cela ! je vous en supplie, Marcel ! venez dans la maison, il faut que je vous parle.

Ils entrèrent dans la cuisine froide et sombre, allumèrent une chandelle et firent du feu. Nataline commença par s'occuper de vingt choses : elle rangea leurs pauvres petites provisions, envoya Marcel chercher un seau d'eau, fit du thé, le plaça sur la table, et s'assit en face de son ami. Pendant longtemps, elle parla de toutes sortes de choses, sans tourner les yeux vers lui. Puis, après un moment de silence, elle se leva, marcha autour de la chambre, rangeant deux ou trois paquets sur les planches, tournant la clef du poêle, regardant Marcel par derrière du coin des yeux. Enfin elle revint à sa chaise, mit sa tasse de côté, appuya ses deux coudes sur la table et son menton sur ses mains, puis elle regarda Marcel droit en face, de ses yeux bruns si clairs.

— Mon ami, dit-elle, vous êtes un honnête homme, n'est-ce pas ? un *brave garçon* ?

D'abord il ne put rien dire, car il était très troublé. Puis il répondit :

— Oui, Nataline, oui, bien sûr... je l'espère... Pourquoi ?

— Alors, laissez-moi vous parler sans crainte. Vous pensez bien que je ne suis pas ignorante de la chose grave que j'ai faite cette nuit en venant ici avec vous, toute seule. Je ne suis pas un bébé. Vous êtes un homme, je suis une fille, et nous sommes enfermés dans cette maison, Dieu sait pour combien de temps, pour deux semaines, quatre semaines peut-être. Vous savez ce que cela veut dire, et ce que les gens diront. J'ai risqué tout ce qu'une fille a de plus précieux, et mon honneur dépend de vous.

— Laissez-moi finir. Ce n'est pas facile à dire. Je sais que vous êtes honnête, je crois en vous de toute mon âme, je crois en vous dans la veille et dans le sommeil. Mais je suis femme. Il ne s'agit pas de me faire la cour. Nous avons une autre tâche : il ne faut pas que la lumière s'éteigne. Vous ne me toucherez pas, vous ne m'embrasserez pas, pas une fois, jusqu'après l'arrivée du bateau.

Alors, elle lui sourit, un sourire d'ange dans un visage doré de soleil.

— Alors, c'est un marché conclu ?

Elle lui tendit une de ses mains par-dessus la table, Marcel la prit dans les deux siennes ; il ne l'embrassa pas, mais la souleva jusqu'à la hauteur de son visage.

— Nataline, lui dit-il, je vous jure que vous serez pour moi comme si vous étiez la Sainte Vierge elle-même.

Le lendemain ils préparèrent la lanterne du phare et l'allumèrent le soir suivant. Comme ils craignaient une autre attaque des gens de la côte, ils jugèrent utile d'être de garde à tour de rôle, bien que la machine elle-même demandât peu de surveillance. Nataline choisit le service de nuit. Elle aimait avoir la charge de la lampe allumée. Marcel gardait pendant la journée ; ils n'étaient ensemble que pendant deux ou trois heures par jour.

Ce ne fut pas une veillée désespérante comme celle qu'ils avaient faite huit ans auparavant ; ils n'avaient pas la lourde manivelle à tourner. Ils avaient juste assez à faire pour s'occuper. Il faisait beau. Leur seule préoccupation était le peu de provisions qui leur restait. Mais, s'ils jeûnaient un peu, ils n'étaient pas affamés. Et cette fois encore, Nataline était la joueuse de



fifre. Elle plaisantait, elle chantait, elle racontait de longues histoires de fées quand ils étaient ensemble dans la cuisine. Et Marcel trouvait que leur vie avait du bon.

Mais il pensait souvent à l'arrivée du bateau de secours, et il aurait bien voulu qu'il ne tardât pas. La glace était déjà toute rompue et s'en allait à la dérive loin dans le golfe. Bientôt le bateau pourrait descendre le fleuve. Un soir, comme Nataline sortait de la chambre où elle avait dormi, elle vit Marcel qui courait sur les rochers en traînant derrière lui un jeune phoque.

— Hurrah, cria-t-il, voilà de la viande en quantité ! je l'ai tué à l'extrémité de l'île, il y a une heure !

Mais Nataline lui répondit qu'ils n'avaient pas besoin du phoque. Ils avaient encore un peu de viande au saloir. A Dead men's Point, ils en avaient sûrement bien plus grand besoin qu'eux. Et Nataline le força, malgré le peu d'envie qu'il en avait, à le porter à terre pendant la nuit, et à le déposer près de la maison du prêtre.

C'était le 23 avril. Pendant trois jours, le ciel resta clair et lumineux. Mais, l'après-midi du 27, il se couvrit de nuages, et du nord un ouragan arriva, non pas une longue tempête rageuse,

mais un orage court et violent, suivi d'une tombée de neige aveuglante et sifflante comme dans les bourrasques d'avril. C'était une mauvaise nuit que celle-là pour les bateaux en mer, une nuit confuse, sauvage, où les phares n'étaient pas de trop. Nataline resta toute la nuit dans la tour, attentive à la lampe, surveillant le mécanisme ; à un certain moment, il lui sembla que la lanterne était tellement couverte de neige que la lumière ne devait pas la traverser. Elle sortit sur la balustrade qui entourait la lanterne et fit tomber la neige avec un balai. Ce travail la glaçait, mais elle éprouvait, à le faire, une certaine fierté. Il lui semblait que cet œil brillant dans la nuit, et dont l'éclat jaillissait, jaillissait sans arrêt, était le symbole de sa part de pouvoir à elle-même sur le monde. C'était son bien, et sa mission était noble.

Au matin, le vent soufflait encore par rafales, mais la neige avait presque cessé. Nataline arrêta le mouvement d'horlogerie et, au moment où elle montait éteindre la lanterne, elle entendit Marcel qui l'appelait.

— Nataline, descendez, descendez vite ! Dépêchez-vous !

Elle se retourna et se hâta, se demandant si

c'était un message de trouble qui venait de la côte, ou un nouvel assaut du phare...

Quand elle sortit de la tour, toute pâlie par la fatigue de la nuit et le froid du matin, ses yeux bruns cernés, elle vit Marcel debout sur les rochers montrant l'horizon.

Elle courut près de lui et regarda. Dans les eaux profondes de la mer, entre l'île et la côte, le navire de secours voguait paisiblement.

En une seconde elle eut la claire vision de ce que *cela* signifiait : la fin de la lutte, la vie pour le village, la victoire. Et la lumière qui avait gardé sain et sauf le petit bateau pendant la nuit de tempête était la sienne !

Elle leva les yeux vers la lampe qui brillait encore :

« Je vous ai gardée ! » cria-t-elle.

Puis elle se tourna vers Marcel, la couleur monta rapidement à ses joues et la joie illumina ses yeux. Elle sourit, et, lui tendant ses deux mains, elle murmura :

« Et maintenant, c'est vous qui me garderez... »

Il y eut un joli mariage le dernier jour d'avril, et depuis ce temps l'île porte son nouveau nom : l'île de la Vierge Sage.

## LA TACHE BLANCHE

### I

La physionomie réelle d'une habitation de ville vient des tableaux suspendus à ses murs. Ils sont ses gardiens et son atmosphère. Ils lui communiquent cette figure vivante et ce caractère personnel qui ont le pouvoir de faire naître l'amour et d'attirer la sympathie, caractère que la maison de campagne reçoit du paysage qui l'enveloppe, du jardin qui l'enclôt, du torrent qui roule près d'elle, et des sentiers ombreux qui partent de sa porte ou qui y ramènent.

C'est grâce à cette magie des tableaux que l'étroit espace où je vis (une tranche verticale de ces constructions pressées en pierre jaune qui forment la pente est de Manhattan Island

à New-York), est devenu un séjour largement ouvert et charmant. Grâce à eux, j'ai des fenêtres qui regardent les bois et le soleil couchant, des écluses qui enferment toujours un joli bateau qui semble m'attendre, des passages secrets qui me conduisent en des lieux merveilleux peuplés par des êtres de grâce et de charme. Et ces admirables échappées, aucune nuit, aucun crépuscule ne les assombrit jamais ; nulle maison voisine ne m'en cache la vue ; aucun hiver n'y amoncelle la neige pour m'en fermer l'entrée : mes chemins sont toujours libres et accoutumés aux allées et venues de mon esprit aventureux.

L'un de ces tableaux qui guident mon rêve errant m'a toujours paru si étrange, que j'aimerais, si c'était possible, en traduire l'impression.

C'est Pierrepont qui me fit connaître ce tableau, Pierrepont, cette nature exquise, cet homme impossible à contrarier, une de ces âmes enthousiastes qui découvrent sans cesse un nouvel écrivain, un nouveau peintre, une vue nouvelle de quelque vieux quai sur le fleuve, un endroit inconnu où l'on a des dîners pittoresques pour des prix ridicules. Pierrepont est un ami précieux.



Un jour, comme il sortait de son bureau en se balançant sur ses longues jambes qui font sans effort des pas immenses, il faillit me jeter par terre, alors que, dans la langueur d'une fin d'après-midi de printemps, je remontais péniblement vers le haut de la ville, au cours d'une de ces « promenades de digestion » qu'on fait par devoir et sans entrain.

— Eh bien, qu'est-ce que vous avez donc ? cria-t-il en passant son bras sous le mien. On dirait que vous portez tout votre chemin sur les épaules ! Auriez-vous lu, par hasard, l'*Anatomie de la Mélancolie*, ou la production quelconque d'une de ces « romanciers-femelles » de la Grande-Bretagne ? Vous aurez *la grippe* à l'âme si vous ne vous en sortez pas. Mais je vois ce dont vous avez besoin. Venez avec moi, je vous guérirai.

Tout en parlant, il m'entraînait hors de l'assourdissant Broadway, dans l'une des rues transversales qui mènent à la région placide de Washington Square.

— Non, non, répondis-je, goûtant, malgré ma tentative de résistance, la joie d'obéir à ce guide charmant, vous vous trompez complètement ! Je parie que vous voulez me faire dîner

à votre nouvelle table d'hôte bulgare : sept services pour soixante-dix centimes et le vin à discrétion, n'est-ce pas ? Ou bien me faire fumer ces étonnants cigares mexicains qui vous délivrent de l'amour du tabac, ou boire un verre de votre « Sorbet au melon de l'Amérique du Sud », qui guérit tous les maux, excepté ceux qu'il provoque ? Rien de tout cela ne me fera du bien. Le docteur m'a dit que cela ne valait rien pour mon tempérament. Venez plutôt chez moi ; nous prendrons une douche, nous dînerons de légumes, nous ne verrons le bœuf que dans son étable, en imagination, et nous ferons une partie de tric-trac pour que la soirée s'en-vole. C'est l'ordonnance qui me conviendra le mieux.

— Mais vous me comprenez mal, répliqua-t-il. Je ne songe à rien de matériel pour vous reconforter. C'est votre esprit que je veux guérir. Il y a un morceau de peinture que je voudrais vous montrer. Pas une photographie coloriée, ni un exercice de dessin anatomique, mais de la vraie peinture, qui sera un repos pour les yeux de votre cœur. Venez avec moi à la Galerie Morgenstern, et vous serez guéri.

Comme nous tournions pour entrer dans la

Cinquième Avenue, vers l'extrémité inférieure, il me semblait que je voguais doucement, entre les modestes maisons à loyer, les demeures démodées, les églises respectables aux airs affectés, sur le torrent paisible de la causerie de Pierrepont, amoureux de sa nouvelle découverte. Quels droits un homme n'a-t-il pas parfois à la reconnaissance pour les enthousiasmes qu'il a fait naître chez ses amis ? Ils sont comme les petites sources qui descendent des collines, pour rafraîchir le désert moral de ceux qui désespéraient.

— Vous vous rappelez Falconer, disait Pierrepont, Temple Falconer, ce garçon modeste, tranquille, assez fier, qui arriva du Sud il y a une couple d'années, remporta l'année dernière le prix de paysage à l'Académie, et a disparu depuis lors ? Il n'avait pas d'amis intimes ici, et personne n'a su ce qu'il était devenu. Mais nous possédons ce tableau de lui, et nous savons maintenant de quoi il est capable. C'est une scène du soir, une révélation de la beauté de la tristesse, une idée exprimée en couleurs — ou plutôt, une impression vraie de nature, qui éveille au cœur un sentiment idéal. Cela n'est pas comme tant de tableaux qui définissent tout et

ne disent rien. Il ne raconte pas d'histoire, mais il en fait pressentir une. Il n'y a pas de figure, et pourtant c'est vivant et empli de sentiment ; cela suggère des pensées qui ne se peuvent point exprimer par des mots. Est-ce que vous n'aimez pas les choses qui ont ce pouvoir de suggestion paisible et fort ? Rappelez-vous, par exemple, *Le Phare* d'Homer Martin, cette baie abritée, bien close, où la mer palpite doucement sous un ciel de crépuscule, un ciel pâle qui verdit, et la lueur calme, immobile de la lanterne qui veille, prête à garder ceux qui naviguent des périls de la nuit et de l'orage qui peut venir ? N'est-ce pas plus puissant que ces compositions conventionnelles de phares sur des écueils inaccessibles, avec des masses d'écume blanche qui tourbillonnent autour d'eux, comme le bout des cache-nez autour du cou des gamins par un coup de vent ? Croyez-moi, les vrais peintres sont ceux qui aiment la nature pure — elle est si humaine ! Ils n'ont pas besoin d'exagérer, et ils ne cherchent pas à nous empêcher d'être émus. La réalité ne les effraie pas, et ils n'ont pas honte du sentiment. Ils ne peignent pas toutes les choses qu'ils voient, mais ils voient toutes les choses qu'ils peignent. Et ce

que je vais vous montrer prouve que Falconer est un de ceux-là.

A ce moment, nous arrivions devant la porte de la maison qu'habite Morgenstern, où arrivent, passent, disparaissent ses marchandises, et nous étions admis à pénétrer dans un temple d'Apollon commerçant où l'on cote les Muses !

Il m'a paru souvent que cette petite maison de Morgenstern est comme le résumé silencieux de la critique d'art contemporaine, l'indicateur — ou peut-être le régulateur — du goût esthétique de New-York. Au premier étage, entouré par ce que peut convoiter la plus nouvelle des modes pour les antiquités et le *bric-à-brac*, on voit l'art d'aujourd'hui : les œuvres des peintres qui sont juste au foyer de la renommée, auréolés de réclame, et dont les noms prononcés à la salle des ventes provoquent une salve immédiate d'applaudissements. Dans les étages supérieurs — à des degrés divers d'obscurité et d'abandon, plus profonds à mesure qu'on approche des mansardes — on trouve l'art d'hier. Ces peintres-là ont traversé le champ de rayonnement de la popularité, mais ils n'ont pu pénétrer jusqu'à la douce clarté où se reposent les « vieux maîtres ». Enfin, au rez-de-chaussée, dans d'énormes



caisses sur lesquelles on lit en grosses lettres *Paris-Fragile*, est enfermé l'art de demain, les œuvres de ces hommes dont les prophètes de la critique et les correspondants étrangers des journaux disent le style, la personnalité, la manière, diffusant ainsi dans l'esprit du public cette aurore, mélange de familiarité et d'ignorance, qui précède le lever des renommées éclatantes.

L'affable et sagace Morgenstern était depuis longtemps accoutumé à l'admiration indocile de Pierrepont, et au peu de souci que je montrais des « prix courants » dans mon appréciation des œuvres d'art. Je crois qu'il nous regardait à peu près comme Robin Hood aurait regardé deux simples paysans qui seraient venus errer dans son domaine : les barons du charbon et les riches marchands étaient sa proie habituelle; envers notre couple pauvre, mais honnête, la seule attitude que jugeât digne de lui ce voleur de gentils était la courtoisie, et il fut plein de bons procédés.

Il ne manifesta aucune surprise quand il sut ce que nous désirions voir, et il nous guida, non pas dans le royaume bien défini du présent, du passé ou du futur, mais dans la région vague des fortunes douteuses, sortes de limbes

où dorment les mérites estimés mais non récompensés, et nous entrâmes dans une vaste pièce de derrière, réservée aux peintres américains. C'est là que nous vîmes le tableau de Falconer ; et le marchand, avec ce tact instinctif qui est la meilleure part de son capital d'affaires, nous laissa seuls pour le contempler.

Cela représentait l'embouchure d'une petite rivière : une lagune isolée, dont les vagues légères se soulevaient ou retombaient comme avec une sorte de lassitude, et semblaient suivre l'impulsion de la brise bien plus que la puissante attraction de la lune qui commande aux marées. Le port, sans voile, était calme à cette heure du soir, et les ondulations lisses de l'eau étaient caressées par des milliers de teintes d'opales, plus foncées vers l'ouest, là où la rivière se jetait dans la mer. Deux lignes convergentes d'arbres se profilaient, sombres, sur le ciel ; une éclaircie au milieu des bois indiquait le cours du ruisseau, au-dessus duquel leurs splendeurs restées intactes en ce jour d'automne mouraient en poussières roses, cependant que trois nuages rouges, volant haut dans le ciel, flamboyaient au dernier rayon du soleil disparu.

Sur la droite, derrière une pointe couverte de joncs qui s'avavançait dans la baie, le sol se relevait et portait une maison à l'antique, avec de petites colonnes blanches. Tout cela était à peine indiqué dans l'ombre envahissante ; cependant on pouvait deviner l'aspect calme et régulier de la demeure, son jardin précis, fait de plates-bandes aux fleurs démodées, ses allées droites bordées de buis, et un berceau de verdure envahi et recouvert de chèvrefeuille. Je ne sais par quelle subtilité, par quelles touches délicates et indescriptibles — une légère inclinaison d'une des colonnes, une ligne brisée dans la grille qui la faisait croire sortie de ses gonds, un affaissement résigné dans le feuillage jaunissant, un air de tristesse dans l'harmonie des teintes affaiblies — le peintre avait réussi à suggérer la pensée que ce beau lieu était abandonné. On ne pouvait s'y tromper. Un air de solitude et de chagrin pensif s'exhalait de cette toile, et comme un soupir de désir ou de regret. Et toute cette chose était hantée par les souvenirs très tristes et très doux de quelque page de vie humaine à jamais mystérieuse.

Dans le coin de la toile, Falconer avait signé : G. F. « Larmone, 189... » et plus bas, il avait

tracé faiblement quelques mots que nous parvinmes à déchiffrer :

« *A spirits haunts the year's last hours...* »  
(Un esprit hante les dernières heures de l'année...)

Pierrepont reprit la citation et la compléta de mémoire :

Un esprit hante les dernières heures de l'année,  
Qui demeure parmi ces ombrages jaunissants;  
Il se parle à lui-même :  
Quand la nuit tombe, si vous écoutez avidement,  
Vous pourrez l'entendre qui soupire et sanglote  
Dans les sentiers.  
Vers la terre il courbe les tiges accablées  
Des fleurs qui se flétrissent :  
Lourd s'incline le grand tournesol  
Sur sa tombe — oh ! cette terre glacée ! —  
Lourdes se traînent les guirlandes du chèvrefeuille !  
Et tristes se penchent les tiges mortes des lis !

— Voilà de la jolie poésie, messieurs, dit derrière nous la voix de Morgenstern, qui revenait, mais ne trouvez-vous pas cela un peu vague ? Vous aimez cela, mais vous ne pourriez pas dire au juste ce que cela signifie. A mon point de vue, je trouve le même défaut dans ce tableau. Il n'y a là dedans rien sur quoi faire un paragraphe, une anecdote, ni une expérience

technique. Il est impossible de persuader le public d'admirer quelque chose, si on ne peut pas lui dire exactement le point où doit se porter son admiration. Et c'est pourquoi, bien que ce soit de la bonne peinture, je vous vendrai volontiers cette toile à bas prix...

Il énonça une somme en trois chiffres, si minime, que Pierrepont, qui achetait souvent des tableaux par procuration, ne put cacher sa surprise :

— Certainement, dit-il, je considère que c'est une affaire avantageuse, même simplement comme placement. Le nom seul de Falconer vaudra joliment plus que cela dans dix ans d'ici. C'est un homme qui commence seulement.

— Non, monsieur Pierrepont, répliqua le vendeur. Le tableau vaut ce que j'en demande ; je ne voudrais pas commettre l'impertinence de vous offrir un présent, à vous ou à votre ami. Non, cela ne vaut pas plus. Le nom de Falconer ne gagnera pas de valeur : la liste de ses œuvres est trop courte pour que la renommée s'occupe beaucoup de lui, et celle-ci est la dernière qu'il ait faite. Vous n'avez donc pas entendu parler de sa mort l'automne dernier ? Cela ne m'étonne



pas. Il est mort sur un point quelconque de la côte de Long Island, un endroit dont je n'avais jamais lu le nom avant, et que j'ai oublié. Il n'y a même pas eu de note nécrologique dans les journaux. Et d'ailleurs, continua-t-il après une pause, je ne veux pas vous cacher que la peinture a un défaut. Ce n'est pas toujours visible, puisque vous ne l'avez pas remarqué : mais cela s'accroît sous certains éclairages, et je n'ai pu l'effacer. Cela seul empêcherait le tableau d'être d'un bon placement. Sa valeur marchande ne montera jamais.

Il présenta la toile au jour, et la tache nous apparut en effet.

C'était une tache oblongue, blanche et terne, vers le milieu du tableau ; une partie nébuleuse, comme s'il y avait eu dans le pigment quelque impureté chimique qui l'aurait affadi ; ou plutôt, comme si une longue traînée de quelque acide, peut-être encore une éclaboussure d'eau de mer, était tombée sur la pâte avant qu'elle fût sèche, et l'avait blanchie. Je savais peu de chose des causes possibles d'une pareille tache, mais assez pour voir que cela ne pourrait pas s'effacer à moins de repeindre par-dessus, et sans qu'on fût bien sûr même alors d'y réussir. Cependant,

tous ces détails semblaient plutôt exciter qu'affaiblir l'attraction que ce tableau exerçait sur moi.

— Votre loyauté vous fait honneur, monsieur Morgenstern, dis-je, mais vous me connaissez assez pour savoir que tout ce que vous m'avez dit pourrait difficilement me rebuter. Car, en fait d'œuvres d'art, je n'ai jamais été un admirateur du « finiolage ». Et je n'ai jamais eu non plus l'habitude, quand je les emporte chez moi, de tenir sans cesse les yeux fixés sur le marché, comme fait un père circassien quand ses filles grandissent. Les jolies choses viennent dans ma maison pour mon plaisir; quand le moment arrive que je ne puis les regarder plus longtemps, je ne m'inquiète guère du prix qu'elles seront cotées à l'hôtel des ventes. Ce paysage, monsieur Morgenstern, me plaît tellement que, si vous le voulez bien, je l'emporte avec moi dès ce soir, et je vous enverrai un chèque demain matin.

Et, roulant dans un cab, nous emportâmes notre tableau; tout le long du chemin j'étais dans l'état d'excitation joyeuse d'un homme en train d'embellir sa maison. Pierrepont, lui, avait conscience de ce reflet de force que donne la joie causée à un ami, et en même temps, il était un peu fier d'avoir jugé juste.

Après le dîner, nous suspendons le tableau au-dessus de la cheminée, dans la pièce appelée *cabinet de travail* (ainsi nommée, sans doute, parce qu'elle est consacrée à la flânerie), et là, jusqu'à une heure avancée de la nuit, nous causons; nous évoquons le souvenir de nos quelques rencontres au club avec Falconer, son attitude réservée et secrète, que rompaient tout à coup de curieuses échappées de confidences, jamais sur lui-même, mais sur son art. Et entre nous, appelés par sa silhouette disparue, surgirent les souvenirs de quelques camarades, qui, comme lui, avaient marché près de nous un peu de temps — si peu ! — sur la route de la vie, et qui avaient disparu, nous laissant d'eux une impression vive, comme si nous les avions mieux regardés que les hommes avec qui nous vivions tous les jours; et, tout en parlant de ces jeunes génies qui n'ont jamais atteint leur rêve, et de tant d'autres lueurs brèves de cette « lumière qui s'éteint », la lampe se mit à baisser, et il fallut nous dire adieu...

## II

Pendant plusieurs mois, l'intimité entre mon tableau et moi se fit plus étroite. Il me devenait chaque jour plus familier, plus suggestif, et de plus en plus sa vérité et sa beauté me prenaient. Et cependant, il y avait encore quelque chose d'indéchiffré, une sensation d'étrangeté, une sorte de réserve que je n'avais pu pénétrer encore.

Une nuit d'août, je me trouvais matériellement seul, de la solitude pesante de l'été en ville, seul dans l'immense cité populeuse et accablée. De tout ce que j'avais écrit pendant deux heures ce soir-là, je savais que rien n'aurait résisté à l'épreuve du grand jour, et

j'anticipai mon jugement du lendemain en déchirant mes feuilles de papier noircies ; puis je m'étendis sur le divan, en face de la cheminée vide. La nuit était épaisse et étouffante ; l'atmosphère, chargée d'électricité, se troublait constamment au roulement lointain d'un orage, là-bas, à l'horizon du ciel couvert — une de ces nuits de tristesse énervante où l'on attend, où l'on désire jusqu'à l'angoisse que quelque chose arrive, alors que cependant on sent désespérément qu'il n'arrivera jamais rien. Insensiblement je passai d'une région de pensées décousues dans une région de rêves vagabonds et vagues, d'où je glissai dans le grand vide du sommeil.

Combien de temps après commençai-je à revenir vers les rivages de la conscience ? je ne puis le dire. Mais, sur la table, ma lampe de travail s'était entièrement consumée, et la lueur de la lune bossue s'insinuait par les fenêtres ouvertes. Lentement, sa pâle lumière montait en rampant sur le mur, comme la marée qui monte quand la lune décline. Elle atteignit le dessus de la cheminée, submergeant les têtes de bronze d'Homère, de Bacchus Indien, l'image égyptienne d'Isis avec l'enfant Horus ; puis elle



toucha le cadre du tableau et lécha le bord de la peinture. Enfin, elle s'éleva jusqu'à la maison ombreuse, avec son jardin obscur, au milieu duquel m'apparut la tache blanche plus distincte que jamais.

On aurait dit qu'elle avait pris une forme nouvelle, comme la silhouette effilée d'une femme, vêtue d'une robe blanche flottante. Et, comme je la regardais, les yeux mi-clos, la figure me sembla se mouvoir, et trembler, et errer dans le jardin comme un fantôme...

Une peinture hantée ! — Pourquoi pas ? Une ruine hantée, une forêt hantée, un vaisseau hanté, toutes ces choses ont été vues, ou imaginées, ou racontées, et il y a des sociétés savantes qui étudient ces phénomènes. Pourquoi n'y aurait-il pas un fantôme dans mon tableau ?

Mon esprit, dans cet état d'étrange impressionnabilité qui se produit entre le sommeil et le réveil, se mit à raisonner activement cette question. S'il existe quelque rapport subtil entre une maison et l'âme de ceux qui y ont demeuré — et des sages l'ont cru — pourquoi y aurait-il un abîme infranchissable entre un tableau et la vie évanouie de celui qui l'a conçu ? Toutes les pensées humaines, tous les sentiments qui, à

travers le patient labeur d'art, ont passé dans un tableau, y demeurent ensevelis pour toujours. Un tableau, c'est la chose la plus vivante et la plus personnelle qu'un homme puisse laisser après lui. Quand nous le regardons, nous regardons ce qu'il a vu, et l'heure, et le jour, et nous voyons ces choses à travers son humeur et son impression, colorées de son émotion, teintées de sa personnalité. Évidemment, si l'esprit du mort n'est pas anéanti, s'il est seulement caché et voilé à nos regards, et si par impossible sa présence pouvait, pour une minute, se trahir à travers le voile, c'est au-dessus de l'œuvre qu'il devrait venir planer, autour de cette œuvre dans laquelle il a fait passer un peu de sa passion, un peu de sa science de la vie. C'est bien là, plus que partout ailleurs, que ceux qui ne sont plus devraient venir « revoir les lueurs pâles de la lune ». Là plus qu'ailleurs, nous pourrions saisir, comme dans un miroir obscurci, les visions éphémères qui, durant leur travail, ont surgi devant leurs yeux pour les emplir de leur beauté...

Ces raisonnements que suivait mon esprit, alors qu'il côtoyait encore la région des ténèbres, j'en ai gardé le souvenir aigu. Mais ce qui suivit

est pour ma mémoire brume et confusion. Le rivage de la conscience s'était éloigné de nouveau; je flottais comme dans l'océan des rêves qu'on oublie à peine créés. Enfin je m'éveillai, dans un brusque sursaut, comme si le vaisseau imaginaire qui me portait était venu soudainement, dans le silence, s'amarrer au port de la réalité, ainsi qu'à l'appel d'une cloche invisible ordonnant aux passagers de rentrer sur la terre ferme. Mais je gardai, claire et distincte, la vision de la tache blanche. Et les interrogations que sa vue avait jetées en moi, la suite des réflexions qui s'y étaient enchaînées, se prolongèrent toute la matinée, me convaincant que dans la vie de Falconer il y avait un mystère, et qu'il fallait en chercher la clef dans l'histoire de sa dernière œuvre.

Mais comment établir un plan de ces recherches? Tous ceux qui avaient connu Falconer, même superficiellement, n'étaient pas en ville. Je ne voyais aucune piste à suivre. Même le nom de Larmone ne me disait rien, car je ne pouvais le découvrir sur aucune carte de Long Island. C'était sans doute le nom de fantaisie de quelque vieille maison de campagne, connu seulement de ceux qui y avaient vécu.

Mais la difficulté même de ce problème si lointain, son absence de contact avec le monde matériel me fascinait. Il me semblait être comme une chose enfuie dans le brouillard, sur une mer aux courants inconnus et changeants. Comment la rejoindre ? M'abandonner au même flux errant, souhaiter que la fortune propice m'emporte dans la même voie, et après une course longue, aveugle, sans lassitude, sentir dans l'ombre le frôlement d'un faible contact, une vibration, un tressaillement, et, perçant des yeux le brouillard, poser enfin la main, sans surprise, sur l'objet de l'ardente poursuite...

### III

Comme il arrive fréquemment, le moyen de cette poursuite chimérique se trouva à ma portée. J'étais propriétaire, pour une part, d'un bateau qui avait été construit en vue de croisières de chasse et de pêche dans les eaux peu profondes de la Grande Baie du Sud, sur la côte sud-est de Long Island — un bateau lent, mais assez commode, bien nommé *la Patience*. — C'était mon tour de m'en servir. Je partis donc avec Black Zekiel, à la fois capitaine, matelot et cuisinier, qui était bien l'homme de mon expédition vagabonde. Il unissait la bonne humeur indolente du nègre à la taciturnité de l'Indien, et connaissait le moindre chenal et le moindre



banc de cette baie tourmentée. Ah ! certes oui, c'était son affaire, un voyage où l'on embarque sans vouloir toucher aucun port ; faire voile vers l'Est toujours, sans but, au hasard de chaque jour, à travers la longue chaîne des petites baies que les terres emprisonnent ; à droite, c'est l'immense Océan, par delà cet étroit banc de sable qui ferme la baie dans toute sa longueur du côté du large ; à gauche, les côtes de Long Island qui sommeillent. Nous jetions l'ancre chaque soir dans une crique, ou dans l'estuaire d'une petite rivière. C'est alors que Zekiel pouvait s'asseoir sur le toit de la cabine pour fumer sa pipe d'épis de maïs, pendant que je m'en allais, à l'heure moelleuse où tombe la brume, explorer dans mon petit canot toutes les anses et toutes les courbes du rivage.

Rien ne hâtait notre voyage. Les trois semaines de vacances n'étaient pas encore écoulées quand *la Patience*, dans la dernière des nombreuses baies de Long Island, s'introduisit par un canal étroit et sinueux, dans une de ces lagunes que produit la mer quand elle s'avance, en nappe mince, sur les prairies des terres basses. Devant nous, quelques maisons s'éparpillaient sur une bande de terre resserrée ; le village de Quantock

était un peu plus loin. Derrière ces maisons rares s'arrondissait une ceinture de bois qui descendaient jusqu'à la mer. Une route partait des bois pour aller vers le Sud ; et la route franchissait la longue baie par une chaussée basse dont les deux tronçons se reliaient par un petit pont en planches. C'était bien l' « Ultima Thulé » de notre voyage : même *la Patience* ne pourrait passer par ce trou d'aiguille que formait le petit pont, et ne pourrait pas non plus aller plus loin vers l'est dans ce marécage tortueux. Nous décidâmes en conséquence de faire ici une courte escale avant de prendre le chemin de retour.

Nous avons jeté l'ancre en face du pont, et comme, après dîner, je franchissais avec mon canot ce petit passage, je sentis soudain m'envahir cette indéfinissable sensation « d'être déjà venu là » ! Je *savais* depuis toujours que mon petit bateau naviguerait sur ces eaux basses qui frissonnaient : la large bande safranée du ciel qui s'éteint sur une lagune paisible ; les deux lignes convergentes de pins qui s'enfoncent vers le soleil couchant ; cette pointe herbeuse sur la droite, et, derrière elle, ce jardin négligé, ce buisson emmêlé de chèvrefeuilles, l'étroit sentier bordé de buis qui conduit à une maison déserte

avec un porche élevé soutenu par des colonnettes blanches — oui tout cela je le reconnaissais — c'était Larmone!...

Dès le lendemain matin je me rendis au village pour tâcher de découvrir quelque trace du séjour de mon artiste en cet endroit. Mes recherches furent faciles, car il y était venu souvent. Les gens avaient de lui quantité de souvenirs, mais aucun n'en avait une impression réelle; il semblait que pas un d'eux ne l'eût vraiment connu.

— C'était le meilleur et le plus bizarre des hommes, me dit un vieux matelot tout ridé avec qui je me promenais sur la route sablée. Je l'ai vu par ici bien des fois, mais c'est comme si je ne le connaissais pas. Il gardait tout pour lui. C'est bien dommage. Il était toujours du côté de la maison du squire Ledoux — il tenait compagnie à sa fille, je pense. *Ils* appelaient cet endroit Larmone; mais nous, par ici, nous ne faisons pas grand cas des noms de fantaisie. Le peintre n'y habitait pas à proprement parler, mais cela revenait à peu près au même. L'été dernier, quand tout le monde était parti, la maison fermée, le peintre rôdait encore tout autour, sans cesse, comme s'il attendait qu'ils

reviennent tout à coup. On disait qu'il était peintre, mais je ne l'ai guère vu travailler. Il logeait chez Mrs. Halsey; c'est là aussi qu'il est mort, il y aura un an cet automne. Mrs. Halsey pourrait peut-être vous en dire plus long que moi sur son compte.

Je trouvai Mrs. Halsey dans son boarding-house, une maison qui faisait honneur au village, avec de grandes vérandas basses déjà délaissées par les baigneurs de l'été. Mrs. Halsey était une femme de haute importance, qui professait un grand culte pour la noblesse, et dont les yeux bruns langoureux trahissaient tout un monde romanesque insuffisamment exploité. Elle connaissait tous les fils de l'histoire que je voulais reconstituer; et je pus me convaincre, à l'ardeur qu'elle mit à m'en parler, que, dans ses longues songeries des soirs d'hiver, elle avait souvent renoué ces fils épars, trame légère que brodait son imagination rêveuse.

— Le juge Ledoux était arrivé à Quantock, venant « du Sud », pendant la guerre, et il y avait fait bâtir une maison toute semblable à celle dont les malheurs l'avaient exilé. Il haïssait trois choses : l'esclavage, la guerre, et la société; aussi vécut-il ici en étranger, très poli, mais très

retiré, et regrettant le Midi. Sa femme mourut au bout de deux ans, le laissant seul avec une petite fille. Claire grandit, jolie comme une image, mais très timide et délicate. Il y a environ deux ans, M. Falconer arriva, après avoir travaillé en ville pour être peintre. D'abord il demeura à Larmone, puis il vint habiter au boarding, mais il était à la maison Ledoux presque tout le temps. C'était un Méridional aussi, et parent de la famille Ledoux; un vrai monsieur, pauvre, mais très fier quand même. C'est étrange qu'il ne vécût pas avec eux, mais peut-être qu'ainsi il se sentait plus libre. Tout le monde pensait qu'il était fiancé à Claire; mais ce n'était pas un homme à qui on pouvait faire des questions. Il y a un an cet hiver, il s'en alla en ville et emporta toutes ses affaires avec lui. Il n'était jamais resté absent si longtemps. Au printemps, les Ledoux partirent pour l'Europe. Claire semblait décliner; sa vue s'affaiblissait, et son père disait qu'il l'emmenait pour consulter un grand docteur et changer de climat.

» Monsieur Falconer revint en mai, continua la brave dame, comme s'il comptait les retrouver. Mais il vit la maison abandonnée, et personne ne put lui dire où ils étaient!... Il paraissait



consterné. C'est étrange, n'est-ce pas, qu'il n'ait pas su quelque chose d'eux, intimes comme ils étaient? Mais il ne dit rien et ne fit point de recherches; il sembla seulement attendre, comme si, pour lui, il n'y avait désormais rien autre à faire. Si nous avions su quelque chose, nous lui aurions tout dit. Mais nous ne pouvions rien faire; nous pensions qu'il devait y avoir eu quelque querelle entre lui et le juge Ledoux; mais, s'il en était ainsi, il devait le savoir mieux que nous...

» Tout l'été il resta, guettant un changement, surveillant la maison, errant dans le jardin. A l'automne, il commença un tableau; mais il peignait très lentement; il restait tard à travailler l'après-midi, et rentrait longtemps après la nuit tombée, tout trempé de rosée et de brume. Il devenait de plus en plus pâle, plus faible, et plus silencieux. Il y avait des jours où il ne disait pas plus d'une douzaine de mots, mais il était toujours aimable et bon. On voyait bien qu'il s'en allait; quand sa peinture fut finie, il se mit à trembler la fièvre. Le médecin dit que c'était la malaria, moi je crois plutôt que c'était une maladie dans la gorge.

» Alors, une nuit, dans le troisième quartier

de la lune, juste comme la marée commençait à baisser, il se leva dans son lit et essaya de parler, mais il retomba sans mouvement. C'est comme cela qu'il mourut...

» Jamais de ma vie je n'ai rencontré personne que j'aie aussi peu connu et qui m'ait pris le cœur comme lui. Sûrement, c'est un chagrin d'amour qui l'a emporté. Ici, on a dit qu'il était mort d'un déchirement du cœur; moi je crois qu'il avait le cœur trop plein, et que la douleur n'a pas pu le briser. Il ne pouvait pas porter tout seul tant de chagrin.

» Nous avons essayé de découvrir ses parents, mais il semblait ne plus en avoir, sauf les Ledoux, que nous ne savions où chercher. Alors, nous avons envoyé son tableau à un de nos cousins, de Brooklyn, qui l'a vendu. Nous avons eu juste de quoi nous rembourser de sa pension de l'été, et des frais d'enterrement. Il n'a rien laissé autre qui eût un peu de valeur, excepté quelques livres. Voulez-vous les voir, si vous avez été son ami?

» Et — oh! j'oubliais de vous dire! — une semaine après sa mort, nous avons vu dans le journal que Claire Ledoux était morte aussi, subitement, à la fin d'août, à je ne sais plus

quel endroit en Suisse. Son père a recommencé à voyager... Ainsi vous voyez, monsieur, toute l'histoire est brisée par le milieu, et jamais elle n'aura de fin... Voulez-vous voir les livres ?

Rien ne me semble plus émouvant que de tenir en ses mains les livres d'un être qui a disparu. Voici son nom, parfois le nom du lieu où le livre a été acheté, ou lu, et des signes aux pages qu'il a le mieux aimées... Voici les passages qui lui ont été doux à relire, et les pensées qui ont pénétré en lui, qui ont formé ou transformé sa vie ; ces pensées sont devenues une partie de lui-même : où donc maintenant les a-t-il emportées ?

La petite bibliothèque de Falconer était un choix improvisé au hasard, et ne pouvait guère donner une idée de sa nature. Un Nouveau Testament portait à la première feuille son nom écrit en lettres élancées — par une main de femme — ; à côté de ce livre, trois ou quatre volumes de contes : *Old Creole Days* de Cable ; le *Kentucky Cardinal* de Allen ; *In Old Virginia* de Page, et autres choses semblables ; *Henry Esmond* et le *Journal* d'Amiel, enfin le *Raphaël* de Lamartine ; puis quelques volumes de poésie, parmi lesquels

un volume de Sidney Lanier, et un des premiers poèmes de Tennyson.

Je touchai aussi un petit carnet de maroquin plein de notes manuscrites, que je demandai la permission d'emporter. J'espérais y découvrir quelque indice qui pût éclairer l'histoire de mon tableau, peut-être même quelque message à transmettre, une suggestion, une allusion à quelque chose que l'auteur eût été heureux de savoir faite pour lui : je me promettais d'avance à moi-même de l'accomplir fidèlement, ce testament d'un ami imaginaire — hélas ! d'un ami entrevu non dans l'avenir plein de promesses, mais dans l'impossible passé !

C'est dans cette pensée que je lus ce petit cahier, durant ce long après-midi, et j'ouvrais ses pages avec recueillement, dans la cabine solitaire de mon bateau. Ce n'était d'abord qu'un journal quelconque : le memento de la vie de travail et de privations d'un pauvre étudiant d'art. Puis la date de son arrivée à Larmone, avec l'expression de la joie qu'il avait éprouvée d'être avec des gens de son pays, de sa famille, après sa vie isolée ; suivait l'indication répétée de ses occupations : des études pour des tableaux, et des journées de flânerie résumées

en une phrase : « Sur la baie », ou bien « Dans les bois ».

Ensuite, les dates cessaient leur succession régulière, et le cahier recevait, comme au hasard, quelques fragments de vers, reliés entre eux par le charme d'un même nom — « Claire parmi ses roses » — « A cheval dans les pins avec Claire » — « Claire chante une vieille chanson » — « La fleur bleue dans les yeux de Claire... » Quelle intense poésie ! ou plutôt, quel hommage inconscient au pouvoir et à la beauté de cette poésie qui s'échappe presque irrésistiblement d'un amour jeune, comme les fleurs éclosent sur les pommiers en avril ! Mais ne cueillez pas ces fleurs : elles perdraient toute beauté ; elles ne charment que sur leur branche et dans leur saison.

Falconer avait indiqué la date du jour où il avait cessé de séjourner à Larmone pour habiter le village, et il avait écrit ce jour-là : « Le sentiment trop lourd qu'on a d'être l'obligé de quelqu'un détruit la liberté, et l'homme libre peut seul oser aimer. »

Alors des bouts de phrase trahissaient le trouble d'un esprit hésitant, la sensibilité aiguë d'un artiste, d'un idéaliste solitaire à l'âme



délicate et angoissée de scrupules, l'orgueil morbide de l'homme jeune qui est pauvre, cet orgueil qui contraint la passion impérieuse, et la force à transiger, sinon à capituler.

« Quel droit un homme a-t-il de demander tout et de n'offrir rien en retour, que l'ambition et l'espérance? L'amour doit venir les mains pleines, et non les mains tendues. »

« Un chevalier ne pouvait pas demander à porter les couleurs de sa dame avant d'avoir ses éperons. »

« Le roi Cophetua aimant une mendiante, quelle grande chose! mais le contraire, quelle humiliation! »

« Une femme peut tout recevoir d'un homme, fortune, situation, gloire; mais il n'y a qu'une seule chose qu'un homme puisse accepter d'une femme : la chose qu'elle est seule à lui pouvoir donner, le bonheur. »

« Le respect de soi-même est moins grand que l'amour, mais il est à l'amour ce que le treillage est aux plantes grimpantes ou aux grappes de vigne : il les empêche de toucher terre. Brisez-le, toutes les fleurs tomberont dans la poussière, et les fruits seront meurtris. »

« Et cependant » — comme elle se révélait à

travers toutes ces lignes, la pensée de l'homme !  
— « Cependant je crois qu'elle *doit* savoir que je l'aime, et pourquoi je ne puis parler. »

En haut d'une page, ces mots étaient tracés, d'une écriture plus ferme et plus virile :

« C'est fini d'hésiter. Le chemin le plus long est encore le plus court. Je vais partir pour la ville. Je travaillerai pour le prix de l'Académie ; je ne penserai à rien autre jusqu'à ce que je l'aie obtenu. Alors je reviendrai vers Claire, et je lui dirai : « J'ai un avenir, voulez-vous qu'il soit vôtre ? » Si j'en parlais maintenant, j'aurais l'air de demander la récompense avant le travail. Je lui ai dit seulement que je m'en vais prouver que je suis un artiste, *et vivre pour ce que j'aime par-dessus tout*. Elle a compris, j'en suis sûr, car elle n'a pas levé les yeux sur moi, mais sa main tremblait quand elle m'a donné la fleur bleue de son corsage. »

Je vois maintenant la date de son retour à Larmone, mais la page est restée blanche, et vide comme le fut cette journée-là.

Viennent alors quelques pages d'amers reproches, de questions, et de lourds regrets éperdus.

« Est-il possible qu'elle s'en soit allée, sans

un mot, sans un signe, après ce qui s'était passé entre nous ? Ce n'est pas loyal. J'avais pourtant des droits... »

« Mais quels droits, après tout ? Je n'ai rien demandé. J'étais persuadé que si je demandais, elle dirait oui. N'est-ce pas l'orgueil qui m'a tenu silencieux ? »

« Je me suis trompé... elle n'avait pas compris ; elle n'a pas pris garde... »

« Oui, c'est ma faute. Même si elle n'avait pas pu me répondre, il fallait lui dire que je l'aimais ! »

« Il est trop tard à présent. Ce soir, pendant que j'achevais mon tableau, je l'ai *vue* dans le jardin. C'était l'âme de Claire, une ombre toute blanche, avec une fleur bleue. Je *sais* qu'elle est morte, au delà des mers. J'ai essayé de lui parler, mais ma voix ne rendait plus aucun son. Elle ne semblait pas me voir. Elle se mouvait comme en rêve, toute droite, puis elle a disparu. Ah ! n'y a-t-il donc là-bas personne qui puisse lui dire mon secret, et ne doit-elle jamais savoir que je l'aimais ?... »

La dernière chose que je trouvais dans le carnet était une feuille imprimée glissée entre les pages :

## IRRÉVOCABLE

Puissent les dieux nous accorder  
Un autre champ pour la lutte humaine !  
Car il faut à l'homme toute une vie  
Pour qu'il apprenne à vivre.  
Oh ! toi, mon ami, qui reposes dans la tombe  
Profonde, rien ne peut-il plus changer ?  
Rien ne peut-il plus être sauvé ?  
Oh toi, mon ami, dis-moi si c'est  
L'Irrévocable ?

C'était bien un message, mais qui jamais ne serait porté ; un devoir pour un ami, mais impossible à remplir. J'allai à la nuit tombante dans le parc abandonné. Que pouvais-je faire de mieux que d'ensevelir ce pauvre cahier dans le jardin ombreux de Larmone ? L'histoire d'un silence coupable serait ainsi cachée dans le silence. Combien de plus profondes tragédies de la vie humaine sont seulement cela : pas de grands événements, pas de ces catastrophes soudaines qui provoquent des tressaillements de courage et de résistance ; non, seulement une erreur vécue dans l'ombre, sous l'impulsion d'un motif qui semblait noble et vrai. On ne voit pas le droit chemin au bon moment, et l'on s'enfonce dans l'infini désert ; l'âme a tu la parole de vie, et maintenant sont closes les oreilles qui

devaient l'entendre, et muettes les lèvres qui l'eussent murmurée.

La brise maritime, très douce, enveloppait la nuit de ses plis d'ombre; les feuilles flétries pendaient aux arbres, molles et sans mouvement, prêtes déjà pour la chute prochaine. La note soutenue et comme tendue de la vague qui déferlait par delà les dunes vibrait dans l'air humide comme les cordes de quelque puissant violon; de larges gouttes chaudes pleuvaient du berceau de feuillage, pendant que je restais assis dans le jardin, tenant toujours dans mes mains le pauvre petit livre; et songeant à la tache blanche du dernier tableau de Falconer, j'évoquais cette vie qui avait été trop fière pour s'incliner lorsque le bonheur avait passé devant elle.

Il y a des hommes, rares peut-être, qui sont ainsi. C'est eux qui souffrent le plus âprement en ce monde de ne comprendre qu'à demi, et de ne savoir jamais que d'une connaissance incomplète, de ne voir que d'une vision ennua-gée. Il y a un orgueil, un orgueil élevé et sensible, qui entrave la réalisation de l'amour, qui étend sur lui comme un charme de réserve et de silence, et qui le rend stérile de fruits, im-



puissant à fleurir. Et qu'est cet orgueil, après tout, sinon un subtil, un immatériel culte de soi-même? Et dans l'âme de Falconer, vis-à-vis de cette jeune fille, n'était-ce pas un secret et inconscient besoin d'être au-dessus d'elle qui l'avait fait taire son amour jusqu'au jour où il aurait pu lui offrir un nom et une situation? Ah! pourtant, si l'amour est suprême, qu'a-t-il besoin de chercher hors de lui-même sa noblesse et sa dignité? Le pouvoir et l'infinie douceur de l'amour résident au contraire dans cet aveu que fait une existence de dépendre d'une autre, au point qu'elle ne peut attendre que d'elle sa plénitude de vie. Et c'est cette immense faiblesse qui fait sa force. C'est la seule chose qui puisse briser les barreaux de sa prison, et libérer le cœur de lui-même. L'orgueil qui contraint l'amour, l'asservit. Le premier devoir de l'amour est d'être vrai vis-à-vis de lui-même, en paroles et en actes. Alors, quand il aura parlé et vécu dans la vérité, il pourra appeler l'honneur pour demeurer pur et fidèle.

Si Falconer avait eu foi en Claire, et lui avait découvert son cœur sans réserve, ne l'aurait-elle pas compris et aidé? C'est la fierté de l'indépendance, la confiance passionnée en soi-

même qui l'avait éloigné d'elle, et séparé son cœur du sien, par une solitude éternellement muette. Mais Claire ne fut-elle pas coupable aussi ? Ne pouvait-elle pas savoir, ne pouvait-elle pas considérer comme avouée, bien qu'elle n'ait jamais été exprimée, cette vérité qui devait être si facile à lire sur le visage de Falconer ? Pourtant, chez Claire, son silence avait des causes différentes de celui qui avait clos les lèvres de son ami. La réserve d'un cœur de vierge est plus sacrée qu'aucune fierté. C'est cette instinctive pudeur qui fait que la femme doit toujours être l'idole, et jamais le pèlerin d'amour. Elle n'est pas celui qui cherche, elle est celle qui est cherchée. Elle n'ose jamais croire certaine une chose devinée. Elle a le droit d'attendre que la voix chère ne se taise plus, d'attendre le mot, l'aveu. Alors, et seulement alors, si le pèlerin est l'élu, l'idole pourra ouvrir les bras pour le recevoir.

Toutes les femmes ne croient pas ces choses : mais celles qui en vivent sont le plus dignes d'être cherchées et méritées. Claire fut l'une d'elles. Il me sembla, tandis que mon rêve errait dans l'histoire inachevée de ces deux vies qui s'étaient manquées l'une l'autre dans les

ténèbres, il me sembla que je voyais l'ombre jeune de Claire se mouvoir dans le jardin, au delà des fleurs pâlies du grand buisson qui s'inclinait la nuit au passage de la brise. Sa robe ressemblait aux ondoiemens de la brume. Elle était belle admirablement, belle de toutes ses tristesses. Une fleur bleue, légère comme une ombre sur la neige, tremblait à son sein, tandis qu'elle allait et venait le long du sentier.

Je murmurai :

— Et pourtant, il l'aimait ; et elle l'aimait. L'orgueil peut-il donc être plus fort que l'amour ?

O Claire, peut-être malgré tout, la tardive confession écrite dans le petit livre que je dépose ici vous parviendra-t-elle par quelque chemin. Peut-être, si ces pauvres lignes demeurent ici, sous la retombée des chèvrefeuilles où vous vous asseyiez si souvent ensemble, seront-elles comme le signal de votre rendez-vous, pauvres âmes qui vous êtes perdues dans ce monde obscur. Peut-être — ah ! qui oserait dire qu'il n'en est pas ainsi ? — pour vous deux, si sincères même dans vos erreurs, et dans toutes vos fautes, il y a non pas l' « Irrévocable », mais « un autre champ... »

... Quand je revins du jardin, le son de corde

tendue de la vague vibrait dans la nuit; les gouttes lourdes de la brune bruissaient sourdement en tombant des feuilles du buisson fleuri.

Mais par-dessus ces rumeurs diverses, il me semblait entendre une voix profonde appeler : « Claire », et des lèvres de femme murmurer : « Je vous aimais tant ! »





## LA DOUBLE RÉCOMPENSE

### I

Lorsque le bon prêtre de Saint-Gérôme avait baptisé Mullarkey du nom de Patrick, il s'était prêté sans le vouloir à une innocente mystification. En effet, à lire ce nom : Patrick Mullarkey, vous ne doutez pas qu'il n'appartienne à un Irlandais : il équivaut à un certificat de membre d'une société pour la défense des droits d'Erin.

Or, dans la réalité, depuis le bout retroussé de ses *bottes sauvages* jusqu'aux fines pointes de sa moustache noire, le propriétaire de ce nom était un Français, j'entends un Canadien français (et comme tel, mille fois plus fier de sa race et plus opiniâtre dans son attachement pour elle que s'il était né en Normandie). En étudiant dans le passé

son arbre généalogique, on aurait rencontré une greffe de l'Île Verte. Un rebut errant du comté de Kerry, débarqué en Amérique, avait dû remonter le Saguenay jusqu'au lac Saint-John; là, il avait épousé la fille d'un *habitant*, et il s'y était établi pour tâcher de refaire sa vie et oublier son pays et la maison de son père. Mais, depuis longtemps, toute trace visible de cette infusion d'un sang nouveau dans la race avait disparu, excepté le nom. Et le nom lui-même s'était métamorphosé dans la bouche des Saint-Gérômiens. Si vous les aviez entendus dire avec leur drôle d'accent traînant « *Patrique Moullarqué* », vous auriez juré que ce nom-là avait été fabriqué en France. Et l'homme qui s'appelait ainsi était un guide aussi sûr et aussi brave que son nom était large et bien sonnant. Même lorsque les autres, suivant leur habitude, abrégeaient son nom et l'appelaient « *Patte* », cela sonnait drôlement et n'avait pas l'air d'un nom anglais. D'ailleurs, tout dans sa personne était en harmonie: il parlait, il riait, chantait, pensait et sentait en Français. A vrai dire, il parlait le français d'il y a deux cents ans, la langue de Samuel de Champlain et du sieur de Monts, agrémentée d'une forte saveur rustique. En résumé, Pat,

mon guide et ami Pat, philosophe à ses heures, et qui m'accompagnait chaque printemps dans une tournée de chasse et de pêche, n'avait pas une goutte de sang irlandais dans les veines, sauf cependant, peut-être, quelque chose que vous saurez discerner vous-même au cours de ce récit, lorsque je vous aurai conté l'histoire de sa vertu et comment elle fut récompensée.

Ce fut pendant un de nos voyages annuels, sur le bord du *Lac à la Belle-Rivière*, à 15 milles au delà de Saint-Gérôme, que je pénétrai dans cette histoire vivante; et, comme il arrive souvent dans les histoires réelles que la vie produit toujours en une forme périodique, je me trouvai en connaître l'intrigue à peu près vers son milieu. Mais Patrick me mit vite au courant de la première partie. Et, en vérité, c'est un des plus grands charmes de la vie, cette conteuse d'histoires, qu'elle livre si facilement à celui qui l'interroge le début de ses récits et que, même en arrivant en retard, on soit toujours et très vite au courant de ce qu'on n'a pas entendu.

Nous avions péniblement traîné nos canots et notre matériel de campement sur cette route terrible qui mène au lac. Nous avons entendu autant de fois les fourgons craquer et gémir que

les hommes se plaindre de « cette sale route où, chaque année, la boue devenait plus profonde et les collines plus à pic », après quoi ils refaisaient leur serment habituel de ne plus jamais passer par là. Enfin, nous avons dressé toutes nos tentes dans un taillis de baumiers, tout à côté de l'eau. Une sensation délicieuse de paix et de liberté descendait sur nos âmes. Prosper et Ovide coupaient du bois pour le feu du camp, François préparait une couple de perdrix pour le souper, Patrick et moi nous défaisions les paquets de provisions et nous les rangions convenablement, soit pour nous en servir maintenant, soit pour les transporter commodément plus tard.

— Tenez, Pat, lui dis-je, comme je venais de mettre la main sur un gros paquet carré, voici du tabac superfin que j'ai acheté à Québec pour vous et les autres hommes de la tournée. Cela ne ressemble en rien à l'horreur que vous avez eue l'année dernière : un tabac humide qui vous donnait trop peu de mauvaise fumée, et vous faisait dire beaucoup trop de gros mots. Ceci est du tabac à brûler : quelque chose de tout à fait spécial, vous comprenez ? Cela vous va-t-il ?

Pendant que je parlais, il avait enveloppé un morceau de porc salé dans un linge ; avec déférence, il essuya ses doigts sur le dessus du paquet avant de tendre la main pour prendre le tabac. Puis il répondit, avec sa politesse invariable, mais avec plus de solennité que de coutume :

— Je remercie *m'sieu* mille fois. Mais, cette année, je n'ai pas besoin de ce bon tabac ; ce sera pour les autres.

Je m'attendais si peu à cette réponse que j'en demeurai stupide. Pour Pat, ce fumeur convaincu, dont les heures de pipe étaient aussi immuables que la précession des équinoxes, refuser sa ration régulière de « l'herbe consolatrice » était une chose inouïe. Serait-il devenu fier en prenant de l'âge ? Avait-il une provision secrète de cigares cachés dans ses effets qui lui faisait dédaigner la feuille dorée de Virginie ? Je lui demandai une explication.

— Mais non, *m'sieu*, répondit-il, ce n'est rien de tout cela, je vous l'affirme. C'est quelque chose d'entièrement différent, quelque chose de très sérieux. C'est une réforme que j'entreprends. *M'sieu* permet-il que je l'en instruise ?

Bien entendu, je le lui permis, ou plutôt je



l'encourageai chaudement à me dévoiler ce mystère aussi complètement que possible.

Le ciel, dans la douceur des teintes que seul connaît l'approche du soir, l'ambre doré, et le rose qui devient de plus en plus profond, répandait ses mille clartés diverses sur les eaux immobiles du lac. Alors, pendant qu'assis tous deux au milieu des bagages et des caisses, nous regardions le soleil s'incliner peu à peu vers les pointes aiguës des sapins qui s'élevaient sur l'autre rive, Patrick me mit au courant des faits qui avaient amené cette révolution morale dans sa vie.

— C'est la *demoiselle* Miller qui en est cause ; vous savez, cette jeune dame — pas très jeune, mais aussi remuante que les plus jeunes. — Elle m'a pris comme guide l'été dernier quand elle a voulu descendre *la Grande Décharge* à Chicoutimi. Je venais de terminer le voyage avec vous. Elle m'a dit qu'elle vous connaissait intimement. Sûrement M'sieu se la rappelle ?

Oh ! oui, je me la rappelais, cette demoiselle Miller, présidente de plusieurs sociétés de propagande pour le perfectionnement du genre humain ; une femme tout en longueur, avec les cheveux courts, un lorgnon, et des soifs de thé

inextinguibles; une touriste enragée, qui ne savait pas se tenir dans un canot, mais qui voulait toujours descendre les rapides et aller aux endroits dangereux, et qui ne s'arrêtait pas de parler. Elle était bien femme à tenter la conversion de Pat.

— Oui, je la connais, dis-je à Patrick; oh! ce n'est pas mon amie de cœur, mais enfin je la connais.

— Bon, m'sieu. Eh bien! c'est la demoiselle Miller qui m'a changé l'esprit au sujet du tabac. Pas en un moment, vous le pensez bien; elle a mis quatre jours, et je vous assure qu'elle a beaucoup parlé. Le premier jour, c'était à l'île House. Nous pêchions à la ligne le *ouananiche*<sup>1</sup>, et elle n'était pas contente parce qu'elle laissait filer beaucoup de poissons. Je fumais à l'arrière du bateau; alors elle se mit à dire que le tabac était une sale plante, que cela poussait dans les jardins du diable, et que cela sentait si mauvais, si horriblement mauvais, que cela rendait l'air nauséabond, et que même les cochons ne voulaient pas en manger.

Je me représentais d'ici le désespoir de Patrick

1. Grand saumon d'eau douce très estimé.

en entendant cela ; car, à sa manière, il était sensible comme une femme, et il aurait mieux aimé chavirer en canot que de s'exposer au reproche d'offenser un de ses patrons par une tenue désagréable ou inconvenante.

— Alors, qu'avez-vous fait ? demandai-je à Patrick.

— Naturellement, j'ai retiré ma pipe ; je ne pouvais pas faire autrement. Mais j'ai trouvé que la demoiselle Miller disait des choses bizarres et même des choses pas vraies : car j'ai souvent vu pousser du tabac ; cela sort de la terre comme le blé ou la pomme de terre, et c'est une jolie plante, avec de magnifiques feuilles vertes et quelquefois une fleur rouge au sommet. Est-ce que, si c'était une « sale plante », le bon Dieu l'aurait faite aussi jolie ? Est-ce que toutes celles qu'Il a faites ne sont pas propres, d'ailleurs ? La pomme de terre, ce n'est pas sale. Et l'oignon ? Cela a pourtant une forte odeur ; et la demoiselle Miller en mangeait joliment, des oignons, quand nous étions au camp.

» Et, quant à l'odeur du tabac, c'est une affaire de goût ; pour moi, je l'aime beaucoup ; c'est comme un aromate. Quand je reviens au cam-

pement, la nuit, et que les garçons sont en train de fumer autour du feu, l'odeur des pipes s'en vient me trouver loin dans les bois, comme pour me souhaiter la bienvenue et pour me dire : « Nous sommes ici, Patrick, viens te chauffer. » Le tabac sent meilleur que le poisson que mademoiselle Miller touche souvent. Assurément, les porcs ne l'aiment pas. Mais quoi ? je ne suis pas un porc, et moi je trouve cela bon, je trouve cela délicieux ! Et vous aussi, m'sieu, n'est-ce pas ?

Je convins que, dans cette question de goût, j'étais du côté de Patrick contre les porcs.

— Continuez, lui dis-je, continuez, mon garçon. Miss Miller a dû en dire plus long que cela pour vous réformer, hein ?

— J'en réponds, dit Patrick. Le second jour, nous avions pris le lunch à midi, sur l'île qui est en dessous des premiers rapides. Après déjeuner, je fumais tout seul ma pipe sur un rocher, à l'écart. Miss Miller vint me trouver, et me dit : « Patrick, mon brave homme, vous ne comprenez donc pas que le tabac est un poison ? Vous commettez un meurtre sur vous-même. » Alors elle me raconta un tas de choses sur la nicotine (je ne sais pas pourquoi elle appelait

le tabac comme cela), comment cela entrait dans le sang, dans les os et jusque dans les cheveux, et avec quelle rapidité cela tuait un chat. Alors, elle dit très fort : « Les hommes qui fument mourront. »

— Cela a dû beaucoup vous effrayer, Pat ; je suppose que vous avez jeté votre pipe tout de suite ?

— Non, monsieur. Cette fois-là, je continuai à fumer, car c'était miss Miller qui était venue près de moi ; il n'y avait pas d'offense de ma part. Mais je me souvenais, pendant qu'elle parlait, du vieux bonhomme Michaux, à Saint-Gérôme. C'était un homme vigoureux, quand il était jeune ; il pouvait faire un mille en portant un baril de farine sur le dos sans se reposer. Et, maintenant, il est encore fort, à soixante-treize ans. Et il fume, — c'est étonnant comme ce vieil homme fume, — toute la journée. Il ne s'arrête que pour dormir. Si le tabac est un poison, c'est un des plus lents, comme le thé ou le café. Peut-être que cela empoisonne vite les chats, mais pour un homme, cela met du temps ; et je suis encore jeune : trente et un ans.

» Mais le troisième jour, ah ! m'sieu, le troisième jour fut le pire. C'était un jour triste, un



jour de guigne. La demoiselle Miller n'eut de cesse que nous n'eussions descendu le *Rapide des Cèdres* en canot. Et il était rude, rude, ce jour-là ; il avait l'air mauvais, tout empanaché de blanc, avec le gros rocher du coin qui avait l'air de bouillir, comme une marmite. Mais ce sont les gens qui ne savent rien qui ont le plus d'audace. Elle n'était pas solide en canot la demoiselle Miller. A un certain moment, elle pousse un cri et fait un bond dans le canot. Je fais tout mon possible pour rétablir l'équilibre, mais nous avons embarqué cinq grands seaux d'eau. Nous étions trempés. Alors, nous établissons le campement ; et pendant que je m'assieds devant le feu pour faire sécher mes vêtements, je me mets à fumer pour me reconforter.

Une fois de plus, miss Miller arrive.

— Ah ! Patrick, dit-elle d'une voix triste, comme je suis peinée de voir un homme si bon, si brave, si sympathique, marié avec une chose si mauvaise, si pécheresse !

D'abord, je deviens furieux quand j'entends cela, parce que je crois qu'elle parle d'Angélique, ma femme. Mais elle continue immédiatement :

— C'est avec votre pipe que vous êtes marié.

C'est votre péché ; c'est une chose malfaisante. Les chrétiens ne doivent pas fumer. Il n'y a pas de fumeurs dans le ciel ; ceux qui fument ne vont pas là-haut. Ah ! Patrick, voulez-vous aller en enfer avec votre pipe ?

J'interrompis Patrick :

— Voilà une question réglée. Votre miss Miller parle rondement. Qu'avez-vous dit quand elle vous a demandé cela ?

— J'ai dit, m'sieu (Pat leva la main à la hauteur de son front), j'ai dit que j'irai où il plaira au bon Dieu de m'envoyer, et que je serais enchanté d'être dans le même endroit que notre curé, le Père Morel, qui est un grand fumeur. Je suis sûr qu'une pipe de consolation n'est pas un péché pour ce saint homme, quand il revient par une nuit de glace de visiter les malades ; non, ce n'est pas un péché, pas plus qu'un bon fauteuil et du feu. Il les a bien gagnés. Pour moi, quand je vois m'sieu le Curé assis à la porte du *presbytère* dans le froid du soir, fumant son tabac bien paisiblement, et quand il me dit : « Patrick, voulez-vous bourrer votre pipe ? » je ne peux pas penser que c'est bien mal, non.

Il y avait dans l'accent de cet honnête garçon

une chaleur de sincérité qui était tout à l'honneur du curé de Saint-Gérôme. La louange d'un simple paysan, chasseur ou pêcheur, vaut mille fois plus que le grade de docteur en théologie accordé par une université savante.

Moi aussi, j'en avais connu, de ces hommes à qui le souvenir reste lié par la reconnaissance, — de ces hommes de bonté et de foi, charitables, sages, dévoués — de ces hommes devant qui mon cœur était rempli de respect et de vénération, dont la vie était faite du sacrifice d'eux-mêmes ; leurs paroles étaient pour beaucoup d'âmes comme des étoiles qui éclairaient le chemin. Et j'ai vu souvent ces hommes égayer leur labeur et appeler les pensées sereines en fumant une pipe reposante. J'aurais voulu savoir si miss Miller avait jamais eu la bonne fortune de rencontrer un de ces hommes. Ils n'étaient pas membres de sociétés de perfectionnement, mais les connaître était un bienfait. Rien que leur présence faisait du bien. Leur visage respirait la patience et la fidélité au devoir, en même temps qu'un immense, un profond et calme amour des hommes.

— Alors, demandai-je à Patrick, qu'a-t-elle dit, finalement, pour vous transformer ? Quel a

été son dernier argument ? Allons, Pat, dites-le-moi un peu plus vite qu'elle ne l'a fait.

— Voici la chose en cinq mots, m'sieu : « Le tabac cause la pauvreté. » Le quatrième jour, vous vous rappelez la grande eau dormante, au-dessous du rapide Gervais ? C'était là. Toute la journée, elle me parla de la quantité d'argent qui s'en va en fumée : deux piastres par mois. Vingt-quatre par an. Trois cents, oui, avec les intérêts, plus de trois cents piastres en dix ans ! Deux mille piastres dans la vie d'un homme ! Mais elle s'y entendait aux chiffres, la demoiselle Miller : c'était énorme ! Le gros fermier Tremblay n'a pas plus d'argent que cela à la Banque. Puis elle me demande si j'avais été à Québec ? Non. Si j'aimerais y aller ? Bien sûr que oui. Pour deux années de tabac, nous pourrions y aller, la bonne femme et moi, à Québec, voir la grande ville, et les foules de gens, et peut-être le théâtre ! Et puis, nous irions à l'asile des orphelins chercher un des petits enfants trouvés pour l'amener chez nous, pour qu'il soit à nous ; car m'sieu sait que c'est la tristesse de notre maison de ne pas avoir d'enfants. Mais ce n'est pas miss Miller qui m'a dit cela, oh ! non, elle n'aurait pas su comprendre cette idée-là.

Patrick s'arrêta un moment et se prit à réfléchir en se frottant le menton. Puis il reprit :

— Peut-être que cela vous semble étrange à vous aussi, m'sieu, qu'un homme pauvre soit si affamé d'avoir des enfants. Ce n'est pas comme cela partout : pas en Amérique, m'a-t-on dit. Mais nous sommes ainsi au Canada. Je ne connais pas d'homme, si pauvre soit-il, qui ne se sentirait plus riche d'avoir un enfant. Je ne connais pas d'homme, si heureux soit-il, qui ne se trouverait plus heureux s'il y avait un enfant chez lui. Pour nous autres, c'est la chose la meilleure que Dieu puisse nous donner, quelque chose pour qui travailler, quelque chose avec qui jouer. Cela rend un homme à la fois plus doux et plus fort. Et pour une femme ! Mais son cœur est comme un nid vide quand elle n'a pas d'enfant. Ce fut le jour le plus sombre de notre vie, à Angélique et à moi, que le jour où notre petit s'envola, il y a quatre ans. Mais peut-être que, si nous n'avons pas d'enfant à nous, il y en a un quelque part, un enfant qui n'est à personne et qui deviendrait le nôtre, puisque nous ne pouvons pas nous en passer. Jean Boucher, un cousin de ma femme, à Saint-Joseph d'Alma, en a pris deux à l'orphelinat. Oui, deux,



monsieur, car lorsque le premier a eu douze ans, il dit que cela lui manquait de n'avoir pas de bébé, alors il est retourné à Québec et en a ramené un autre. C'est ce que j'aimerais faire.

— Mais, Patrick, c'est une grosse dépense d'élever des enfants. Il faut y réfléchir deux fois.

— Pardon, m'sieu. J'y ai pensé cent fois, et je me suis toujours répondu de la même manière. Cela ne coûterait guère plus d'être trois ou quatre que deux chez nous. La seule chose difficile, c'est l'argent pour le voyage à la ville, le choix, l'arrangement avec les religieuses. Il faut économiser pour cela. Alors j'ai renoncé à la pipe. Je ne fume plus. L'argent du tabac est pour Québec et le petit enfant trouvé. J'ai déjà dix-huit piastres et vingt sous dans une vieille boîte à cigares, sur la cheminée de chez nous. Cette année, il y aura davantage. Et l'hiver après celui qui vient, si nous avons un peu de chance, nous irons à la ville, ma bonne femme et moi, et nous reviendrons à Saint-Gérôme avec le petit garçon... ou peut-être la petite fille. Est-ce que m'sieu m'approuve?

— Vous êtes un homme vertueux, Pat, lui dis-je. Dieu vous récompensera; et puisque vous ne voulez pas prendre votre part du tabac

que j'ai apporté pour les hommes, vous aurez l'argent à la place, pour le mettre dans la boîte sur la cheminée...

Ce soir-là, après souper, je surveillai Pat avec une certaine curiosité pour voir ce qu'il ferait sans sa pipe. Chaque soir, les hommes s'assayaient autour du feu et fumaient en causant tranquillement. Lui paraissait mal à l'aise et agité. Il descendit vers le lac, à l'endroit où nous avions attaché nos canots, pour regarder l'un d'eux qui avait été assez rudement traité durant le trajet par terre. Ensuite, il se mit à tendre les cordes des tentes, et il les tira si vigoureusement qu'il fit sauter deux piquets. Puis il revint près de nous; pendant un moment, il taillada avec son couteau l'extrémité du plat de son aviron pour l'affiner, et il finit par le couper un centimètre trop court. Enfin, il entra dans la tente des hommes, et, au bout de quelques minutes, ses ronflements nous firent comprendre qu'il avait cherché un refuge dans le sommeil, à huit heures, sans avoir fait de projets pour le lendemain ni raconté une seule histoire de caribou<sup>1</sup> !

1. Nom donné au renne par les habitants du Canada.

## II

Nous restâmes quelques jours au *Lac à la Belle-Rivière* pour essayer de pêcher. Mais nous avions beau explorer les retraites favorites des truites, l'arrivée des torrents dans le lac ou la naissance des sources glacées, nous n'avions pas de succès. Je dois avouer que Pat n'était pas aussi bon pêcheur que les autres années. Il était bien toujours aussi vif au travail, aussi ardent, aussi anxieux du résultat, mais il manquait de patience, d'opiniâtreté et même d'assurance. On eût dit que quelque influence apaisante s'était éloignée de lui. Cette certitude de prendre le poisson à un moment ou à l'autre, cette confiance placide qui est un des princi-

paux éléments de la réussite, lui faisait défaut. Il était incapable de rester tranquillement assis dans le canot. Les moustiques le gênaient beaucoup depuis que la fumée ne l'en défendait plus. Enfin, il désirait ardemment me voir prendre le plus grand nombre de grosses truites, mais il était bien trop pressé. Il prétendait même que je ne jetais pas la mouche aussi lestement qu'autrefois, et que je ne tirais jamais assez vite ma ligne quand le poisson mordait. Évidemment, sans sa pipe, le pauvre Pat était un autre homme, et un homme plus faible, mais sa vertu restait ferme.

Il y avait surtout un endroit où la pêche demandait de minutieuses précautions. Dans le lac, à l'endroit où arrivaient les eaux calmes de la Rivière du Milieu, un petit banc de terre divisait les eaux; il avait une centaine de pieds de long, quinze de large, tout entouré de nénuphars, et l'eau coulait de chaque côté, transparente et peu profonde; à certaines heures du jour, les grosses truites se rassemblaient en cet endroit, et il était très délicat de les essayer d'atteindre. Il fallait, en effet, s'approcher très doucement dans le canot, l'amarrer à un piquet fiché en terre, puis attendre, assez longtemps

pour que l'endroit redevînt tranquille et que les poissons, cessant d'être effrayés, sortissent de dessous les nénuphars. Nous avons coutume d'occuper ce long moment d'attente en brûlant du tabac indien : occupation calmante, amie de la rêverie qui patiente, et ennemie de la précipitation, cette hâte inopportune dont les effets sont frères de ceux de la lenteur. Mais cette année, l'attente exaspérait Patrick. Au bout de cinq minutes il disait :

— *Mais* le poisson ne vaut rien cette année ! Il n'y a pas une seule grosse truite ici ! Si nous allions à la *Rivière du Cheval*, cela irait peut-être mieux ?

Une seule chose pouvait réellement le faire tenir tranquille, c'était de causer de Québec. Les splendeurs de l'étonnante cité le plongaient dans l'extase. Il fallait alors l'entendre parler de son voyage : déjà il se voyait par l'imagination errant au milieu des foules qui emplissent ses belles rues, admirant les énormes maisons, les églises, avec leurs toits de zinc qui étincellent. Il se promettait de s'emplir les yeux de la vision enchanteresse des magasins où tous les luxes du monde étaient contenus. On lui avait dit qu'il y avait plus de cent bou-



tiques, et des boutiques différentes pour chaque espèce de choses : les unes pour l'épicerie, d'autres pour les souliers, pour les vêtements, pour les couteaux et les haches, pour les fusils ; d'autres enfin où l'on ne vendait que des bijoux : des anneaux d'or, et des diamants, et des fourchettes tout en argent ! — Patrick s'enthousiasmait !

Puis il se dépeignait, à côté de sa femme, dans la *salle à manger* de l'hôtel Richelieu, commandant leur dîner d'après un menu imprimé ! L'un près de l'autre, ils se promèneraient sur la Dufferin Terrace et entendraient la musique militaire. Tous deux ils seraient initiés aux étonnantes merveilles du *Théâtre de l'Étoile du Nord*. Puis tous deux ils s'agenouilleraient devant le somptueux autel de la cathédrale. Enfin ils iraient, toujours tous deux, à l'asile des orphelins, et là, debout, sans rien dire, ils regarderaient les yeux bruns et les yeux bleus, les cheveux noirs et les boucles blondes, les petits mollets gras, les joues roses et les bouches rieuses, pendant que la Mère supérieure leur nommerait les petits garçons et les petites filles. Oh ! quelle minute angoissante et douce ! Quand il en arrivait là, Patrick se

recueillait, et se complaisait dans cette délicieuse difficulté du choix; il aimait alors à laisser son imagination en suspens; allant d'une fantaisie à une autre, et vibrant tour à tour des joies diverses qui rivalisaient en son cœur...

Un jour, à la *Rivière du Milieu*, après une interminable causerie sur Québec, il y eut un silence, pendant lequel je réussis à prendre à l'hameçon une plus grosse truite que de coutume. Comme je l'amenais sur le côté du canot, Patrick la prit adroitement au filet, en s'exclamant d'un air absorbé :

— Après tout, c'est un garçon. J'aime mieux cela !

La seconde semaine, nous campions au *Lac des Grands-Cèdres* où nous attendait une chance extraordinaire à la pêche des truites : j' imagine que cela venait en partie de ce qu'il n'y avait qu'un seul bon endroit pour pêcher, et qu'ainsi le zèle incommode de Pat n'avait plus de raison de me faire perpétuellement me transporter tout autour du lac. Mais nous avions moins de chance pour le temps : il y a toujours sous ce rapport un conflit dans l'âme du pêcheur à la ligne, entre ses désirs d'homme et ses désirs de pêcheur. Cette fois-là, nos prières

pour avoir une bonne saison de pêche furent exaucées aux dépens de notre pauvre nature humaine. Il y avait conjonction dans le Zodiaque entre les signes des Verseaux et des Poissons. La pluie tombait comme miss Miller parlait : c'était soudain, facile, et tout aussi pénétrant. Mais, entre les averses, les truites étaient très affamées.

Un jour, comme nous ramions entre des bouleaux pour rentrer vers nos tentes, un de ces orages inattendus survint ; et Patrick, attentif comme toujours à mon bien-être, insista pour que je misse sa veste sur mes épaules trempées.

— Moi, cela me tiendra chaud de ramer, disait-il, cela me remplacera ma veste.

Comme je mettais le vêtement sur mon dos, quelque chose de dur tomba de l'une des poches au fond du canot, c'était une pipe en racine.

— Ah ! ah ! Pat, criai-je, qu'est-ce que cela veut dire ? Vous m'aviez dit que vous aviez jeté toutes vos pipes, comment donc celle-ci est-elle venue dans votre poche ?

— Mais, m'sieu, répondit-il, ça, c'est différent. Ce n'est pas la pipe pure et simple. C'est un souvenir. C'est celle que vous m'avez donnée il

y a deux ans, sur le Metabetchouan, quand nous avons pris le gros caribou. Je ne pouvais pas la jeter. Je la garderai toujours en souvenir.

A ce moment je mis la main sur un petit objet carré, dans l'autre poche de la veste. Je le sortis, c'était un paquet de tabac de Virginie. Sans rien dire, je le tins en l'air en regardant Patrick. Alors il me donna des explications avec un grand sérieux.

— Oui, évidemment, m'sieu, c'est du tabac ; mais ce n'est pas pour le fumer, comme vous le supposez : c'est pour la vertu, pour la victoire sur moi-même ; j'appelle cela ma petite pièce de tentation. Voyez : les bords ne sont pas coupés. Je le sens seulement ; et quand je pense combien il doit être bon, je me dis en moi-même : oui, mais le petit enfant trouvé, ce sera encore bien meilleur... Elle durera longtemps la petite pièce de tentation : peut-être jusqu'à ce que nous ayons le garçon chez nous, ou la fille.....

Le combat entre la vertu de Patrick et le tabac de Virginie dut être rude pendant les dix derniers jours de notre expédition.

Nous descendions la *Rivière des Écorces*, et c'est un dur voyage, où les occasions ne manquent pas d'avoir besoin de se réconforter. Après

de longues journées, quand nous nous étions taillé un chemin à travers bois, quand nous avions marché pendant des heures, gravissant des collines incroyablement escarpées, jusqu'à un étang éloigné pour aller à la recherche d'un caribou, et quand ensuite nous avions tué l'animal et traîné la selle et les quartiers de derrière jusqu'au camp, les hommes avaient bien gagné le repos, et la pipe du soir, après le souper, semblait vraiment les refaire. Si, dans la journée, sous la tension de la fatigue ou de la faim, ils avaient eu des moments d'humeur brusque, ils redevenaient alors doux et faciles comme toujours. Ils s'asseyaient sur des troncs d'arbres, devant le feu du camp, leurs jambes chaussées de bas allongées vers la flamme. Les bouffées de fumée qui s'échappaient de leurs lèvres semblaient faire de petits saluts à la chaleur bienfaisante, ou, comme des fumées d'encens, dire leur gratitude pour le bienfait du repos.

Je remarquais que, pendant ce temps, Patrick aimait à être sous le vent du plus grand nombre possible de pipes, et aussi près des fumeurs qu'il pouvait. Il disait que cela le préservait des moustiques. Alors il s'asseyait, les deux mains dans les poches, avec la fumée en pleine figure,



et il parlait de Québec, et il comparait les charmes d'un garçon et d'une fille pour embellir et compléter sa maison de Saint-Gérôme.

Mais sa vertu devait encore subir une plus grande épreuve. Le but principal de notre descente de la *Rivière des Barques*, le *terminus ad quem*, pour ainsi dire, de notre expédition, était de tuer un ours. En fait de gibier, l'ours est maintenant, au moins au Canada, un fantôme des plus illusoires. Évidemment, la manière de le chasser est simple : elle consiste à marcher à travers bois ou à canoter en suivant un torrent jusqu'à ce qu'on rencontre un ours (ce qui peut durer fort longtemps). Alors on essaie de tirer dessus. Cela semble, comme le Révérend M. Leslie a intitulé son livre contre les déistes du xviii<sup>e</sup> siècle, « une méthode courte et facile », mais dans la réalité il y a deux grandes difficultés : d'abord vous ne trouvez jamais l'ours à l'endroit et au moment où vous l'attendiez ; ensuite, c'est quelquefois lui qui vous trouve... Mais écoutez plutôt ce qui nous arriva.

Nous avons chassé sur toute la longueur de la rivière des Barques, avec les plus grands soins et les plus grandes précautions, ne sortant jamais de la tente, même pour cueillir des

*blueberries*, sans avoir à la main un fusil chargé pour la rencontre attendue. Nous n'avions pas vu un seul ours. On aurait dit que toute la tribu oursine avait émigré au Labrador.

Enfin, nous arrivons à l'embouchure de la rivière, qui se jette dans le lac Kenogami ; pays relativement civilisé, avec quelques fermes en pleine vue de l'autre côté du lac : aucune promesse pour la chasse. Mais la rivière se jette dans le lac avec une petite chute qui forme un rapide riant et animé, un endroit merveilleux pour la pêche. Nous dressons la tente, nous laissons les fusils dedans, et nous montons dans le canot avec une ligne, et, à l'après-midi finissant, nous descendons tranquillement nous installer sur une pointe de rochers au pied du rapide et nous jetons la mouche.

Nous prenons une douzaine de grosses truites ; mais, le soleil étant encore assez chaud, nous décidons d'attendre encore un peu jusqu'au moment de la pêche du soir. Comme nous avons tiré le canot à terre, nous le retournons, le fond en l'air, au milieu des buissons du bord, et nous déposons les poissons dessous, bien à l'ombre. Alors nous nous asseyons dans un endroit confortable au milieu des rochers pour causer un

peu de Québec. Nous venions de passer devant les boutiques des bijoutiers, et nous allions nous rendre à l'asile des orphelins, quand, d'un mouvement brusque, Patrick me met la main sur l'épaule, et m'étreignant convulsivement, me montre le torrent.

Sur la rive, un gros ours — on dirait un énorme mouton noir avec un nez pointu — descend vers nous. Il se traîne paresseusement avec un air de flânerie, et ses mouvements sont à la fois lents et saccadés, comme si ses os étaient liés ensemble dans un sac de fourrure molle. C'est bien la démarche la plus disloquée et la plus nonchalante que je connaisse. Il arrive lentement, de plus en plus près de nous, qui sommes immobiles, comme paralysés... Et le fusil est dans la tente!

On dirait que l'ours le sait — comment, je n'en sais rien — car il n'a pas de défiance. Il continue sa promenade tranquille jusqu'au canot, le renifle avec un air de soupçon, puis le retourne avec fracas — ses deux pattes ont laissé deux trous dans le fond — il mange les truites, se lèche les mâchoires, nous fixe pendant un moment sans la moindre apparence de gratitude; puis il songe que décidément notre apparence ne lui plaît pas; il se retourne enfin, et, toujours paisible, grimpe

au flanc de la montagne, en ébranchant les arbustes sur son passage. Longtemps après l'avoir perdu de vue, nous entendions encore, haletants, le craquement des broussailles.

Patrick me regarda et poussa un profond soupir. Moi je ne disais rien. Tout ce que je savais de français me paraissait frivole et impuisant à rendre mon émotion. Nous étions à l'une de ces minutes où rien ne peut faire du bien, sauf les consolations de la philosophie ou d'une bonne pipe. Patrick tira de sa poche la pipe d'épine, puis le paquet de tabac de Virginie, le regarda, le sentit, secoua la tête, et le remit à sa place. Il avait une figure longue comme le bras. Il mit le tuyau de la pipe dans sa bouche, et pendant un bon moment, en tira silencieusement des bouffées imaginaires. Alors sa physionomie commença à s'éclairer, sa bouche se détendit, et il se mit à rire.

— Sale ours, dit-il en se tapant sur les genoux; la plus sale bête de la terre ! En voilà une journée de chance pour elle, hein ! Elle avait l'air rudement contente !... Hé... peut-être qu'elle a des petits... Gredine ! »

### III

Ce fut la clôture de notre chasse et de notre pêche ce printemps-là. Deux jours après, nous étions sur le chemin du retour ; nous avions à traverser une douzaine de petits lacs et de rivières, puis des régions cultivées. Patrick avait presque tout le temps la « pipe du souvenir » entre les lèvres, et il aspirait l'air à travers le fourneau vide. Cela semblait le calmer. Dans nos causeries il se complaisait particulièrement à l'idée de l'argent qu'il allait retrouver à Saint-Gérôme, sur la cheminée, dans l'ancienne boîte à cigares. Déjà dix-huit piastres et vingt sous ! Et en y ajoutant l'argent du mois dernier, cela ferait plus de trente-trois piastres ! Et tout cela était



aussi bien en sûreté dans la boîte à cigares qu'à la banque de Chicoutimi! Cette réflexion semblait remplir la pipe vide d'un parfum enivrant. Les nuages de cette fumée imaginaire avaient toutes les puissances, et ses spirales invisibles créaient des visions enchanteresses : des grandes tours, des murs gris, des étalages étincelants, des foules, des régiments, et puis les yeux souriants d'un petit garçon — quelquefois ceux d'une petite fille.

Portés sur les eaux de la *Belle-Rivière*, nous descendions légèrement vers le lac Saint-John, et nous y entrâmes avec elle, tandis que nous apparaissait l'immense nappe bleue, très calme et toute brillante sous l'irradiation du soleil à son déclin. Au centre d'une courbe molle, sur la gauche, s'élançait le clocher grêle de l'église de Saint-Gérôme. Une épaisse colonne de fumée s'élevait d'un point de la côte proche de l'église.

— C'est sur la plage, dirent les hommes. Les gamins ont l'habitude de brûler des vieilleries pour faire des feux de joie.

Mais plus nos canots approchaient, en dansant joyeusement sur les vagues, et plus il devenait évident que le feu venait du village lui-même. C'était un incendie ; non pas un incendie général :

les maisons étaient trop espacées les unes des autres, et le temps trop calme pour que le feu s'étendît. Qu'est-ce que cela pouvait être? Peut-être la maison noircie de fumée du forgeron, peut-être la vieille grange toute démolie du petit Tremblay? Sûrement, ce n'était pas un grand feu. Mais où était-ce au juste? A mesure que nous approchions, la question devenait de plus en plus angoissante. A peine arrivés à portée de la voix, nous savions la réponse. Une bande de gamins, désireux d'être les porteurs de la nouvelle, nous avaient guettés de loin et descendaient la plage en courant.

— Patrique, Patrique (ils se mirent à parler anglais pour se donner plus d'importance à mes yeux). Venez vite, votre maison est toute brûlée!

— Quoi, cria Patrick, ma maison! Mon Dieu!

D'une poussée vigoureuse il fit accoster le canot, sauta à terre, et, comme un fou, remonta en courant vers le village. Les autres hommes le suivirent, me laissant seul avec les gamins pour décharger les canots, et les tirer sur la grève assez haut pour que la mer ne puisse les atteindre.

Cela me prit un certain temps. Les garçons m'aidaient volontiers.

— Oh ! m'sieu, me disaient-ils, il n'y a pas besoin de se presser, la maison de Patrique Mullarkey est complètement brûlée depuis trois heures. Il ne reste rien, que des cendres.

Aussi rapidement que possible, cependant, j'entassai tout le matériel dans un coin de la plage ; je le recouvris de la toile d'une des tentes, et, laissant le tout sous la garde du plus sérieux des garçons, je pris à mon tour la route du village et de la maison Mullarkey.

Elle avait complètement disparu. Il ne restait plus trace des murs, maçonnés sur des supports faits de troncs de pins équarris, le toit voûté était tombé ; on ne distinguait plus l'entrée, cette porte basse si bien encadrée par deux pieds de vigne qui grimpaient de chaque côté, comme pour lui faire une auréole joyeuse de leurs sarments emmêlés. Rien ne subsistait, sauf la voûte d'argile du four, derrière la maison, et un monceau de cendres mal éteintes.

Patrick était assis sur une pierre plate qui portait autrefois l'angle du porche. Son épaule était tout près de celle d'Angélique, si près même qu'on aurait dit qu'il avait son bras passé autour d'elle avant mon arrivée... L'émotion et le chagrin de l'homme s'étaient calmés. Il sem-

blait même parfaitement paisible. De la main gauche, il tenait le paquet de tabac de Virginie ; de la droite, son couteau ; et, délicatement, il enlevait les parcelles menues de tabac qu'il roulait ensuite d'un mouvement circulaire entre ses deux paumes. Puis il tira sa pipe de sa poche et la bourra d'un air délibéré.

— Quel malheur ! criai-je en arrivant. La jolie maison qui n'est plus ! Comme cela me fait de la peine pour vous, Patrick ! Et la boîte à cigares pleine d'argent qui était sur la cheminée, elle aussi vous l'avez perdue, j'en ai peur ? Toutes vos économies ! Quel malheur terrible ! Comment est-ce arrivé ?

— Je ne saurais pas le dire, répondit Pat, très lentement. C'est le bon Dieu... Il m'a laissé mon Angélique... Et puis, regardez donc aussi, m'sieu, ce qu'il m'a laissé.

Il se leva alors, s'approcha du tas de cendres, retira un morceau de bois carbonisé dont le bout était encore rouge : « Vous voyez — il enflamma le tabac — il m'a encore laissé — puff, puff — du feu pour ma pipe — puf, puff, puff... »

Et maintenant, la chère fumée, la fumée odorante s'échappait abondamment de la pipe aspirée avec délices. Elle entourait sa tête comme un

tourbillon de nuages entoure le sommet rugueux des montagnes au soleil levant. Et je contempiais avec étonnement sa rude figure éclairée d'un sourire de satisfaction inexprimable.

— Ma foi, lui dis-je, je vous admire d'être si joyeux ! Votre maison est en cendres ; votre argent est brûlé : et le voyage à Québec, la visite à l'asile, le petit orphelin, comment pouvez-vous renoncer à tout cela si facilement ?

— Eh bien, m'sieu, répondit-il — en ôtant la pipe de sa bouche, mais en gardant ses doigts serrés autour du fourneau comme s'ils aimaient sentir que la chaleur y était revenue — eh bien, d'abord, ce serait encore plus dur, je pense, si j'y renonçais péniblement. La maison, nous en bâtirons une autre cet automne, les voisins nous aideront. Pour le voyage à Québec, nous pouvons vivre heureux sans le faire. Et quant au petit orphelin (ici, il retourna à son siège sur la pierre plate et s'assit à côté de sa compagne avec un air de profonde jouissance), pour le petit orphelin, je vais vous faire une confidence. Angélique m'a demandé de faire un meuble particulier dans la nouvelle maison... Oui, c'est bien un berceau, mais ce n'est pas pour un orphelin...



## IV

L'été était déjà très avancé quand, l'année suivante, je revins à Saint-Gérôme. Les pourpiers d'or et les asters étaient en pleine fleur le long de la rue du village.

Comme je la suivais lentement, la lumière dorée du soleil, en cette fin de journée brève, semblait répandre sur la route grande ouverte, sur les maisons carrées toutes simples, un rayonnement de paix intime, insouciant et joyeuse. L'air était tout empli de l'odeur enivrante du baumier de Gilead. Une fauvette chanteuse, dans un buisson de sureau, faisait tinter son cri de gaieté comme un carillon de petites cloches.

La nouvelle maison de Patrick était un peu plus en arrière de la route que l'ancienne. A la place où j'avais laissé un tas de décombres fumants, il y avait maintenant un petit commencement de jardin naïvement tracé, avec des soucis, des lupins et des zinnias tout en fleurs...

Et Patrick était là, assis sur le pas de sa porte, fumant sa pipe en plein air et, près de lui, sur un couvre-pied de toutes les couleurs, un enfant étendu, la joie de la maison de Mullarkey, suçait son pouce, pendant que le père fredonnait la vieille berceuse venue de France :

Sainte Marguerite,  
Veillez ma petite,  
Endormez ma p'tite enfant  
Jusqu'à l'âge de quinze ans.  
Quand elle aura quinze ans passés,  
Je la marierai  
Avec un petit bonhomme  
Qui viendra de Rome.

— Ohé ! Patrick, criai-je. Voilà un homme heureux ! Est-ce une fille ou un garçon ?

— Salut, m'sieu, répondit-il en se levant vivement et en me faisant signe avec sa pipe d'approcher, c'est une fille *et* un garçon !

En effet, lorsque j'entrai dans la maison, j'aperçus Angélique qui endormait... l'autre moitié de la récompense dans le berceau neuf.

## UNE ANNÉE DE NOBLESSE

### I

Pour le moment, le Marquis est assis près du feu de camp, en train d'éplucher des pommes de terre.

Jamais, à le voir, vous ne le prendriez pour un grand seigneur. Il porte des pantalons de velours à côtes, une chemise de flanelle bleue avec une pièce grise au coude, des bottes usées par un autre et dont les bouts aplatis ont perdu toute forme de pied humain, tandis que les tiges de cuir, lâches, attachées par une courroie au-dessous du genou, sont plissées et ridées comme la peau d'un vieux rhinocéros ; un chapeau mou brun dont la calotte est percée de nombreux trous, comme si, à une époque de sa longue

carrière, il avait servi de cible improvisée dans un match à la carabine. Une écharpe de laine rouge enroulée autour des reins jette dans l'ensemble du costume une touche de couleur et de fantaisie.

Ce n'est pas tout à fait un costume de cour ; mais il sied à la figure puissamment musclée et nerveuse de l'homme. D'ailleurs, il ne s'occupe point de l'effet qu'il peut produire, mais, avec une dextérité calme qui trahit un maître dans cet art modeste, il pèle ses pommes de terre, et jette les épluchures dans le feu.

— Voyez-vous, m'sieu, — dit-il au jeune Winthrop Alden, qui voyage cet été dans le nord, et qui, assis sur un arbre tombé, raccommode une canne à pêche, — voyez-vous, c'est une chose tout à fait singulière, mais ça n'empêche pas que ce soit vrai ; le nom le dit : les Lamotte sont de la *haute classe* en France. Seulement, au Canada, nous sommes pauvres. Mais ce n'est pas la pauvreté qui peut éteindre la race. Elle peut être cachée, enterrée, mais elle ne change pas. C'est comme les *patates*. Vous en plantez de bonnes pour la semence, vous avez une bonne récolte l'année d'après. Vous en plantez de mauvaises, la récolte ne vaudra rien. Seule-



ment, voilà : nous étions nobles sans le savoir. Nous ne savions pas qu'il y avait un titre dans la famille. Nous pensions que nous étions d'une branche à côté, comme ces pousses d'arbres qui viennent sur les troncs. Ah ! cela a été une fameuse surprise pour nous ! Mais, c'est vrai, il n'y a pas l'ombre d'un doute.

La voix sonore et profonde de Jean Lamotte était calme et ferme. Il avait le ton que donne la conviction absolue. Et ses yeux bleus lumineux, au-dessus des joues bronzées et des rudes moustaches, étaient transparents et tranquilles comme des yeux d'enfant.

Alden était extrêmement intéressé et amusé. Il était membre, à Boston, de la « Society for Ancestral Culture », et il admettait le dogme favori de son groupe, la doctrine de la « Voix du sang ». Il était aussi ancien élève de Harvard, et, à ce titre, il se devait de savoir presque toutes choses, et de croire à peine à quelques-unes. L'hérédité était un des rares articles indiscutés de son credo. Mais la manière dont il recevait cette profession de foi familiale, sur les rives de la *Grande Décharge*, des lèvres d'un guide canadien quelque peu fruste et évidemment ignorant, était assez grotesque pour satisfaire le goût bien

moderne de cette nature en quête de sensations neuves. Et, tout en riant intérieurement, il écoutait l'homme d'un air grave, et il jouissait, non sans fierté, de percevoir toute la saveur de la situation.

— Et comment avez-vous découvert cela? demanda-t-il.

— Eh bien! voilà, répondit Jean. Je vais vous raconter la chose. C'était à Saint-Gédéon, en mars dernier, un dimanche. Comme il y avait sur le lac<sup>1</sup> gelé une bonne couche de neige bien dure, je m'y étais rendu en traîneau le matin. Il y a à peu près dix milles pour aller à Saint-Gédéon de notre maison, qui est de l'autre côté du lac, en face de la *Grosse-Ile*. Après la messe, comme j'étais dans l'écurie à donner à manger à mon cheval, je vois un homme — sûrement un monsieur de la ville — qui vient à moi et qui me dit en me saluant :

» — C'est vous, Jean Lamotte?

» — Pour vous servir, m'sieu.

» — Fils de François Lamotte?

» — Pas d'un autre. Mais il est mort, Dieu lui fasse la grâce du repos!

1. Le lac Saint-John, au nord-ouest de Québec.

» — Je vous ai cherché dans tout Charlevoix et Chicoutimi.

» — Eh bien ! vous me trouvez ici, voilà tout. Bien le bonjour, lui dis-je un peu brusquement, car je commençais à me méfier de lui.

» — Chut, chut, me dit-il très amicalement. Vous avez bien le temps de bavarder un peu. Voyons, quel effet cela vous ferait-il d'être marquis, et d'avoir un château en France, avec une centaine de milliers de dollars ?

» — Je pense que je m'en lècherais les lèvres pendant un moment, répondis-je en riant. Oui, cela ferait très bien mon affaire, et puis avec cela une poignée d'étoiles comme chevrotines, et le premier quartier de la lune pour m'en faire un canot.

» — Mais non, monsieur Lamotte, je suis sérieux. Je voudrais avoir une longue conversation avec vous. Me permettez-vous de vous accompagner jusqu'à votre résidence ?

» Ma résidence ! (Il se tourna vers Alden.) Vous connaissez la petite ferme bâtie avec des troncs d'arbres, où habite ma mère ? Vous l'avez vue l'été dernier. Bien sûr c'est une gentille petite maison ; c'est propre, c'est chaud, cela nous suffit bien ! Mais ce n'est pas une résidence.

» Enfin, j'emmenai l'homme chez nous en traîneau. Et toute la soirée il nous raconta notre histoire : comme quoi notre nom, Lamotte, est en réalité de Lamotte de la Lucière ; comment, depuis trente ans, le titre et le domaine, en France, ne sont réclamés par personne (étant avocat, il avait appris qu'ils étaient tombés en déshérence), il rechercha la famille à Montmorency et à Québec dans les registres de paroisse, et y apprit que l'arrière-grand-père de mon arrière-grand-père, Etienne de La Motte, qui vint au Canada il y a deux cents ans, était le plus jeune fils d'un marquis de la Lucière. Il avait les papiers, ou du moins une grande partie, et nous les fit voir. Ils portaient de larges cachets rouges.

» — Naturellement, dit-il, il y a ici d'autres membres de la famille qui ont droit à une part de la fortune. Mais c'est un gros chiffre, des millions de francs. Et c'est vous qui aurez la plus grosse part, avec le titre et le château, un château plus grand que la scierie de Price à Chicoutimi, avec des tapis, des lumières électriques et des images de couleur sur les murs comme à l'hôtel, à Roberval.

» En entendant toutes ces choses, ma mère était

bien aise ; mais moi, quand je sus que j'étais marquis, je sentis tout de suite que c'était vrai. »

Les yeux bleus de Jean étaient maintenant largement ouverts et ils étincelaient. Il avait posé à terre le panier de pommes de terre et, la tête haute, il parlait précipitamment.

Alden détourna la tête pour allumer sa pipe et cacher un sourire :

— Est-ce que... il ne vous a pas... demandé d'argent ? demanda-t-il lentement, en laissant tomber les mots entre chaque bouffée de tabac.

— De l'argent, répondit Jean, il en faut, bien entendu, pour mener une affaire de ce genre. Il y avait soixante-dix dollars que j'avais gagnés par-ci, par-là, à faire de petites corvées l'hiver dernier, et la mère avait quarante dollars de la vache qu'elle a vendue à l'automne : cent dix dollars ; nous lui avons tout donné. Au printemps prochain, il reviendra, et je lui donnerai encore cent dollars, puis cinq mille le jour où j'aurai mon château. C'est peu de chose. Un marquis ne doit pas être ladre.

Entre ses dents, Alden siffla un juron en anglais. Une comédie rustique, un bon tour de cette farceuse de nature humaine, lui plaisait toujours ; mais, sous ce vernis de cynisme, il



avait un cœur très honnête, et il avait horreur de la cruauté et de l'injustice. Or, il savait ce que représente ce peu d'argent pour les habitants du Nord; quel amer et dur labeur il en coûte pour l'amasser; et quels sacrifices, quelles privations suivent la perte de ce pauvre trésor. Ah! si le séduisant prospecteur français des états en déshérence était arrivé à ce moment-là au camp de la *Grande Décharge*, Alden se serait chargé de lui faire passer le plus vilain quart d'heure de sa vie.

Mais, avec Jean Lamotte, la manière d'agir n'était pas aussi simple. Alden avait senti immédiatement que la plaisanterie serait encore plus nuisible qu'inutile. L'homme croyait trop profondément. Plaisanter un marquis dont le chapeau est percé, Jean serait le premier à en rire; mais plaisanter la *réalité* du marquis, non, cela ne lui irait pas. Cette idée était ancrée en lui, et l'attaquer lui eût paru presque une profanation. Aucun argument ne pourrait ébranler *sa conviction* : il avait vu les papiers. Il *savait* que « c'était vrai ». On aurait dit que toutes les forces de sa riche et puissante virilité s'étaient subitement tendues pour créer en lui cette nouvelle personnalité, comme si, inconsciemment, depuis

sa naissance, il avait vécu dans l'attente de cette révélation.

Mais, chez lui, cette pensée n'était nullement morbide, imaginative, abstraite ; elle était concrète, présente, vivante, et, autant qu'Alden pouvait s'en rendre compte, saine. Jean ne dédaignait point sa vie actuelle ; au contraire, elle prenait à ses yeux un nouveau charme, comme un épisode curieux dans la vie d'un homme de race. Il n'était ni nerveux ni inquiet ; il semblait même que toute sa nature se fût à la fois épanouie et apaisée. Il n'avait aucune hâte de quitter son existence familière, les bois et les eaux qu'il connaissait si bien, l'immense liberté des forêts désertes, le bondissement joyeux de la grande rivière, l'infinie palpitation du ciel largement ouvert. A son insu, toutes ces choses s'étaient emparées de son être. Déjà, et profondément, il sentait les atteintes de ce mal du pays dont il souffrirait en les abandonnant. Mais il surmontait cette tristesse en songeant que, dans ces veines où s'était infiltré cet amour, coulait du *sang bleu*, et que, malgré sa vie de sauvage, il appartenait bien réellement à la noblesse de France. On aurait dit que passaient en lui ce souffle de romanesque, cet esprit de

chevalerie, qui animait les joyeux courtisans de Louis XIV au temps où ils venaient chercher fortune au Nouveau Monde.

— Sans doute, m'sieu, cela vous paraît curieux, disait-il avec une sorte d'orgueil simple. Mais cela a été ainsi depuis le commencement au Canada. Il y en avait joliment des nobles, ici, dans le temps ! Frontenac, c'était un duc ou un prince ; Denouville, c'était un grand seigneur ; La Salle, Vaudreuil, ils étaient tous nobles, comtes ou barons — je ne sais pas bien la différence — c'est le curé qui m'a appris les titres. Et le vieux Jacques Cartier, leur père à tous, j'ai entendu dire que, quand il revint en France, le roi l'avait fait noble et lui avait donné un château. Pourquoi pas ? C'était un homme capable et un homme courageux. Il savait mettre un gros bateau à la voile, et il avait descendu les grands rapides. Il chassait l'ours et le lynx, et le carcajou. Je me figure que tous ces hommes — marquis et comtes, et barons — je me figure qu'ils menaient la vie rude, quand ils arrivaient pour s'installer ici. Ils couchaient sur la terre, et ils savaient se servir, je pense, de leurs haches et de leurs avirons. Ce n'est pas les habits fins qui font la noblesse. C'est le

sang pur, et puis les aventures, et le cœur brave.

« Admirable, songeait Alden. C'est tout à fait cela ! Un morceau du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle perdu dans les forêts depuis deux cents ans. C'est comme si on trouvait une vieille rapière à côté d'un campement indien. Mon homme doit être le descendant de quelque jeune et gai lieutenant du régiment de Carignan-Salières, parti avec de Tracy ou Courcelles. Un amour avec la fille d'un *habitant*..., l'enfant naît..., on lui donne un nom au hasard... Qui peut débrouiller maintenant cet écheveau emmêlé ? Et pourtant, dans cet homme, à travers tous les enchevêtrements, le vieux fil de chevalerie se retrouve ; il s'est terni, mais jamais rompu. »

Ainsi Alden se parlait à lui-même, et il dit à Jean :

— Eh bien, Jean, voilà deux étés que nous sommes ensemble aux bois, vous et moi, et, marquis ou pas marquis, j'espère bien que cela ne changera rien entre nous ?

— Mais bien sûr que non, répondit Jean. Je suis très content d'être avec M'sieu, et j'espère que M'sieu est content de moi. Pendant le temps que je serai *aux bois*, je ne demande pas mieux

que d'être votre guide. D'ailleurs, il faut bien que je gagne ces quelque cent dollars pour mon paiement du printemps.

Alden essaya en vain de faire promettre à Jean de ne rien donner de plus à l'avocat avant d'avoir vu quelque chose de certain. Mais sur ce point, et très poliment, Jean ne se laissa point convaincre. Évidemment il trouvait le procédé inadmissible pour un marquis. Pourquoi serait-il prudent et chiche? C'est bon pour un marchand, mais pas pour un noble. Et puis, qui ne risque rien n'a rien. Et qu'est-ce que cent, deux cents dollars, à côté d'un domaine et d'un titre?

— En attendant, conclut-il, je suis prêt à vous montrer que, pour la *Grande Décharge*, il n'y a pas de meilleur guide que moi dans tout le pays.

Et c'était vrai. Aucun homme, dans toute la région du lac Saint-John, ne connaissait comme lui les bois et les eaux. Avec son canot de hêtre recourbé de l'avant, il avait remonté très haut les grandes rivières Peribonca et Mistassini, et exploré les lacs et les torrents tout le long de la contrée désolée d'Height of Land. Il connaissait le *Grand Brûlé* où rôdent les ours, en septembre, sur les collines sillonnées par les brûlures de



l'été, parmi les immenses champs vierges de moisson. Il connaissait les étangs cachés et les petites rivières qui ont l'air de ramper lentement : les castors y élèvent leurs digues, et bâtissent leurs petites cités aquatiques, Venises perdues au fond des bois. Il connaissait les grandes landes couvertes d'une mousse raide argentée, où les caribous viennent paître pendant l'hiver. Et sur la *Décharge* elle-même, cette rivière aussi farouche qu'un torrent, jamais tarie, jamais gelée, par laquelle le grand lac verse toutes ses eaux accumulées, furieuses et écumantes, dans la gorge paisible et profonde du Saguenay, là, Jean était chez lui. Pas une boucle ni un tourbillon de la rivière sauvage qu'il ne comprît. Les petits canaux tranquilles par lesquels on peut se laisser descendre derrière les îles quand le courant principal est une impraticable chute ; la hauteur d'eau précise à laquelle on peut sans danger descendre le Rapide Gervais ; la pointe de rocher, sur le bord de la Grande Chute, près de laquelle le canot doit virer rapidement vers la berge si on ne veut pas être amené au-dessus de la cataracte ; la force exacte du *tourniquet* qui semble aspirer le bateau pour l'entraîner en avant, et celle du bouillon qui le projetterait en

l'air, comme si le lit de la rivière se soulevait ; l'étroit *filet d'eau* le long duquel la barque de hêtre pourra franchir en sûreté l'endroit périlleux ; la trahison des courbes lisses et huileuses, dont les eaux brunes vous entraînent contre l'obscur falaise, silencieuse et menaçante ; le passage caché sous l'écume, où le canot pourra se laisser emporter en sécurité pour atteindre une retraite favorite du ouananiche, le poisson qui aime les eaux les plus violentes, tous ces secrets, Jean les savait. Il lisait la rivière comme un livre. Et il l'aimait. Mais il la respectait aussi, car il la connaissait trop bien pour prendre des libertés avec elle.

Ce mois de juin-là, la tente fut plantée à côté du *Rapide des Cèdres*. Un grand banc de rochers traversait la rivière dans toute sa largeur. L'eau, arrêtée brusquement par les rochers à pic, les franchissait en un triple bondissement : au-dessus du barrage, elle était brune ; au bord de la chute, elle devenait dorée ; enfin, c'était une nappe blanche frémissante qui se précipitait. Au bas de la chute, sur la rive gauche, une haute pointe de rochers abritait une petite grève incurvée, avec du sable blanc, puis le terrain s'élevait en pente douce, et c'est là qu'ils avaient dressé la

tente, à demi cachée par les bouleaux et les balsamiers.

A mesure qu'elle descend, la rivière devient plus étroite et plus profonde. Elle est morne, cette rivière assombrie par les hauts bancs qui l'enferment à gauche ; bordée à droite d'îles hérissées de récifs, elle est dangereuse et puissante. De plus, vers le milieu de son cours, l'*île Maligne* lève sa figure méchante, couturée de cicatrices, hérissée de squelettes d'arbres morts. Et, de chaque côté de l'île, la rivière va se brisant en une longue série furieuse de rapides et de chutes où aucun navire ne peut passer.

C'est là, sur la pointe de l'*île Maligne*, que se trouve le meilleur endroit de pêche de toute la rivière, et c'est là qu'Alden avait décidé de se rendre avant de prendre le chemin de retour. Depuis dix jours déjà, ils attendaient, près du rapide des Cèdres, que l'eau fût assez basse pour rendre possible la descente vers l'île. A la fin, Alden s'impatiait. C'était un matin splendide : un ciel bleu comme une immense gentiane, une atmosphère embaumée par des milliers d'œillets sauvages, un rayon de soleil caressant la rivière, une de ces matinées où l'idée de danger et de mort semble inadmissible.

— Jean, c'est aujourd'hui que nous allons à l'île. L'eau est certainement assez basse, à présent.

— Pas encore, m'sieu. J'en suis bien fâché, mais le moment n'est pas venu.

Alden se mit à rire d'une manière assez désobligeante :

— Je crois vraiment que vous avez peur. Je vous croyais pourtant bon canotier...

— Je le suis, répondit Jean tranquillement ; et d'ailleurs, c'est le pire des canotiers, celui qui n'a jamais peur.

— Mais, en septembre dernier, vous avez bien mené votre *monsieur* à l'île, et vous lui avez fait faire une pêche magnifique. Pourquoi ne voulez-vous pas agir de même pour moi ? Je crois que vous ne voulez pas me donner cette bonne place et que vous la gardez pour lui.

Jean devint tout rouge.

— M'sieu n'a pas de raison de dire cela de moi. Je lui demande de bien vouloir ne pas le répéter.

Alden rit de nouveau. Il en voulait à Jean de prendre les choses si sérieusement et d'être si obstiné. Par une matinée comme celle-là, c'était absurde. Il ne lui en coûterait guère de faire au

moins un effort pour tenter l'aventure. Si c'était impossible, ils abandonneraient le projet.

— Cela va bien, Jean, dit-il. Je retire ce que j'ai dit. Vous êtes seulement un peu craintif, voilà tout. François viendra avec moi. Nous pourrons conduire le canot à nous deux. Jean restera ici à garder le campement. Eh ! François ?

François, le second guide, était en somme, un être d'un assez bon naturel, mais plein de vanité, avec juste ce qu'il fallait de sens pour obéir aux ordres de Jean, et juste assez de jalousie pour le faire sauter de joie à l'idée de faire preuve d'indépendance. Il aspirait à être premier guide un jour ou l'autre, peut-être serait-ce au prochain voyage, s'il avait un peu de chance...

Il se mit à rire de satisfaction en montrant toutes ses dents, et répondit « oui » de la tête.

— A votre service, m'sieu. J'ai idée que nous réussirons.

Mais, au moment où ils allaient s'embarquer, comme François maintenait le canot immobile afin qu'Alden pût prendre place à l'avant, Jean arriva et le poussa de côté.

— Va au lit, imbécile, murmura-t-il.

Et, donnant une poussée au canot, qui s'écarta



de la rive, il sauta légèrement à sa propre place, à la poupe.

Alden souriait en lui-même, mais resta muet pendant quelque temps. Quand ils eurent descendu la rivière pendant un mille ou deux, il dit :

— Eh bien ! je vois que vous avez changé d'idée, Jean ; est-ce que vous auriez meilleure opinion de la rivière maintenant ?

— Non, m'sieu, je pense toujours pareil.

— Eh bien, alors ?

— Je dois courir la chance avec vous, qu'elle soit mauvaise ou qu'elle soit bonne. Ce n'est pas une honte d'avoir peur. La honte, c'est de ne pas savoir regarder la peur en face. Seulement, je vous demande une chose...

— Et c'est ?...

— De vous agenouiller dans le canot aussi bas que vous pourrez. Ramez ferme tout le temps, et, si une lame arrive sur nous, ne faites pas un mouvement pour l'esquiver.

Alden commençait à songer qu'il aimerait bien revenir en arrière et renoncer à cette partie. Mais l'orgueil rendait les mots difficiles à dire. Il pensa : « Après tout le danger n'est peut-être pas si grand que cela. C'est un risque à courir, voilà tout. D'ailleurs la pêche sera sûrement

superbe : pas une ligne tendue à cet endroit depuis l'été dernier ! Comme elle est jolie la rivière qui court devant nous ! Un torrent de topazes vivantes entre deux bancs d'émeraude ! Que peut-il arriver sinon d'heureux par un tel jour ? »

A ce moment le canot glissait doucement dans la dernière partie encore plane et lisse de la rivière. Mais bientôt, ils tournèrent à un coude brusque ; Alden leva la tête et, pour la première fois, il aperçut le fameux *passage*, tout près d'eux. Il devint pâle et serra les dents.

La rivière était séparée en deux par la pointe rocheuse de l'île. Le courant gauche était immédiatement emporté en un tumulte et coulait en une course folle le long de la rive nord. La branche de droite s'écartait vers l'est et roulait avec une furie rapide et silencieuse. Après ce roulement désespéré, les vagues brunes s'enroulaient dans un tourbillon qui se formait et se dissolvait toutes les deux ou trois minutes, tantôt rejetant ses eaux en arrière pour se jeter dans une anfractuosité de roches    la pointe de l'  le ; tantôt d  nouant ses spirales et se laissant balayer par l'assaut des vagues dans la rageuse blancheur des rapides qui d  valaient plus bas.

C'est là que se trouvait le passage secret. La ruse consistait, pour pouvoir se lancer dans le courant de droite au moment propice, à attaquer le bord du tourbillon quand il oscillerait d'avant en arrière, et de laisser emporter le canot dans son tournoiement jusqu'à la pointe de l'île. C'était à peu près praticable aux eaux basses, mais maintenant ?...

Les vagues lisses se précipitaient, se bouscullaient comme une foule compacte et houleuse de dos serrés les uns contre les autres. On aurait dit une charge de combat. La rivière se gonflait et se soulevait dans des mouvements de colère vifs et saccadés. Une minute le tourbillon apparaissait; la minute d'après il était évanoui. Toutes les choses que les deux hommes fixaient roulaient en bas dans leur bondissement de folie... et en bas, c'était un enfer.

Pendant un instant, Jean maintint immobile le canot qui tremblait dans le courant violent, attendant que le tourbillon se reformât... Cinq secondes, dix secondes...

— Maintenant ! cria-t-il.

Le bateau s'engagea obliquement dans le torrent, maintenu dans la direction par de vigoureux et rapides coups de rame. Il semblait

bondir de lame en lame. Tout allait bien. Le bord du tourbillon était tout proche. Mais alors arriva sur le canot — slap — la crête d'une énorme vague. Involontairement, Alden se blottit pour éviter l'avalanche d'eau froide et manqua son coup d'aviron. Un remous attrapa l'avant du canot et le poussa de côté. Le tourbillon se retira dissous. La rivière tout entière se rua sur le canot et l'emporta comme une feuille...

Qui donc prétend qu'en des moments comme celui-ci la pensée demeure prompte et lucide? Qui donc dit que toute la vie d'un homme passe alors devant lui dans un torrent de lumière? Mais c'est un torrent de ténèbres dans lequel il s'engloutit! L'esprit est obscurci, paralysé. « Quel imbécile... Adieu... Si... » Les voilà, les mots qu'on peut dire! Et si le terrible moment se prolonge, on répète les mêmes mots, encore et encore, les mots assourdis, égarés, impuissants. Et puis?... Les vagues, leur dur berce-ment, le bateau qui plonge..., le mugissement de la chute, le bateau retourné brusquement, et l'eau, l'eau glacée, l'eau qui aveugle, l'eau qui étrangle... Ah! Dieu!...

Quelques instants plus tard, Jean nageait vers

la rive. Instinctivement, il se dirigea, en suivant le courant et en le coupant en biais, vers une pointe de rochers. Son pied toucha enfin un fond solide. Il se redressa et regarda derrière lui. Le canot passait, balayé, le fond en l'air, avec Alden pris dessous.

De nouveau, Jean se plongea dans le torrent, nageant encore avec le courant, mais cette fois en s'éloignant de la rive. Il rattrapa le canot, abattit le bras sur la poupe. Puis il prit un point d'appui sur le petit banc, et essaya de retourner la barque. Trop lourde ! Alors, cherchant à tâtons par dessous, il saisit Alden par l'épaule et lui mit la tête hors de l'eau. Sans le canot, ils étaient sûrs d'aller au fond tous les deux.

— Appuyez-vous ferme, dit Jean haletant. Mettez le bras sur le canot.

Alden, à demi hébété, lui obéit. Le courant portait la petite barque bondissante, leur appui si mouvant, vers un autre rocher, un rocher de l'île cette fois. Juste en dessous, il y avait un petit remous qui tourbillonnait.

— Voilà le moment, cria Jean. Il se dénoue. Lâchez tout et nagez vers la terre !

Ils atteignirent les roches noires glissantes.



Peu à peu ils sortirent de l'eau en chancelant, ils en avaient d'abord jusqu'à la ceinture, puis jusqu'aux genoux, puis jusqu'à la cheville. Plusieurs fois ils tombèrent et se relevèrent péniblement. Enfin ils se traînèrent jusqu'à un tapis de mousse chaude.

La première chose qu'Alden remarqua, ce fut une ligne de petites taches rouges brillantes sur l'aile d'un petit oiseau, un « cedar-bird », qui voletait silencieusement parmi les branches d'un arbre, au-dessus de lui.

Il resta immobile à le contempler, s'étonnant de n'avoir jamais remarqué ces points lumineux sur le petit oiseau brun. Ensuite il se demanda pourquoi il avait les jambes si endolories. Et alors il vit Jean, ruisselant d'eau, assis sur une pierre, qui regardait bondir la rivière au-dessous d'eux.

Avec beaucoup de peine, Alden se leva et alla vers lui. Et il mit la main sur l'épaule de l'homme.

— Jean, vous m'avez sauvé la vie. Je vous remercie, marquis.

— M'sieu, dit Jean en se levant vivement, je vous en prie, ne faites pas attention à cela. Ce n'est rien. Nous nous sommes fait raser d'un

peu près, mais... la veine ! Et après tout, vous aviez raison, nous sommes bien arrivés dans l'île. Seulement, à présent, je me demande comment nous en sortirons.

## II

Ils en sortirent, bien entendu, mais seulement le lendemain. Au pied de l'île, à deux milles plus bas, il y a un endroit où la rivière est plus calme, et par où un bateau peut aborder. François, inquiet de ne pas voir revenir les autres dans la soirée, s'était rendu à Saint-Joseph d'Alma, où il avait pris un bateau pour remonter la rivière à la recherche de leurs corps. Il les trouva bien vivants et très affamés. Mais tout ceci n'a rien à faire avec notre histoire.

Qu'importe également comment Alden employa la fin de son été dans « les bois », quelles pêches il fit et quel motif le poussa à laisser cinq cents dollars à Jean quand il partit ?

Tout cela c'est du remplissage : laissons-le de côté. Ce qui nous intéresse, c'est l'emploi que Jean fit de sa richesse : un vêtement complet, un poêle neuf, une batterie de cuisine pour la cabane de troncs d'arbres en face de la *Grosse Ile*. Puis il fit un tour à Québec, joua un peu au *bluff américain*, dans la chambre sur la cour, à l'hôtel du Nord, et vit la fin de son argent.

En ces circonstances fâcheuses, Jean prit vis-à-vis de lui-même ce qu'il appelait des façons de marquis : il supporta le lendemain son mal de tête comme une chose toute naturelle, et la platitude de sa bourse comme un tour de la fortune. Il savait fort bien que, dans la noblesse, ces choses-là arrivent fréquemment, et qu'on ne s'en plaint pas. On va de l'avant, sans s'inquiéter de cette « bagatelle ».

La semaine n'était pas écoulée que Jean était déjà en route pour rejoindre, comme cuisinier, une équipe de trente hommes qui allaient abattre des arbres pour le bois de construction près de la rivière de Saint-Maurice.

La position de cuisinier au camp est très-particulière : le cuisinier est tout à la fois le domestique et le chef des autres. Ce n'est pas la place d'un homme faible. Mais un homme qui a

les épaules solides et le poing leste peut faire de son emploi une fonction respectée. Pour gages, il a quarante dollars par mois ; pour devoirs, veiller à ce que la grande bouilloire, emplie de soupe à la purée de pois, soit toujours chaude et la hotte à pain toujours pleine ; laisser aller les plaisanteries et les farces jusqu'à un certain point, et, s'il est dépassé, fouetter vigoureusement deux ou trois des humoristes les plus excités.

Jean remplissait ces devoirs divers à la satisfaction de tous. Naturellement, bon nombre des plaisanteries avaient pour objet ses hautes espérances. Avec deux des plus mauvais plaisants, il avait appliqué la forme de répartition la plus concluante, et les avait proprement rossés. Quant au *badinage* ordinaire, il ne s'en occupait pas, et cela même lui plaisait assez.

Mais, vers le début de janvier, une tête nouvelle fit son apparition au camp : un gros homme brun, de Trois-Rivières, Pierre Lamotte, dit Théophile. Avec lui, tout changea. Il y avait quelque chose de plus sérieux et de plus amer dans ses plaisanteries sur *le Marquis* : ce n'était pas des mots drôles, c'était de la moquerie, c'était presque de la colère. Et toutes ses actions semblaient tendre à ridiculiser Jean de toutes manières.



Finale­ment, l'affaire arriva au point culminant. Un certain dimanche matin, les hommes trouvèrent dans la soupe quelque chose de bizarre, comme si on y avait jeté du tabac. C'était détestable, impossible à manger, et les hommes étaient furieux. Jean ne pensait pas que Pierre pût lui avoir joué ce tour, mais Pierre observa en ricanant que le camp serait plus confortable si le cuisinier connaissait un peu mieux son métier et un peu moins les châteaux. A quoi Jean répondit que ce qui ferait le plus de bien au camp serait de se débarrasser d'un garnement qui invente, comme jolie farce, d'empoisonner la soupe. Pierre prit cela comme une allusion personnelle, et pria Jean d'aller avec lui vider la querelle dehors.

— Un marquis ! dit Pierre. Ce *balourd* qui se fait passer pour un marquis ! Allons donc ! Un rude blagueur, voilà tout ce que c'est. Bien sûr qu'il y a un titre dans la famille Lamotte, et un état en France. Mais c'est à moi. J'ai vu les papiers. J'ai payé l'argent à l'avocat. Je l'attends bientôt pour conclure l'affaire. Ce Lamotte ne sait rien de ces choses. C'est un usurpateur. Je vais me battre avec lui et régler l'affaire.

Jean aurait reçu un seau d'eau glacée qu'il n'aurait pas été saisi plus subitement. Il était ahuri. Un autre marquis ! C'était une complication qu'il n'avait jamais prévue. Cette nouvelle le submergeait comme une avalanche. Il lui fallait du temps pour se tirer de cette difficulté.

— Mais, halte-là ! cria-t-il à Pierre. Vous allez trop vite. C'est plus important qu'un pot de soupe. Il faut que je vous entende. Causons d'abord, Pierre, et ensuite...

Le camp était dans la joie. Quelle jolie comédie : deux fous au lieu d'un ! Les hommes dressaient l'oreille et réclamaient la discussion ouverte, le débat public.

Mais cela n'entraînait point dans l'idée de Jean. Il n'avait pas fait mystère de ses espérances, mais il ne se souciait pas de confier tous les détails de son histoire de famille à une bande de camarades qui, très probablement, ne comprendraient pas et sûrement riraient de lui.

— Cette affaire ne regarde que Pierre et moi, dit-il ; nous en causerons entre nous.

Cet après-midi là, dans la forêt que la neige faisait silencieuse et comme recueillie, où les grands troncs d'arbre s'élevaient comme des piliers de granit sombre d'un sol de marbre, où

les branches des sapins et des épinettes tressaient une voûte vert obscur au-dessus de leurs têtes, ces deux rejetons perdus d'une noble souche essayèrent de démêler l'histoire de leur race. Ce qu'ils en savaient était peu de chose. Ils pouvaient remonter jusqu'à leur grand-père, mais, au delà, la trace leur était invisible... Où elle bifurquait, ni Jean ni Pierre ne pouvait le dire. Et c'étaient, entre les deux hommes, des affirmations et des contradictions, des reniements et des disputes, des éclairs de colère et des nuages de soupçons.

Mais malgré tout, à travers cette volumineuse conversation, tout rapprochait les deux hommes l'un de l'autre. Pierre admirait la vigueur morale de Jean, son air crâne qui semblait le destiner tout naturellement à commander aux autres, enfin sa *bonhomie*. Il se disait : « C'est une honte pour cet avocat d'avoir trompé ce beau gaillard en lui racontant qu'il est l'héritier de la famille. » Jean, de son côté, était impressionné par la simplicité de Pierre, par la fermeté de sa conviction. Il pensait : « Quelle chose vile pour un avocat d'avoir mystifié un innocent comme celui-là, en lui faisant croire qu'il est marquis ! » Ce qui jamais ne vint à l'esprit de l'un ni de

l'autre, c'est l'idée qu'ils pouvaient avoir été dupés tous les deux. Ils étaient incapables de l'imaginer, et ils se seraient crus aussi fous en l'admettant que s'ils avaient rejeté une chose de grande valeur qu'ils venaient de découvrir. Le nom de famille, les papiers, les arbres généalogiques établis d'une manière si convaincante, tout cela avait produit sur leur imagination une impression plus forte qu'aucun argument logique. Mais lequel était le marquis? Telle était la question.

— Voyons, fit Jean à la fin. A quoi cela sert-il de nous battre? Nous sommes cousins! Vous croyez que je me trompe, moi je crois que c'est vous. L'un de nous doit avoir raison. Mais que pouvons-nous savoir? Il y aura sûrement quelque chose pour nous deux. Nous avons dans les veines autre chose que du jus de groseilles. Travaillons ensemble et aidons-nous. Vous viendrez avec moi à la maison quand le travail sera fini ici. L'avocat doit revenir à Saint-Gédéon au printemps. Il saura, lui. Nous le verrons ensemble. S'il vous a trompé, vous lui ferez ce qu'il vous plaira. Et quand — pardon, je veux dire *si* j'ai le titre, je ferai pour vous tout ce qui me sera possible. Vous ferez de même avec moi. Eh bien, le marché vous va-t-il?

Le pacte fut conclu sur cette base. Les hommes du camp furent très étonnés, pour ne pas dire déçus, de renoncer au spectacle de la bataille. Durant l'hiver, ils firent de nombreux efforts pour amener un conflit entre Pierre et Jean, mais tous échouèrent. Les deux rivaux avaient fait la paix. Ils connaissaient les liens du sang et ils ignoraient le heurt des intérêts. Ensemble ils faisaient face aux moqueries et se tenaient à l'écart des autres, Pierre renfrogné et belliqueux, Jean dédaigneux et souriant. En fait, le camp était jaloux d'eux. Eux seuls ne manquaient jamais de se raser le dimanche matin : et c'était une preuve manifeste de fatuité.

En mars, quand l'abattage du bois fut terminé, et que les futurs soliveaux eurent tous été traînés sur la rive pour y attendre que la glace se rompît et que commencât la *débâcle*, le moment vint de lever le camp, et les deux amis partirent ensemble, unis d'une amitié si étroite, que la hache la mieux aiguisée de Québec n'aurait pu la rompre.



### III

Le plan qu'ils avaient formé de se rendre à Saint-Gédéon pour y attendre le passage de l'avocat ne s'exécuta point. Il fut déjoué par plusieurs de ces petites divinités qui se faufilent partout avec indiscretion pour arranger ou déranger les différentes pièces de ce jeu de patiences en désordre qu'est la vie.

Le premier auquel ils eurent affaire est ce petit dieu infiniment irresponsable, qui porte l'arc et les flèches, et ne respecte ni l'âge ni le rang.

Aussitôt le camp de Saint-Maurice dissous, Jean descendit avec Pierre à Trois-Rivières pour faire une courte visite à la famille de son

nouveau cousin. La maison était blottie, accueillante, sur l'une des rives élevées qui dominent la rivière, à deux milles de la ville. Dans la maison, il y avait une jeune femme et une brassée d'enfants... La race de La Motte de la Lucière n'était pas près de s'éteindre de ce côté-ci de l'Océan.

Mais il y avait aussi une petite belle-sœur de Pierre. Elle s'appelait Alma Grenou. Et, si vous l'aviez vue, vous ne seriez point étonné de ce qui arriva... Des yeux de jeune daim, un visage de fleur en mai, une voix comme une corde de harpe. Elle ressemblait à la peinture de la fille de Drummond dans l'*Habitant* :

« C'est la plus jolie fille du comté, et elle a juste ses dix-huit ans ;

« Des yeux noirs, des cheveux noirs et des joues plus vermeilles que la rivière au bord de la chute ;

« Mais ne parlez pas,

« Ne parlez pas ainsi,

« Car je ne puis dire si elle m'aime,

« Même un peu. »

Quand il la vit pour la première fois, Jean fut saisi d'amour, et l'infinie joie d'aimer s'empara de tout son être. Ce ne fut pas l'approche gra-

duelle de la tendresse, comme le glissement dans un torrent aux eaux lisses; ce ne fut pas une descente légère comme la course dans un rapide facile. Non, ce fut un véritable « plongeon » comme le bond du haut d'une « chute ». D'abord, il ne sut pas très exactement ce qui lui arrivait, mais il sut rapidement ce qu'il avait à faire.

Il retarda son retour au lac Saint-John pour que la saison fût plus propice; après la fonte des neiges et la débâcle des glaces, il serait bien temps!

La première semaine, Jean dit à Alma qu'elle était la plus jolie fille qu'il eût jamais vue. Elle secoua la tête gaiement, et lui dit qu'il aimait plaisanter et qu'il devait avoir l'habitude de dire cela à toutes les filles.

Mais, la semaine suivante, sa cour fit un grand pas. Il emmena la jeune fille en traîneau. Il restait très peu de neige — une couche mince et toute bosselée — et, comme ils étaient l'un près de l'autre, et tout seuls, il lui mit le bras autour de la taille. Alors, elle cria : « Laissez-moi tranquille, Jean! » et lui déclara qu'il avait perdu la tête.

Le samedi d'après, au milieu du jour, comme elle était en train de traire la vache, il se faufila dans l'étable, lui prit la tête dans ses deux mains,

l'inclina en arrière et l'embrassa en pleine figure. Mais Alma se fâcha et se mit à pleurer. Et tout en pleurant, elle lui disait qu'il n'avait pas agi loyalement, puisqu'elle avait les mains occupées, et qu'il ne fallait pas être fier pour manquer de respect à une jeune fille qui ne peut pas se défendre; enfin, qu'elle le détestait.

— Alors, dit Jean, qui tenait toujours contre lui les petites épaules chaudes, alors, si vous me détestez, je m'en irai chez moi demain.

Elle cessa immédiatement de sangloter. Elle se pencha en avant, très bas — il pouvait voir toute sa nuque, très rose, sur laquelle volaient des mèches bouclées de cheveux bruns — et elle dit tout bas :

— Mais, Jean, — elle hésitait, — Jean, est-ce que vous m'aimez vraiment ?

... Le chemin, désormais, était aplani, facile, et ils y marchèrent rapidement : le lendemain, dimanche, le prêtre fut averti qu'on demanderait ses services pour un mariage, la première semaine de mai. Pierre donna son consentement avec joie. Le mariage lui convenait admirablement : c'était une alliance de famille, et cela simplifiait toutes les questions : le domaine appartiendrait à eux deux.

Mais d'autres petites divinités veillaient. L'une d'elles, qui avait la charge de ce qui se passait dans l'esprit de l'homme aux héritages non réclamés, lui mit dans la tête d'aller à Trois-Rivières au lieu d'aller d'abord à Saint-Gédéon.

Il avait un certain nombre de clients dans différents coins du pays — des clients provisoires naturellement — et cela lui souriait assez d'aller extraire encore cinquante dollars à Pierre Lamotte, dit Théophile, avant de poursuivre son voyage. En venant de Montréal, il s'arrêta dans plusieurs petits villes et coucha dans des lits de qualités diverses.

C'est là que le guettait un autre petit dieu — un vilain petit dieu, mais assez puissant, qui s'occupe des villages malsains; il avait ménagé une surprise à l'avocat errant.

L'homme se rendit donc à la ville de Trois-Rivières. Il y arriva comme la nuit tombait, singulièrement fatigué, et s'installa à l'hôtel. Le lendemain matin, il se sentait sérieusement malade; mais, comme à sa manière c'était un homme résolu et énergique, il loua une carriole et fit route vers la maison de Pierre, par un temps de dégel complet.

Ceux de la maison, entendant une voiture



s'arrêter à la grille, sortirent pour voir ce que c'était.

L'homme était méconnaissable : la face blême, les yeux mornes, les lèvres bleues, il claquait des dents. Il balbutia :

— Faites-moi descendre, je meurs. Pour l'amour de Dieu, hâtez-vous !

Ils le transportèrent à la maison, et immédiatement il entra en convulsions. Puis il fut pris d'une fièvre violente. Pierre monta dans la carriole et mena à bride abattue vers la ville pour demander un médecin.

Le docteur jugea que le cas était très sérieux, mais ne se prononça pas.

— Gardez le malade au lit, dit-il. Donnez-lui dix gouttes de ceci dans l'eau, toutes les heures, si les crises recommencent. Il faut que l'un de vous reste près de lui constamment. Mais seulement l'un de vous, vous entendez ? Que les autres n'entrent pas dans la chambre. Je reviendrai dans la journée.

L'après-midi, quand il revint, sa figure se rembrunit encore, après un examen attentif du malade. Il se tourna vers Jean, qui lui servait d'aide et d'infirmier :

— Il faut absolument, dit-il, que vous soyez

tous vaccinés immédiatement. J'espère qu'il n'est pas trop tard. Mais ce qu'il faut faire de ce monsieur-là, Dieu le sait ! Nous ne pouvons pourtant pas le renvoyer en ville. Il a la petite vérole.

... Quel joli prélude à des fêtes de mariage ! Ils étaient tous consternés et perdaient la tête sous ce coup imprévu. Pendant que le docteur leur piquait le bras, ils discutaient la situation, se lamentaient et s'excitaient mutuellement. Jean, le premier, reprit son bon sens et fit cesser les bavardages pour commencer à réfléchir.

— Il y a bien, dit-il, la vieille cabane de Poulin, sur la route. Elle est vide depuis trois ans. Il y a une bonne source auprès. On pourrait percer le toit et mettre un poêle.

— Très bien, dit le docteur. Mais il faut quelqu'un pour le soigner. Ce sera une longue besogne et une vilaine besogne.

— Je le soignerai, moi, dit Jean. C'est ma place. On ne peut pas laisser mourir ce monsieur sur la grande route. Le bon Dieu ne nous l'a pas envoyé pour cela. Le chef de la famille — il s'arrêta un moment et regarda Pierre qui se taisait — le chef de la famille doit prendre la tâche la plus lourde. Et je suis prêt à le faire.

— Très bien, dit de nouveau le docteur.

Mais, dans un coin de la chambre, Alma pleurait silencieusement...

Elle dura quatre semaines, cinq semaines, six semaines, la sombre veillée dans la cabane. Les derniers trous de neige disparurent une nuit des champs, comme si l'hiver avait subitement emporté ses bagages et disparu. Les saules devinrent jaunes le long du ruisseau, l'herbe verdit autour des sources. Des boutons rouges flamboyèrent sur les érables des marais; sur les bois s'étendit comme un brouillard de feuilles. Les germes des cerises futures éclatèrent en une splendeur de fleurs blanches. Les oiseaux-bleus étaient revenus, qui filent des chants d'amour; et les rouges-gorges, qui chantent des ballades; et les merles, qui sifflent des airs de joie.

Le prêtre vint une fois visiter le malade et, quand il revenait chaque semaine, il s'accoudait sur la barrière d'entrée et causait avec Jean qui se tenait sur le pas de la porte. Quand il s'en allait, il levait trois doigts — vous connaissez ce signe? il est plein de douceur — et de l'avoir vu se lever sur lui, Jean avait le cœur joyeux.

Pierre ne laissait pas « la cabane » manquer de provisions; chaque jour, il venait les déposer

près de la barrière. Comme le lait demandait plus de précautions, Alma mettait le pot soigneusement à part, bien à l'ombre, près du four qui est un peu écarté de la maison. Et, à côté du lait, chaque matin, Jean trouvait quelque chose : une fleur du géranium rouge qui fleurit sur la fenêtre de la ferme, un morceau de gâteau aux raisins secs, une grappe de l'arbousier aux branches lourdes et pendantes ; une fois, il trouva un petit bout de ruban bleu noué d'une certaine manière — un entrelacement qui forme un carré et qui est un symbole aussi. — Ce jour-là encore, Jean eut le cœur joyeux.

Mais, quand le délire du malade fut passé, et qu'il commença à comprendre ce qu'on avait fait pour lui, on commença à causer dans la chambre. Les premiers temps, il parla peu, car il était très faible. Puis il devint plus fort, et il pensait beaucoup, il réfléchissait anxieusement, et un combat se livrait en lui-même. Enfin il sortit victorieux de cette lutte contre ses mauvais instincts, autant du moins que cet homme le pouvait. Désirait-il laisser à l'homme trompé par lui, et qui l'avait ramené des portes de la mort, quelques débris du rêve qui avait illuminé sa vie ? Ou songeait-il simplement à sauver de sa réputation tout ce qui

serait possible? Quels qu'eussent été ses motifs d'agir, voilà ce qu'il fit.

Il raconta à Jean, sur ses soi-disant recherches, une interminable histoire, mêlée de mensonge et de vérité, dont voici à peu près le sens : Le domaine et le titre avaient existé dans la famille de Jean, c'était hors de doute. Jean, très probablement, en était héritier. Mais quelque chose changeait toute l'affaire. Une loi édictée sous Napoléon limite la période de temps où une terre peut être réclamée par les ayants-droit. Passé un certain nombre d'années, la propriété revient au gouvernement.

— Or, dit l'avocat, pour le domaine en question, le délai vient de s'écouler... D'après l'ancienne loi, vous devriez être marquis et posséder un château..., mais d'après la loi nouvelle?... Dans de telles conditions, un homme d'affaires ne peut pas loyalement engager un client à continuer d'assumer ces lourdes charges... Enfin, je vous remettrai tout ce que vous avez déboursé, cent dix dollars, n'est-ce pas? Oui, et en plus cinquante dollars pour ces six semaines de soins... cent soixante dollars... Voici une traite sur Montréal. Et, en plus de cela, je garde une dette incalculable de gratitude



pour la grande bonté dont a été entouré un pauvre homme malade, et je serai toujours, monsieur de La Motte, votre reconnaissant débiteur.

Le visage de l'homme — troué par la petite vérole, et dont les cicatrices étaient encore rouges et enflammées — s'alluma d'un mélange singulier d'habileté satisfaite et de reconnaissance. Jean était un peu ému : son château était en ruines ! Mais il restait noble — de par l'ancienne loi — c'était encore quelque chose ! Et la meilleure moitié de sa joie restait intacte dans la désillusion.

Peu de jours après cet entretien, le médecin déclara que le malade pouvait s'en aller sans danger. Il vint le chercher en voiture. Jean, après s'être soigneusement fumigé, s'habilla de vêtements neufs et sortit à son tour de la maison. Il marchait sur la route, à côté du cheval qui allait au pas. Et ils arrivèrent devant la grille de la ferme. Alma était là, les deux bras tendus. Des yeux, Jean l'embrassa toute. L'atmosphère sereine de juin rayonnait autour d'eux. Le doux parfum des bois emplissait l'immense vallée. Un moineau, dans un buisson de lilas fleuri, exhalait dans son chant la gaieté de son cœur. Le monde



était vaste, et libre, et très bon... Et pour se rejoindre, les deux amoureux n'avaient que quelques pas à faire.

— Si je ne me trompe, dit en souriant le docteur qui maintenait les rênes rendues, il y a un titre de noblesse dans votre famille, monsieur de La Motte, et vous êtes marquis?

— C'est vrai, dit Jean, en tournant la tête de son côté. Du moins, je le crois.

— Et moi aussi, reprit le docteur. Mais vous feriez mieux d'entrer, ajouta-t-il en regardant la jolie fille de l'autre côté de la barrière, vous faites attendre *Madame la marquise*.

# LES DEUX AMOURS

## DE JACQUES TREMBLAY

### I

C'était il y a trente-cinq ans, durant la dernière nuit de l'année, le 31 décembre, dans l'auberge des Sportsmen, tenue par Bill Moody, à l'entrée du petit village perdu de Bytown. Les sportsmen, venus des villes pendant l'été pour chasser le cerf sous la direction de Bill Moody, avaient depuis plusieurs mois regagné leurs logis, laissant le petit groupement formé sur la lisière des sauvages Adirondacks sous la direction sociale des indigènes.

Le bal traditionnel de cette nuit-là battait son plein dans la salle à manger de l'auberge. Les tables et les chaises étaient empilées dans un coin de la pièce, leurs multiples pieds dressés

en l'air comme un hallier d'arbustes morts. L'immense poêle, à l'angle sud de la salle, éclairait d'une lueur rose l'épais badigeonnage blanc des murs, et exhalait une chaleur sèche, avec une forte odeur de fonte surchauffée. A l'autre bout de la salle, le nord reprenait ses droits : l'hiver régnait. La neige fine sifflait à travers les fentes des châssis des fenêtres et traçait de minces sillons blancs sur le plancher.

Mais les filles vigoureuses, les guides aux pieds pesants, et les bûcherons qui remplissaient la salle de bal ne paraissaient sentir ni la chaleur ni le froid. Ils se balançaient ou « s'entrecroisaient » indifféremment dans la région tropicale ou dans celle du pôle arctique. Ils marchaient en cadence, ou obéissaient à l'ordre de *changez vos dames* dans la zone tempérée. Les couples qui marchaient en cadence frappaient si bien du pied, faisaient tant de *pas redoublés* ou de traînantes glissades, que le plancher tremblait; les réflecteurs de zinc des lampes accrochées aux murs sonnaient comme des castagnettes.

Il n'y avait qu'une ombre à la joie bruyante de cette fête; l'orchestre qui venait généralement dans les grandes occasions de Sandy River Forks (un violon, une flûte, un cornet et un accordéon)

n'était pas arrivé. L'opinion publique était que le *mailsleigh*<sup>1</sup> dans lequel devaient voyager les musiciens avait été retardé par la tempête qui soufflait cette nuit-là, par la difficulté de suivre son chemin au milieu des rafales de neige, et que par conséquent il pouvait encore arriver d'un moment à l'autre. Mais Bill Moody, lui, hochait la tête, car il voyait généralement les choses en noir :

— Non, non, je vous le dis, moi. C'est le vieux Baker qui a arrêté les musiciens aux « chutes » et les a retenus pour faire danser les gens dans son auberge. Ces types-là ne sont guère sûrs. Demandez-leur de tenir le ton de leurs morceaux, ils le feront, et encore pas toujours, mais de tenir leur parole, inutile d'en parler ! Il faut clore le bal, ou bien jouer la comédie.

A cette proposition, un nuage sombre passa sur l'assemblée. Mais la fille de l'aubergiste, la jolie Séréna Moody, le dissipa en offrant gracieusement de transporter dans la salle le petit harmonium du « parloir », et de jouer de son mieux pour les faire danser. Tous les danseurs s'accordèrent à trouver que cette Séréna était

1. Grand traîneau qui sert de voiture publique.

une fille ingénieuse, et ils acceptèrent son concours avec enthousiasme. Pendant qu'elle accomplissait son œuvre de charité, les approbations et les encouragements circulaient autour d'elle.

— Séréna joue admirablement, n'est-ce pas ? disaient les autres filles.

— Oui, répondaient les hommes. C'est vraiment un joli jeu que le sien, et, excepté peut-être les gens des villes, n'importe qui s'en contenterait.

Mais le répertoire de la jeune fille ne convenait guère à la circonstance, en dépit de sa bonne volonté. Sans l'avouer, les hommes sentaient vaguement que la mélodie qu'elle jouait, *le Doux Bientôt*, n'était pas pour un quadrille le meilleur air du monde. Et, pour danser une polka, une hymne d'école dominicale n'était guère entraînante, quelle que fût la rapidité de l'exécution. D'ailleurs, au delà d'un certain mouvement, le petit harmonium essoufflé refusait énergiquement d'aller plus vite. Enfin Hose Ransom sembla exprimer l'opinion de tous quand, après une figure où sa danseuse et lui avaient été en avance d'une demi-mesure depuis le commencement jusqu'à la fin, il s'écria :



— Vive la joie ! Ce vieil orgue est peut-être plein comme un œuf de religion et de poésie, mais il n'a pas plus qu'une roue de moulin la danse dans le ventre !

Telle était la situation à l'intérieur de la taverne de Moody à la veille du jour de l'an.

Au dehors, la neige s'étendait sur la terre, épaisse de deux pieds, et par endroits s'amoncelait en gros tas blancs. Le vent avait enfin balayé les nuages. Le mince croissant de lune et les étoiles clignotantes semblaient, dans l'atmosphère pure, infiniment loin, perdues dans la voûte sombre du ciel. Le lac gelé, sur lequel la glace formait une couche de trois pieds de profondeur, solide comme le rocher, semblait un immense lit sur lequel la neige étendait sa blanche couverture aux plis moelleux. Le vent soufflait toujours, âpre, du nord-ouest, emportant dans sa course une brume de neige séchée qui brillait comme de la poussière de diamant.

Enveloppé par cette atmosphère éblouissante qui le piquait au visage, à moitié aveuglé et étourdi, entraîné par ce torrent d'air qui se précipitait, le cinglait, le fouaillait, et en même temps le portait presque, un homme émergeant de l'ombre de l'île des Trois-Sœurs marchait

droit devant lui sur le lac. Il portait des bottes spéciales pour la neige, et un petit paquet se balançait sur son épaule. Il avait déjà dépassé la pointe de la baie qui s'avance au milieu du lac, et où se blottit la maison de Moody, et il allait continuer sa course vers les marais qui terminent le lac, quand une rafale de vent lui apporta le bruit de la musique et de la danse, en même temps qu'il était attiré par la lueur jaune des fenêtres de la salle de bal.

Il tourna à droite, franchit le petit mur de blocs de glace brisés qui bordaient le lac, gravit une pente douce, et arriva sous le porche ouvert qui réunissait les deux parties de la maison assez incohérente de Moody. Rassemblant ce qui lui restait de forces il traversa le porche, leva la main pour prendre le heurtoir, et tomba lourdement contre la porte.

Ce bruit, entendu confusément de l'intérieur, éveilla la curiosité générale.

Telle une lettre qui arrive dans une cabane forestière, et qu'on retourne dans tous les sens pour édifier des suppositions sur la provenance et l'écriture avant qu'il vienne à personne l'idée de l'ouvrir, tel ce coup rude et sourd frappé à la porte divisa les danseurs rustiques suivant

leurs conjectures diverses. Qu'est-ce que cela pouvait bien être? Les musiciens attardés qui arrivaient enfin? Les gens de Corey qui venaient du village à l'autre extrémité du lac? Ou bien le vieux Dan Dunning, qui avait refusé de prendre part au bal parce qu'on ne voulait pas qu'il commandât toutes les danses, s'était-il ravisé? Les suppositions variaient, mais personne ne songeait à l'arrivée possible d'un étranger à une telle heure et par une telle nuit. Enfin Séréna suggéra une idée qui pouvait avoir du bon : c'était d'ouvrir la porte. Alors on découvrit le convive non invité, étendu sans mouvement sur le seuil.

Tout le monde à Bytown connaissait les soins à donner à un homme à moitié gelé, et il ne manquait pas de mains toutes prêtes à les prodiguer. Les hommes le transportèrent, non à la chaleur trop forte de la salle, mais dans la région semi-arctique du « parloir ». Ils lui frottèrent vigoureusement la figure et les mains avec de la neige; ils lui donnèrent à boire une tasse de thé chaud parfumée de whiskey (à moins que ce ne fût une tasse de whiskey parfumée de thé); puis, comme l'inconnu commençait à reprendre ses sens, ils l'étendirent sur un sofa enroulé dans

une couverture, et le laissèrent revenir graduellement à lui pendant qu'ils retournaient danser.

Naturellement, l'hôte inattendu fut le sujet favori des conversations.

— Qui cela peut-il être? interrogeaient les jeunes filles? moi je ne l'avais jamais vu avant ce soir. D'où peut-il bien venir?

— Ma foi, je n'en sais rien, disait Bill Moody. Il n'a guère parlé. Il avait l'air d'avoir la parole gelée. Un Français du Canada, je pense, d'après les mots qu'il a dits. Parions qu'il est venu de chez lui pour travailler dans un chantier d'abatage, vers la rivière Raquette. Il se sera enfui du camp... Tous ces Français sont si bizarres!

Ce jugement sommaire sur le caractère national parut recueillir l'approbation unanime.

— Oui, ajouta Hose Ransom. Avez-vous remarqué comme il a tenu tout le temps son paquet serré contre lui? Il ne veut pas qu'on y touche. Je me demande ce que c'est. Cela avait l'air fragile. C'était assez gros et enveloppé dans une étoffe verte.

— A quoi cela sert-il de chercher à deviner? reprit un des plus jeunes garçons. Nous trouverons un autre jour. Maintenant c'est l'heure de danser. Qui m'aime me suive! »

Et de nouveau les bruits de fête emplirent la salle. Garçons et filles tournoyaient. Les doigts complaisants de Séréna labouraient patiemment les touches jaunies de l'harmonium récalcitrant. Mais le vieil instrument s'affaiblissait de ces efforts répétés; les soufflets grinçaient, les sons devenaient de plus en plus asthmatiques.

Séréna jouait un hymne guerrier, pour remplacer l'air si entraînant et si vif de « Money Musk » que la danse aurait réclamé. L'ensemble de cet air et de cette danse était absurde et ridicule; les figures étaient aussi embrouillées que des fils de lignes à pêcher qui restent tout le jour à tournoyer dans un torrent. Les danseurs faisaient de leur mieux, résolus qu'ils étaient à être heureux et gais malgré tout; mais ils n'étaient jamais en mesure. L'harmonium geignait bruyamment et faisait de vains efforts pour reprendre haleine.

Tout à coup, une autre musique emplit la salle: l'air attendu, le vieil air si joyeux de « Money Musk » éclatait, jubilant, triomphant, irrésistible, joué par un violon!

L'harmonium, de surprise, poussa un grognement final et demeura muet; les danseurs s'arrêtèrent et ouvrirent tout grands les yeux.



Dans l'encadrement de la porte ouverte du « parloir », l'étranger se tenait debout, sa veste et ses bottes enlevées, son violon bien appuyé sous le menton, son bras droit faisant voltiger l'archet sur les cordes ; ses yeux noirs étincelaient, et son pied droit chaussé de gros bas marquait la cadence.

Il cria :

— *Dancez, dancez, en avant ! Taisez-vous !* Pas une minute de repos. Mon violon vous jouera tout ce que vous voudrez pourvu que vous dansiez !

La musique semblait jaillir sous l'archet comme l'eau du rocher que Moïse toucha. Les airs succédaient aux airs, indéfiniment, variés et coulant bien, polkas, quadrilles, gigue, valse écossaise, joués sur des airs venus de tous les pays : « La Pipe de maïs du pêcheur » — « Charlie is my darling » — *Marianne s'en va-t-au moulin* — *Petit Jean* — qui s'enfilaient les uns aux autres de la manière la plus étrange, mais la plus harmonieuse.

C'était un talent magique. De tout ce que les gens de Bytown connaissaient, rien n'était comparable. Ils dansaient tous sans s'arrêter, comme les feuilles tremblantes des peupliers



quand le vent souffle parmi elles. La douce Séréna avait été enlevée de son tabouret comme un petit canot dans un rapide, et Bill Moody exécuta des pas savants et des bonds en hauteur dont il avait perdu le souvenir depuis vingt-cinq ans. Minuit avait sonné depuis longtemps quand les danseurs s'arrêtèrent épuisés, à bout de souffle.

— Bravo, dit Hose Ransom. Voilà certainement la plus belle musique que nous ayons jamais entendue à Bytown. Vous êtes un vrai musicien, Français, ça c'est sûr. Comment vous appelez-vous? D'où venez-vous? Où allez-vous? Enfin, qui vous a amené ici?

— Moi? dit le joueur de violon, qui abaissa son archet et respira profondément. Je m'appelle Jacques Tremblay. Je suis parti de Québec. Où je vais? je n'en sais rien. Peut-être resterai-je ici si mon violon vous plaît tant, hein?

Il passa la main sur le bois brun et lisse de son violon comme s'il le caressait. Il l'approcha de nouveau de sa figure — on eût dit qu'il voulait l'embrasser. Ses yeux erraient timidement sur le cercle des auditeurs, puis se posèrent avec l'interrogation qu'ils enfermaient sur le visage du maître d'hôtel. Moody, par hasard, excité par la musique, avait perdu pour un instant son carac-

tère toujours méfiant et indécis. Il répondit tout de suite :

— Vous pouvez rester ici aussi longtemps que vous le voudrez. Nous ne chercherons pas à savoir d'où vous venez, et vous n'irez pas plus loin, à moins que vous n'en ayez envie. Seulement nous n'avons guère l'habitude des noms français, ici. Dis donc, Séréna, si nous l'appelions Fiddling Jack <sup>1</sup>? Il pourrait nous aider à la maison pendant la journée, et le soir il jouerait du violon.

C'est de cette manière que Bytown posséda désormais un amoureux de la musique parmi ses habitants.

Jacques s'adapta vite à sa nouvelle position, et remplit son rôle comme s'il avait été fait pour cela. Quelque chose dans sa nature semblait l'avoir prédestiné à cette fonction, jusqu'alors vacante dans la composition sociale du village. Ce n'était pas la situation importante, sérieuse, grosse de responsabilités, d'un fermier, d'un propriétaire de magasin, ou d'un professionnel de la chasse. C'était un emploi ajouté au programme normal de la vie rurale, un rôle imprévu, spontané, exempt de responsabilité; quelque

1. « Jacques le violoneux ».

chose aussi d'un peu éphémère et incertain. Il semblait que Jacques fût perpétuellement en visite parmi les autres hommes. Et pourtant, il s'était fixé dans le village aussi solidement qu'un natif de l'endroit ; et, depuis le premier jour, il n'avait jamais montré le plus petit désir ou la plus légère intention de quitter le groupement forestier.

Mais ce n'était pas un fainéant. Bytown n'était pas encore arrivé à ce degré de civilisation où les objets de luxe sont à la charge publique. Il travaillait pour sa vie, et il la gagnait. Il était très ingénieux, prompt, et plein d'entrain. Il n'y avait rien dans l'établissement de Moody, depuis le hangar à bois jusqu'à la glacière, où il ne mît la main, une main habile et toujours prête au travail.

— Il travaille comme un castor, disait un jour en parlant de l'étranger Bill Moody, qui bavardait avec les autres hommes dans la maison de la poste. Mais je ne lui crois pas grande ambition. Faire son travail, toucher ses gages, jouer du violon. Voilà tout.

— Dites-vous bien, ajouta Hose Ransom qui passait pour le philosophe du village, qu'il ne doit pas avoir d'imagination. C'est l'absence

d'imagination qui rend les hommes indifférents. Il ne sait pas ce que cela veut dire de faire son chemin dans le monde. Il ne se soucie de rien autant que de la musique. C'est absolument comme un oiseau : pourvu qu'il ait de quoi manger et de quoi chanter, tout est pour le mieux. Songe-t-il seulement à avoir une maison à lui, une grange, ou d'autres choses comme cela ?

(Hose, en jugeant ainsi, songeait à lui-même : car il venait, avec le profit de sa dernière saison où il avait été guide, de construire une grange neuve, et son imagination le pressait déjà d'embellir sa maison d'une cuisine.)

Mais, en dépit de son air méprisant, il avait un sentiment réel d'affection pour le musicien sans ambition. Et d'ailleurs c'était envers lui l'attitude de la plupart des gens de Bytown. Quelques hommes qui ne valaient pas grand chose l'avaient attaqué un peu rudement une ou deux fois. Mais Jacques était déterminé à ne point s'offenser, et il était si obligeant, de si bonne humeur, il avait une manière si plaisante de siffler et de chanter au travail, que toute inimitié fondait rapidement à son contact.

Il avait réellement conquis sa place dans les

affections du village. L'hiver semblait avoir passé plus vite et plus joyeusement qu'avant l'arrivée du violon. Jacques était toujours prêt à le sortir, et il tirait de ses cordes toute espèce de musique, aussi longtemps que quelqu'un désirait l'entendre ou danser.

Peu lui importait d'avoir un nombreux auditoire, ou seulement un couple d'amis ; il était toujours aussi content de jouer. S'il avait un public restreint et tranquille, il aimait à faire chanter à son violon les vieilles chansons françaises surannées et plaintives : « *A la claire fontaine* », « *Un Canadien errant* » ou « *Isabeau s'y promène*, » — ou encore des fragments de mélodies simples des grands musiciens, des chants familiaux de l'Écosse, des ballades anglaises, toutes choses qu'il avait récoltées Dieu sait où, et dans lesquelles il savait mettre tout un monde de pensées douces et tristes.

Mais il donnait toute sa mesure quand il jouait devant Séréna toute seule. Elle allait chaque soir dans la cuisine, et, tandis qu'elle cousait, assise près de la lampe, lui se tenait dans un coin près de la cheminée, son violon brun bien ferme sous le menton, errant d'une mélodie à une autre, admirablement heureux si elle levait



de temps en temps les yeux vers lui, en lui disant qu'elle aimait l'air qu'il jouait.

Séréna était une jolie fille, qui avait des cheveux bruns, soyeux et lisses, et des yeux couleur des campanules toujours inclinées qui fleurissent à la lisière des bois. Elle était mince et délicate. Les voisins la disaient malade, et un grand docteur de Philadelphie, qui avait passé un été à Bytown, après avoir écouté le souffle de sa poitrine, avait parlé gravement, et déclaré qu'elle devrait aller passer l'hiver dans un climat tempéré. (Cela se passait avant qu'on eût découvert que les Adirondacks étaient un climat excellent pour les poitrinaires et qu'on y eût bâti plus d'un sanatorium.) Mais les habitants de Bytown n'étaient pas d'humeur à accorder beaucoup d'attention aux théories d'un grand praticien sur le climat. Ils estimaient que, si vous êtes fort, c'est un grand avantage, presque une vertu ; — si vous êtes faible, il faut vous y résigner, et vous arranger de votre mieux avec la température de votre pays.

Séréna était donc demeurée à Bytown, et ne s'en plaignait pas. Elle restait un peu plus chez elle que les autres filles pendant l'hiver, mais jamais vous ne l'auriez traitée de malade. Il y



avait seulement peut-être du bleu trop pâle dans ses yeux, un lustre trop brillant sur ses cheveux bruns et du rouge trop vif sur ses joues. Elle aimait beaucoup la lecture et la musique. Et c'est pourquoi la venue du violon chez elle la rendit si joyeuse. Le maître du violon le savait bien, et il aimait Séréna comme on aime une âme compréhensive. Peut-être aimait-il aussi ses yeux, et les notes très douces de sa voix. C'était un sentimental, ce petit Canadien, si joyeux d'ordinaire, mais l'amour venait... N'en parlons pas encore.

— D'où vous vient votre violon, Jack ? lui dit Séréna un soir qu'ils étaient ensemble dans la cuisine.

— De Québec, répondit Jacques, caressant de la main son instrument, comme il le faisait chaque fois qu'on en parlait. C'est un joli violon, n'est-ce pas ? Qu'en pensez-vous ? C'est mon vieux maître du collège qui me l'a donné quand je suis parti pour les forêts.

— Je voudrais savoir... Vous avez donc été au collège, Jack ? Pourquoi êtes-vous parti pour les forêts ?

— J'en avais assez d'apprendre. Lire, lire tout le temps, c'était trop pour moi qui n'aime guère

cela. Être dehors, à la bonne heure ! Vagabonder, canoter, aller avec des garçons dans les bois, les faire danser en jouant de beaux airs, ah ! voilà qui est bon ! Peut-être, ne trouvez-vous pas cela très bien, dites ? Je parie que vous vous dites : ce Jacques est un grand fou ?

— Cela je n'en sais rien, répondit Séréna sans se compromettre, en continuant de le presser doucement, comme le savent faire les femmes, vers l'objet qu'elle avait en vue en commençant l'entretien. Je ne sais pas si vous êtes plus fou que les hommes qui continuent à faire ce qu'ils n'aiment pas. Mais qu'est-ce qui vous a fait quitter vos camarades des chantiers de forêts, pour errer ensuite comme vous l'avez fait et arriver ici ?

Une ombre passa sur la figure de Jacques Tremblay. Il se tourna du côté obscur de la pièce pour que la lampe n'éclairât pas son visage troublé, et se pencha très bas sur son violon dont il pinçait nerveusement les cordes. Puis il parla par saccades, d'une voix toute changée :

— Je vais vous dire quelque chose, *m'am'selle Séréna*, car vous êtes mon amie. Ne me demandez plus jamais la raison de ce que j'ai fait autrefois. C'est quelque chose de mal, mal, très mal. Je ne le dirai à personne — jamais.

Il y avait dans sa façon de dire cela quelque chose qui secoua la douce curiosité de Séréna et la changea en compassion. Cet homme avait un secret dans sa vie ! Voilà une découverte pour l'expérience de la jeune fille, comme un chapitre de livre. Elle avait le cœur assez haut placé pour respecter le silence, et ne s'approcha plus jamais du terrain défendu. Mais de savoir qu'il y avait un mystère dans la vie de Jacques l'attacha davantage à lui et à sa musique, et, quand elle cousait en l'écoutant dans la cuisine, elle brodait d'étranges romans sur cette destinée inconnue.

Les autres habitants de Bytown étaient moins discrets. Ils essayèrent de découvrir quelque chose du passé de Jacques le violoneux, mais il n'était pas communicatif. Il parlait beaucoup du Canada, comme le font tous les Canadiens, mais de lui, jamais.

Si les questions devenaient trop pressantes, il se débarrassait de ses inquisiteurs en jouant des airs nouveaux. Si cela ne réussissait pas, il prenait le violon sous son bras et disparaissait promptement. Si dans ces moments-là quelqu'un l'avait suivi, on l'aurait trouvé assis tout seul dans sa chambre sous les combles, ou bien dans

la grange, jouant dans l'obscurité une musique étrangement mélancolique.

Une fois, une seule fois, il faillit se trahir. Voici comment.

Il y avait fête ce soir-là chez Moody, et Bull Corey, qui était venu d'un village du haut du lac, s'était gorgé de whiskey.

Bull était un homme violent, et dont les colères étaient mauvaises. Au delà d'une certaine dose d'alcool, plus il buvait et plus il se tenait ferme sur ses jambes, et plus il brûlait de se battre avec quelqu'un. Ce jour-là son humeur belliqueuse se porta sans hésitation sur « Fiddling Jack ».

Bull commença par critiquer la musique. Le violon ne marchait pas à son gré. C'était trop lent ou trop rapide. Il avouait ne pas comprendre qu'il y ait des gens pour supporter cette musique « intolérable », bonne pour faire le supplice des damnés de l'enfer. Il exprimait son avis en mots crus et ne voyait rien de bon dans cette besogne mal faite.

Mais la majorité de l'auditoire n'était pas de son côté; on le pria même de se taire, et Jacques joua de nouveau allègrement.

Alors Bull revint à la charge, après être allé

prendre des forces au bar. Cette fois il se plaça sur le terrain des nationalités. Dans son opinion, les Canadiens français étaient une race méprisable. On ne peut pas la comparer à la noble race américaine.

— Ils parlent trop, et en une langue grotesque. Et cette habitude puérile et vieillotte d'ôter leurs chapeaux quand ils parlent à une femme ! enfin ils mangent des grenouilles.

S'étant ainsi déchargé à voix haute de ses griefs contre les Canadiens, au risque d'interrompre la musique, il s'avança vers la table sur laquelle le musicien était assis, et lui arracha violemment son violon des mains.

— Donne-moi ce damné violon, cria-t-il, je veux voir s'il y a une grenouille dedans.

Jacques sauta de la table, transporté de colère. Sa figure était crispée de rage et ses yeux flamboyèrent. Il attrapa un couteau à découper qui était sur un buffet derrière lui, et s'élança sur Corey.

— *Morbleu !* cria-t-il ; *mon violon !* Ah ! je te tuerai, sale bête !

Mais il ne put atteindre son ennemi. Les longs bras de Bill Moody l'avaient enlacé, tandis qu'une paire de guides bien musclés attrapant



Corey par les coudes le forçaient à reculer. Une demi-douzaine d'hommes se jetèrent entre les deux combattants. On entendit dans le silence lourd le son étouffé des pieds qui se débattaient sur le plancher nu... Une fois le danger écarté, le tumulte des voix éclata.

Cependant Jacques était étrangement bouleversé. Il était pâle et il tremblait. Des larmes roulaient sur ses joues. Lorsque Moody le lâcha, il tomba à genoux, cacha sa tête dans ses mains, et pria dans la langue de sa patrie :

— Mon Dieu, j'en suis là de nouveau ! Fallait-il que la tentation revînt ? Me fallait-il sentir une seconde fois passer en moi le vent de folie ? O mon Dieu, par la Vierge bénie, ayez pitié de moi. J'ai déjà un crime dans mon âme. Seigneur, faites que je ne pèche pas une seconde fois ! *Ave Maria, gratia plena, ora pro me !*

Les assistants ne comprenaient pas ses paroles, et ne s'occupaient pas de lui. Ils le voyaient ému, mais ils pensaient que c'était la frayeur. Ils discutaient déjà quelles mesures il fallait prendre après cette scène. Ils furent vite d'accord pour jeter à la porte Bull Corey que, soudainement, l'alcool avait enfin rendu mou comme un lambeau d'écorce de cèdre, et ils le laissèrent se

rafraichir dehors sur un banc. Mais que fallait-il faire de Jacques le violoneux? Une attaque au couteau, c'était parmi eux un crime honni. Il aurait pu attaquer Bull Corey avec n'importe quelle arme reconnue, un fusil, un gourdin, une chaise, mais un couteau à découper, c'était une faute énorme à leurs yeux. Fallait-il arrêter Jacques, l'envoyer en prison aux Forks? L'emmener, et lui faire faire un plongeon dans le lac? Le rosser, et le bannir du village?...

Les avis se divisaient sur le choix d'une sanction, mais ce fut Hose Ransom qui remit la situation au point. C'était un lutteur estimé, et un philosophe respecté. Il balança sa large stature devant le musicien.

— Ce que nous allons faire? dit-il lentement. Absolument rien. Qu'est-ce que ce Bull Corey? L'homme le plus querelleur, le plus trouble-fête de toute la contrée.

L'opinion recueillit l'assentiment général.

— Et Fiddling Jack n'était-il pas paisible et facile à vivre quand on le laisse tranquille? Pourquoi ne continuerions-nous pas à le laisser tranquille maintenant?

L'argument porta ferme. Hose sentit son avantage et en tira parti :

— Voyons, est-ce qu'il ne nous a pas procuré du plaisir cet hiver, et du plaisir bien innocent, avec son vieux violon ? Je suis sûr qu'il n'aime rien tant sur la terre que ce vieux morceau de bois creux, et la musique qui est dedans. C'est comme une femme ou un enfant pour lui. A propos, où est-il donc, ce violon ?

Quelqu'un l'avait ôté des mains de Corey pendant la lutte, et on le passa à Hose.

— Allons, Français, dit-il à Jacques, viens prendre ta gourde à musique, ta machine ventrue que tu aimes tant avec son long cou. Vous autres, les garçons, comprenez-moi bien. Si quelqu'un touche une autre fois ce violon, je saurai lui faire sortir sa vilaine âme de la tête.

... Et le grand livre des journées humaines se referma pour la nuit. Peut-être l'ange qui y inscrit nos actions laissa-t-il tomber une larme sur la page de Hose Ransom...

### III

Pendant les semaines qui suivirent cet incident Jacques le violoneux demeura nerveux et triste, comme si un nuage était resté sur son esprit appesanti. Il avait toujours l'air de sortir d'un rêve; si on le touchait ou si on lui parlait tout à coup, il tressaillait comme un daim surpris. On ne le voyait pas où les gens s'assemblaient; quand il ne travaillait pas, il allait s'asseoir dans le hangar. Il semblait bel et bien en passe de mériter le nom de « Jacques le mélancolique ».

Mais Séréna rompit le charme. Elle le fit à la manière féminine, sans avoir l'air d'y penser, tout simplement :

— Jack, ne me jouerez-vous pas du violon

aujourd'hui? lui dit-elle un soir, au moment où il traversait la cuisine.

Jacques s'arrêta. Là-dessus, le malin esprit étant exorcisé, le violon reprit sa place dans la vie de la maison.

Mais le temps consacré à la musique se fit plus rare à mesure que le printemps approchait. La neige disparut peu à peu des bois, le givre s'enfuit un matin des arbres, la glace du lac commença à se percer de mille trous comme un rayon de miel; puis elle se désagrégea près des côtes, et finalement, un jour de chaude tempête du midi, elle s'en alla en morceaux. La « Retraite des Sportsmen » se prépara pour la saison des affaires. Il fallait planter le jardin, repeindre les bateaux de pêche. Le vieil embarcadère en bois, vis-à-vis de l'hôtel, était tout pourri et demandait de grosses réparations. Le musicien prouva qu'il était homme à tout faire, et passé maître en plus d'un emploi.

Au milieu de mai, les pêcheurs commencèrent à arriver à l'auberge de Bytown — des hommes tranquilles, liants et pleins de bonhomie; beaucoup d'entre eux étaient de vieux habitués, et familiers du pays des forêts qu'ils aimaient passionnément. C'était la période primitive de



l'Adirondack ; ces disciples de Walton étaient généralement peu riches et n'apportaient pas la vie mondaine à Bytown — mais ils savaient s'offrir d'admirables vacances, et, si l'un d'eux ignorait quelque chose de la science de la pêche, c'est que cela ne valait pas la peine d'être su.

Jacques s'adapta parfaitement à leur genre de vie. Il se montra rameur irréprochable et pêcheur heureux, très fort au carrelet et en même temps compagnon aimable ; jamais il n'insistait pour faire admettre son opinion sur les mouches artificielles ou sur un bon coup à faire, à tout propos, comme le font tant d'autres. A la fin de juin, on le loua comme guide pour une expédition de pêche.

Il aimait les pêcheurs qui n'étaient pas trop passionnés, et qui se contentaient de deux séances de pêche, une le matin, une au coucher du soleil, car alors, pendant le long repos de l'après-midi, il pouvait jouer du violon — quand il le pouvait, il l'emportait avec lui, soigneusement enfermé dans sa boîte à l'avant du bateau. Lorsque après déjeuner les pipes s'allumaient, sur le rivage de « l'Ile Ronde », ou à l'embouchure de la « Petite Rivière froide », il laissait son violon chanter dans le calme jusqu'à ce que le soleil déclinant atteignît le sommet des arbres et que les petites

vagues fussent devenues des clochettes d'argent qui sonnent les vêpres du couchant. Alors on se remettait à pêcher, et la grande truite mouchetée bondissait pour attraper les mouches qui dansaient gaiement sur l'eau.

Le milieu de l'été amena à l'auberge une nouvelle série d'hôtes, et la maison aux deux corps de logis accouplés s'emplit jusqu'à déborder. La saison des pêches était passée, mais les gens faisaient de grandes excursions et des pique-niques. Jacques en était toujours. Les femmes l'aimaient à cause de ses jolies manières et elles aimaient sa musique. Moody acheta un piano pour le « parloir », il se trouva deux ou trois bons pianistes parmi ses hôtes, et Jacques les écoutait avec délices, assis dehors, durant les chaudes nuits d'août, sur une pile de bois près des fenêtres.

Mais il préférait son violon à tout le reste.

— Oui, disait-il, ce piano, c'est très bien, cela peut jouer des tas d'airs, mais cela chante un peu toujours de la même manière, comme ces oiseaux en cage, les canaris, je crois? — Les pianos, cela parle beaucoup; mais le violon parle profondément, et parle au cœur, comme le rossignol. Cela me dit mieux la joie ou la tristesse. Voilà pourquoi je l'aime plus que tout.

Malgré toutes ses occupations et tous les plaisirs de l'été, Jacques s'éloignait toujours le moins possible de Séréna. S'il apprenait quelque mélodie nouvelle entendue au piano, quelque chant harmonieux et simple de Mozart, quelque nocturne mélancolique de Chopin, ou un chant d'amour de Schubert, tendre et passionné, c'est à elle la première qu'il venait le jouer. Pour lui, une semaine n'était complète que si, le dimanche soir, elle consentait à venir avec lui en canot sur le lac. Il avait appris à connaître les fleurs des forêts, les plus frêles et les plus délicates qu'elle préférait; et quand il rentrait le soir, après sa journée de « guide », il rapportait une gerbe de géminées tardives, ou quelques orchis frangés de pourpre, ou bien des pieds entiers, chargés de fleurs penchées, de la pyrole qui embaume. C'était pour elle.

L'été passa ainsi, puis l'automne, avec ses longues expéditions de chasses dans les profondeurs sauvages, et, quand l'hiver revint, « Fiddling Jack » était aussi bien établi chez Moody qu'un vieux guide de l'Adirondack, un guide de la période primitive. Mais un changement s'opérait en lui; il se rapprochait du type anglais de ses nouveaux compatriotes; cette

qualité qui lui manquait jusqu'alors, ambition selon Moody, imagination d'après Ransom, commençait à s'éveiller en lui. Il économisait ses gages. Il se mit même, modestement, dans les affaires, et son travail pour la manufacture de gants et de chaussures en peau de daim augmenta ses gains. Au printemps, il avait mis de côté près de trois cents dollars, avec lesquels il acheta à Hose Ransom un bout de terre près de la rivière, un peu au-dessus du village.

Un second été d'engagement comme guide lui procura de quoi commencer à bâtir une petite maison. Il la construisit avec de beaux troncs bien équarris : une porte au beau milieu de la façade, une fenêtre carrée de chaque côté, une autre à chaque bout de la maison, suivant le style d'architecture usité à Bytown.

Mais il mit beaucoup de nouveauté dans la toiture. Jacques, qui se souvenait des vieux toits canadiens, la composa sur leur modèle. Le toit coulait en belle pente du sommet sur la façade, et s'arrondissait en avant, en sorte que ses bords projetaient une courbe circulaire, formant ainsi un joli petit abri où il ferait bon se reposer dans les après-midi trop ensoleillés de l'été.

Jacques était très fier de cet effort, et de son

initiative dans l'art de bâtir. Un jour, au début de mai, la maison presque achevée, Jacques pria le vieux Moody et Séréna de s'arrêter sur la route qui du village les ramenait chez eux, pour venir voir ce qu'il avait fait. Il leur montra la cuisine, la « salle » sur laquelle était pris un coin bien séparé qui formerait la chambre à coucher, éclairée par la moitié de l'une des fenêtres de côté. Derrière la maison, on pourrait percer une porte, et une petite cabane à moitié bâtie deviendrait une cuisine d'été, au nord et bien fraîche. Il y avait deux poêles, un pour faire la cuisine, un pour se chauffer, tous deux à la dernière mode.

— Et mon toit, disait Jacques. Regardez mon toit. C'est comme cela que nous les faisons au Canada. La pluie coule facilement là-dessus, et le soleil ne tape pas trop dur devant la porte. Est-ce joli, dites ? Est-ce que vous aimez ce toit, mam'selle Séréna ?

L'imagination de Jacques s'était bien développée, et aussi son ambition. Personne ne supposait cependant que ses affaires de cœur subissaient une crise. Personne, pas même Séréna, ne songeait peut-être d'ailleurs que, pour Jacques, ces affaires pussent exister, et



pourtant, au moment où s'achevait la maison, il y avait un secret entre Jacques et son violon, un secret que, sans peine, ils gardaient fidèlement tous deux.

Séréna le savait-elle?... Bytown était un village yankee; Jacques, malgré tout, n'était qu'un Français, un étranger. La religion de l'endroit était nettement méthodiste. Jacques ne mettait jamais les pieds à l'église et, s'il était quelque chose, il devait être catholique romain. Séréna était quelque peu sentimentale et grande liseuse de romans; mais les histoires d'amour international n'étaient pas encore inventées, et jamais l'idée ne serait venue à cette jeune fille du pays des forêts d'épouser un étranger. Sans doute, elle devinait bien quelque chose en respirant les fleurs sauvages, en allant aux parties de canot du dimanche soir, en écoutant si souvent la musique de Jacques : elle était femme; mais la maison neuve près de la rivière? non, jamais elle n'y avait songé comme y rêvait Jacques. Et il n'était pour elle qu'un ami très cher dont la musique lui prenait l'âme.

A la fin de juin, au moment où les meubles venaient d'être installés dans la maison au toit protecteur, Séréna épousa Hose Ransom.

C'était un veuf, jeune et sans enfant, le meilleur homme et le plus riche du village. Sa maison était située haut sur la colline, sur la route qui montait du terrain occupé par Jacques. Elle était peinte en blanc, avec un petit porche avançant en bois dont le sommet était terminé par une bordure découpée en dents de scie; Hose avait un petit jardin entouré de palissades blanches dans lequel poussaient des pensées, des lupins bleus, des œillets-de-poète, et des diclytras, ces plantes qui portent des guirlandes de cœurs roses.

Le mariage fut célébré aux « Sportsmen », et Jacques fut naturellement de la fête. Il n'avait rien de l'amoureux désespéré. Amoureux, il avait peut-être dit ce mot-là à son violon dans une de leurs causeries intimes, mais l'adjectif n'entrait pas dans sa manière de voir la vie...

Un des plus puissants besoins de sa nature était d'être une source de joie pour les autres, un donneur d'entrain, un élément reconnu de gaieté dans le petit cercle où il se mouvait. Il avait le tempérament artistique dans sa forme la plus naïve et la plus primitive. Rien ne lui plaisait autant que de plaire, et la musique était le moyen que la nature lui avait donné d'être agréable à autrui. Il n'était guère égoïste, direz-

vous, s'il ne trouvait sa joie que dans celle des autres ? Peut-être l'était-il un peu, à sa manière ; il cherchait la joie de faire éprouver à d'autres le délice qu'il trouvait lui-même dans les claires chansons, les cadences joyeuses, toutes les choses tendres et caressantes qui coulaient sous son archet comme d'une source fraîche. C'était sa consolation. C'était sa puissance. C'était sa gloire.

Aussi quelle joie ce fut pour lui de se sentir capable de donner à Séréna, le jour de ses noces, un plaisir que lui seul pouvait lui procurer ! C'est elle qui le pria de jouer, et il accepta avec ardeur. Jamais son archet n'avait volé sur les cordes avec plus de magie. Les invités dansèrent comme s'ils avaient été ensorcelés. Le marié, énorme près de la frêle Séréna, vint pendant la danse donner à Jacques un grand coup dans le dos, geste affectueux que l'étiquette de ce monde des bois autorise entre les hommes.

— Allons, Jack, vous êtes le maître violoniste de tout le pays. Venez boire maintenant. Je parie que vous mourez de soif.

— *Merci, non*, dit Jacques sérieusement. Je boirai seulement de la musique ce soir. Si je buvais deux choses, je serais gris.

Entre les danses, et pendant le souper, il joua

des airs très calmes, des ballades et des chants que Séréna aimait. Après le souper, ce fut le final de la fête : lorsque le couple eut pris place dans le boghei nuptial, toute la noce, en grande hilarité, sortit de la taverne en courant, et, selon la coutume, on cria aux époux quantités d'adieux et de vœux de bonheur; puis la voiture s'éloigna rapidement vers la maison aux clôtures blanches... Quand les invités rentrèrent dans la salle de danse, le musicien était parti. Il s'était enfui dans sa cabane au toit canadien.

Toute la nuit il demeura assis par terre à jouer du violon dans l'obscurité. Tous les airs qu'il avait entendus lui revenaient à la mémoire — des graves, des gais, des légers et des tristes. Il les jouait, et les rejouait, allant et venant au milieu d'eux comme une feuille suit dans un torrent les boucles et les remous de l'eau — mais il était sans cesse ramené à un thème de Chopin dont l'écho le hantait — le second nocturne, en *la mineur*. Il ne savait pas qui était Chopin. Peut-être ignorait-il même son nom. Mais l'air avait été recueilli un jour par son oreille quelque part, était resté dans sa mémoire, et cette nuit-là il semblait lui dire quelque chose dont lui seul comprenait le sens.

Quand le jour pénétra dans sa chambre, il laissa tomber son violon sur ses genoux. Puis il donna au bois brun une petite tape amicale, à sa manière, détendit un peu les cordes, l'enveloppa dans sa couverture de serge verte, et le suspendit au mur.

Viens te reposer là, mon petit violon, murmura-t-il. Prends la place d'honneur chez moi. Oh! je prendrai soin de toi, désormais, plus que je ne le faisais encore. Car tu es mon seul amour maintenant. Et tu seras la seule épouse de Jacques Tremblay. La femme de Hose Ransom, ce sera notre amie à tous les deux. Et nous lui ferons de la musique pendant beaucoup d'années; nous chanterons pour elle, pour son mari, pour les enfants... Tu veux bien, n'est-ce pas?

Mais Séréna n'avait pas beaucoup d'années à entendre jouer Jacques Tremblay — qu'elle l'écoutât sous le porche blanc, les soirs d'été, alors que les guirlandes de cœurs roses fleurissaient le jardin, ou bien près du feu d'hiver, quand la lumière pâle de la lune bleuissait la neige dehors, et que la lueur jaune de la lampe emplissait la chambre de sa clarté intime... La quatrième année de son mariage, elle mourut, et Jacques suivit près de Hose le cercueil qui emportait l'un de ses amours.



Elle laissait un enfant, un petit enfant aux yeux bleus, délicat, qui était la vivante image de sa mère. Jacques se fit serviteur de l'enfant, puis son maître de musique. Il renonça aux tournées de « guide ». Il avait besoin de peu d'argent, il gagnait sa vie en confectionnant chez lui des gants et des chaussures en peau de daim, et de cette façon il pouvait ne pas quitter le petit Billy, ce qui le ravissait.

Quand Hose partait pour un engagement dans un chantier d'abattage en forêt, Jacques allait demeurer à la maison blanche pour garder l'enfant. Son violon apprit à chanter de jolies berceuses. Puis il sut imiter le cri de victoire du coq au matin, le miaulement du chat ou le petit bruit que font les souris qui grignotent. Que de choses il y avait dans ce vieux violon !

Quand l'enfant grandit, il passa beaucoup de temps à la maison de son grand ami. Jacques lui faisait des bateaux qu'il lançait sur la rivière, ou l'aidait à prendre des goujons près de l'écluse du moulin. Le petit aimait la musique. Il sut bientôt chanter de vieux airs canadiens qu'il répétait en un drôle de « patois », comme disait Jacques qui, enthousiasmé, l'accompagnait de son violon. Quand l'enfant eut huit ans, son

professeur alla en secret à Albany acheter un petit violon.

— Tu vois ce violon, petit Billy? Eh bien, il est pour toi, je t'apprendrai à en jouer. Et, quand tu sauras la musique, tu feras comme moi. Écoute !

Et il se lança dans les plus jolies fantaisies imaginables.

L'enfant était bon élève. L'école interrompait bien les leçons, et aussi les jeux avec les autres gamins. Mais, malgré tout, il n'aimait rien mieux que les soirs d'hiver où il répétait sur son violon un air tout simple dit par Jacques. Le maître était fier, et il prédisait les succès du petit garçon lorsqu'il y avait « assemblée » à l'hôtel et qu'il venait faire danser.

— Vous savez, ce petit Billy Ransom, le fils de Hose? je lui apprends le violon. Et je vous le dis, il sera un jour plus fort que son maître. Ah ! la jolie chose que la musique ! ça vous fait rire, ça vous fait pleurer, ça vous fait danser ! à présent c'est l'heure de danser. Allons, *en avant* ! Prenez vos partenaires. Et ne perdez pas la cadence !

## IV

Depuis cette époque, trente ans se sont écoulés et ils ont métamorphosé Bytown. Le parfum sauvage de ce coin du pays des forêts s'est évaporé presque entièrement. Ce qui était un petit centre indépendant de vie rustique et saine est devenu une annexe de grande ville. Après avoir joui de Bytown comme station d'été, on le découvrit un beau jour comme station d'hiver. A l'ombre de trois ou quatre grands hôtels, commença de croître une foule de pensions et de boarding - house, alternativement florissantes ou fanées. Le cottage d'été apparut aussi et se multiplia. Et tout cela produisit les accessoires que l'homme a imaginés pour indiquer la civili-

sation raffinée — les thés de cinq heures — les amateurs de théâtre, les vêtements soi-disant appropriés au pays — enfin le casino et les domestiques en livrée.

Le nom de Bytown a été écarté comme étant trop américain et manquant de couleur locale, et on l'a remplacé par un nom indien jugé en harmonie avec le site et plus romantique. C'est en vain que vous chercheriez maintenant Bytown sur la carte. On ne voit plus là-bas le vieux moulin de la petite scierie, où la rivière prodiguait la masse énorme de ses eaux pour faire tourner la roue qui ruisselait et diviser quelques troncs de pins en planches odorantes. Un peu plus haut que l'ancien sur la rivière, il y a maintenant un grand moulin à vapeur qui débite chaque jour des milliers de pieds cubes de poutres et de madriers. Et les sapins qui vont à la scierie ne sont plus les énormes troncs d'autrefois, ce sont de minces sapins trop jeunes que les bûcherons du vieux temps auraient dédaigné d'abattre. En aval de l'écluse, un autre moulin fabrique de la pâte à papier; là les arbres sont broyés, hachés, réduits en feuilles, et plus loin encore une fabrique de chaises et deux ou trois usines groupent autour d'elles toute une petite

colonie de Canadiens français qu'elles emploient comme ouvriers. Hose Ransom a vendu à l'une des compagnies d'hôtels son joli terrain sur la colline, et un grand caravansérail occupe l'emplacement de la petite maison aux blanches clôtures où mourut Sérénia. Au lieu des naïfs diclytras, il y a dans le jardin des plates-bandes de géraniums rouges éblouissants qui ont l'air d'être peints. Et devant les arcades de la façade, au milieu d'un gazon lisse, le nom de l'hôtel resplendit en plantes ornementales — des lettres de deux pieds de haut, immensément laides. Hose est devenu directeur des postes, et habite un cottage prétentieux dans la rue principale. Billy est devenu un jeune homme de talent qui possède une belle voix de ténor — et, comme un entrepreneur de génies ignorés, venu de Boston, l'a découvert un jour, il est maintenant à Paris pour apprendre le chant, et peut-être lirons-nous l'annonce des débuts à l'opéra de « *Guillaume Rançon* ».

Mais Fiddling Jack, lui, est toujours dans sa petite maison au toit arrondi. Il a refusé les belles offres d'achat et gardé son morceau de terre.

— Non, non, disait-il aux acquéreurs. Pour-



quoi vendrais-je ma maison? Je l'aime, elle m'aime. Elle est pleine de ma musique, comme le bois de mon violon; et mon vieil instrument est meilleur qu'un neuf: nous nous sommes raconté tant de choses! Et puis cette rivière qui chante la nuit près de moi! elle chante la même chanson que le printemps où je suis venu vivre ici. Pourquoi m'en irais-je? Et que pourriez-vous me donner en échange de ce que je perdrais?

Il est resté le musicien favori de la région, très demandé pour les fêtes et les mariages, à la ville et aux environs. Il n'a jamais voulu aller jouer à l'église, bien qu'il y en ait de plusieurs cultes maintenant. Mais il joue au patronage du dimanche pour faire chanter les gamins. Et l'école est devenue la plus populaire de l'endroit: c'est tellement plus amusant de chanter que d'écouter les longs prêches!

Jacques vieillissait avec charme, mais il vieillissait rapidement. Sa barbe était blanche et ses épaules voûtées; les jours humides il souffrait cruellement de rhumatismes, pas dans les mains heureusement, mais dans les jambes. Au printemps, pendant une mauvaise série de temps abominables, entre le grand froid et le dégel, il

attrapa un gros refroidissement et dut se mettre au lit. Hose vint le voir et le soigner.

Pendant quelques jours le vieux musicien garda son courage; il s'asseyait dans son lit pour jouer du violon; mais subitement ses forces et sa vaillance l'abandonnèrent en même temps : il devint indifférent et silencieux. Un matin, Hose, en arrivant chez lui, le vit la figure tournée vers la muraille où était suspendu, au-dessous du violon, un petit crucifix en cuivre. Le musicien remuait doucement les lèvres.

— Voulez-vous votre violon, Jack? dit Hose. J'aimerais bien entendre encore un air du vieux temps.

Mais la ruse échoua. Jacques secoua la tête. Il songeait au temps de son arrivée dans le pays, et à des temps plus loin encore dans le passé.

— Quel vilain jour, n'est-ce pas, Hose, celui où j'ai failli tuer Bull Corey?

Hose acquiesça gravement.

— Quelle vilaine tempête, la nuit où je suis arrivé à Bytown! vous rappelez-vous?

Oui, Hose se rappelait. C'était une tempête du vieux temps, à la manière des temps sauvages qui ne sont plus.

— Oh! mais si vous saviez, Hose, il y a eu

un plus mauvais jour que cela, dans ma vie — au Canada. Personne n'en sait rien. J'aimerais pouvoir vous le dire, mais je ne peux pas ! non, je ne pourrai jamais dire cela.

Hose comprit que le cas était grave.

« Jack va mourir, songeait-il. Il ne va jamais à l'église, mais peut-être que ce qu'il fait pour le patronage lui comptera. Après tout, ce n'est qu'un Français, et ils ont leur manière à eux de faire les choses ».

Il pensa alors qu'un prêtre canadien était justement de passage en ville cette semaine ; il venait organiser la construction d'une église pour les Canadiens qui travaillaient aux usines. Et il demanda à Jacques s'il aimerait le voir avant de s'en aller.

La figure du malade s'illumina à cette pensée. Il voulut qu'on nettoiyât bien sa chambre, qu'on lui mît une chemise propre ; il fallut sortir le violon de sa housse et le mettre sur la table ; enfin que la maison eût un air de fête pour cette visite. Le visiteur vint, et Hose les laissa seuls. C'était un homme de l'âge de Jacques, très grand, sympathique, avec des yeux de paix. Il avait le visage rasé et une longue soutane noire.

— Cela me fait du bien que vous soyez venu,

*mon père*, dit le malade, car j'ai le cœur lourd. Je garde un secret depuis bien des années. Quelquefois j'ai presque oublié qu'il faudrait le dire un jour, quand ce serait la fin ; à présent c'est l'heure de parler. J'ai un péché à confesser, un péché qui ne se pardonne pas...

Le prêtre le consola et le pressa d'ouvrir son âme.

— Eh bien, mon père, voici pourquoi j'ai peur de mourir. Il y a longtemps, au Canada, j'ai tué un homme. C'était...

La voix s'arrêta, la petite horloge ronde, sur l'appui de la fenêtre, battait à coups nets et rapides, comme si elle se hâtait.

— Je vais vous dire tout aussi vite que je pourrai, reprit Jacques. C'était dans le chantier de Napoléon Gautier, sur la rivière Saint-Maurice. Un jour que je jouais du violon dans la cabane, un grand garçon paresseux et querelleur, Baptiste Lacombe, se mit à se moquer de moi, puis il m'arracha mon violon des mains et le leva pour le briser contre le poêle. J'avais un couteau dans ma ceinture. Je sautai sur Baptiste. Je ne savais plus ce que je faisais, je le frappai deux fois dans le cou. Le sang s'échappa en bouillonnant. L'homme tomba en criant : « Je meurs ! » Je

saisis mon violon par terre et je m'enfuis dans les bois. Personne ne put me rattraper. La nuit venue, j'allai prendre dans mon canot amarré sur la rivière une couverture, ma hache, un peu de nourriture; puis j'ai marché à travers les forêts, combien de temps, je n'en sais rien. Une nuit j'arrivai ici. Personne ne me connaissait. Je me fis appeler Tremblay. J'ai joué de la musique pour eux, et j'ai eu de quoi vivre. C'est à cause de mon violon que j'ai tué. Oh! pourquoi ce violon m'est-il cher comme une femme? Je crois vraiment que je l'aimais d'amour. Il n'y a que lui qui m'ait rendu heureux. Voilà bien des années depuis mon crime. J'avais oublié, j'avais la paix, mais maintenant j'ai peur, parce que c'est la fin. Y a-t-il un pardon pour moi?

Le visage du prêtre s'était altéré brusquement en entendant nommer le camp de Saint-Maurice. Au cours du récit il se troublait de plus en plus, étrangement. A la fin il tomba à genoux près du lit, et il fouilla anxieusement la figure du mourant, comme un forestier qui cherche sur la terre une trace perdue. Et son visage s'éclaira.

— Ah! mon fils, dit-il, Dieu a voulu que je te retrouve à cette heure! Tu t'appelles Jacques Dellaire. Et moi, me reconnais-tu? C'est moi



que tu as voulu tuer. Je porte au cou tes deux blessures. J'ai failli mourir, et c'est toi qui en me faisant voir la mort, a permis au Seigneur de changer mon âme. Et je vais maintenant te donner son pardon, comme il a pardonné mon péché contre toi !

L'horloge ronde battait des coups qui semblaient au pauvre Jacques s'affaiblir de plus en plus. Comme elle parlait bas ! Bientôt elle se tairait... Un rayon horizontal du soleil couchant — un rayon d'or rouge — entra par les vitres poussiéreuses et se posa sur les mains des deux hommes, ces mains ennemies autrefois qui s'étreignaient maintenant. Une fauvette à gorge blanche, la première de l'année, qui arrivait des forêts du Saint-Laurent, se mit à siffler si clairement et si tendrement qu'elle semblait répéter à ces deux exilés aux cheveux blancs le nom de leur chère patrie : « *Doux, doux, Canada, Canada, Canada !* » Mais dans la chambre paisible, un chant s'élevait plus doux encore.

C'était l'éternelle prière des hommes, celle qui dans toutes les langues du monde commence par le nom de l'Invisible qui dirige les hasards de la vie, qui a pitié des discordes humaines et les transforme en harmonies ; Celui qui sait tout

à qui les petits enfants parlent dès qu'ils savent seulement chanter les premières notes de la vie ; Celui qui tient les âmes dans sa main, et qui tire de chacune d'elles une mélodie, lorsqu'elles viennent à Lui en l'appelant : Notre Père.

Si vous allez quelque jour dans la ville affairée qui remplace Bytown, prenez la rue qui suit la rivière et mène à une église en bois appelée Saint Jacques. Elle est située à l'endroit même où s'élevait jadis une petite maison abritée par un toit arrondi. Il y a une croix dorée au sommet du clocher. La porte de l'église est habituellement ouverte, et l'intérieur est très gai, avec ses vases de porcelaine et de cuivre, et ses fleurs en papier de toutes les couleurs. Allez à la sacristie, derrière l'église, et vous verrez un vieux violon tout brun accroché au mur.

Le père Baptiste, s'il est là, vous le montrera en disant que la voix de ce violon est la plus douce qu'on puisse entendre.

Mais il ne laisse personne en jouer : il dit que c'est une relique.

## UN JUSTE

### I

Notre destinée tient à peu de chose : celle du brave chien canadien qui s'appelait Pichou — destinée aventureuse et tragique — découla tout entière du mauvais hasard qui le fit venir au monde avec une énorme tache noire sur une moitié de la tête. Et cependant Pichou était un juste, un amoureux de la justice et des actes généreux ; c'était au fond une nature paisible et conciliante, fort disposée à la vie domestique, et capable d'un rare dévouement ; étonnamment sensible à une marque de bonté, il était secrètement avide d'affection et désireux de caresses. Évidemment il avait un sens ombrageux du droit des autres et du sien propre, et pour faire res-

pecter ce droit, il savait utiliser la vigueur de son dos et la force de son cou ; mais il était toujours prêt à signer une paix honorable avec son adversaire, et dans la vie quotidienne il semblait fait pour l'amour et la tranquillité. Hélas, la laideur spéciale que lui conférait dans le monde des chiens sa grande tache changea la face de son existence : il connut la vie ardente et combative, la lutte à tout propos et hors de propos ; il eut l'amertume de subir l'attitude défiante et hostile du monde, et de ne pouvoir s'en expliquer la raison, et il se vit condamné à l'existence tumultueuse des combats indéfinis sans en pénétrer les mystérieuses causes. La tache noire donnait à sa personne un aspect si repoussant, si féroce, si rébarbatif qu'elle éveillait instantanément les instincts batailleurs de tous ses congénères, et que son apparition était, n'importe où, le signal d'une mêlée générale. Pauvre Pichou !

— Vous avez vu cette bête, dit un jour Mac Intosh, l'agent de la Hudson Bay Company à Minjau, sur la rive nord du Golfe de Saint-Laurent — vous avez vu ce grand œil diabolique tout noir ? Les Canadiens l'ont appelé Pichou parce qu'ils disent « *laid comme un pichou* », comme un lynx. C'est bien sûr le meilleur chien

de traîneau de tout le North Shore; il n'a que deux ans et il n'a pas son pareil pour mener un attelage. Seulement, il se bat tout le temps; tout petit il a estropié sa mère, et il a tué deux de ses frères. Tous les chiens lui grognent aux jarrets, et il en envoie un au diable toutes les fois qu'il se promène. C'est seulement à cause de cela que je veux m'en défaire, car c'est une bonne bête et cela m'ennuie de m'en séparer. Je vends Pichou cinquante dollars à celui qui a envie d'un bon chien de traîneau et d'une bataille en règle toutes les semaines.

Pichou ayant entendu son nom, s'en vint en trotinant jusqu'à l'entrée d'un magasin où son maître causait avec un vieil homme gras et lourd. C'était Grant, l'agent en chef, qui faisait une tournée d'inspection pour la compagnie sur le North Shore. Il y avait avec eux Dan Scott, l'agent de la compagnie pour les Sept-Iles, qui avait amené le chef dans sa chaloupe. Pichou était un grand chien — 75 centimètres à l'épaule — avec la poitrine large, les jambes nerveuses, couvert d'un poil épais, bouclé et tout blanc, d'un blanc crème, depuis le haut de ses courtes oreilles jusqu'à l'extrémité de sa queue en broussaille, excepté le côté gauche de sa tête.



Ce côté-là était noir comme du charbon, de l'oreille au nez, partageant sa figure en deux moitiés complètement différentes. Au centre de la tache noire, comme une éclaircie rouge dans un nuage d'orage, un œil de feu luisait.

Il monta sous le porche où les hommes étaient assis, avec l'air innocent d'un enfant qui va se faire couronner à une distribution de prix. Mais quand le vieux Grant, devenu gros et irascible à force de vivre sur la terre fertile d'Ottawa, aperçut la tache noire et l'œil flamboyant de Pichou, il en augura mal, et, s'arc-boutant d'un pied contre le mur du porche, il envoya l'autre dans la tête du malheureux chien. Pichou, lui, n'avait point les centres nerveux ébranlés par la grande vie : quand il le fallait, ils agissaient avec précision et rapidité. Son sentiment de la justice fonctionna automatiquement, et ses crocs se fixèrent avec énergie dans la jambe du « Chief factor », juste au-dessous du mollet.

Pendant deux minutes, ce fut un charivari complet dans le poste de « l'honorable Compagnie de la Baie d'Hudson ». Grant hurlait et se croyait mort, Mac Intosh jurait en trois langues, et demandait son fouet ; trois Indiens et deux

Canadiens français brandissaient des cravaches et des piquets de barrière qui cinglaient le dos du chien. Mais il ne lâcha prise que lorsque Dan Scott, tranquillement, vint lui secouer sur le bout du nez les cendres brûlantes de sa grosse pipe. Pichou grogna, secoua la tête, et s'en retourna à ses quartiers ordinaires, derrière la grange, meurtri, brûlé, plus triste que jamais, et intolérablement angoissé de ne pouvoir pénétrer le mystère de la vie.

Couché sur le sable, léchant ses blessures, il se ressouvint de son enfance et songea à d'étranges choses.

Il se rappelait bien sa mère, une Husky du Labrador, d'un jaune grisâtre qui semblait sale; elle avait un gros cou avec des poils hérissés, des crocs aigus et des yeux verts, comme une louve. Elle était querelleuse, mais pas brave. Celui qu'on supposait être son père était un énorme chien de Terre-Neuve, noir et blanc, venu un beau jour sur un shooner de Miquelon. Peut-être la tache noire de Pichou venait-elle de lui, et peut-être aussi le sang noble de ses veines, ses manières silencieuses et dignes, son sentiment des bons procédés, son amour pour l'eau, et son amitié pour les hommes...

Mais sa mère l'avait détesté, et le traitait moins bien que ses frères qui avaient le poil jaune. Un jour elle s'était jetée sur lui à propos d'une peccadille, en cherchant à l'étrangler; mais lui, déjà fort, avait saisi une des pattes de devant de la chienne et l'avait broyée. « C'est triste, songeait Pichou, et pourtant on ne peut pas se laisser tuer par sa mère? »

Un peu plus tard, il tua deux de ses frères qui, sournoisement, pour lui voler un lapin qu'il avait tué, avaient sauté sur lui en lui plantant leurs crocs dans le cou. Là encore, pouvait-il faire autrement?

Comme ils étaient tristes, les souvenirs d'enfance de Pichou! Il avait cherché à se faire des amis, mais tous s'étaient hérissés à son approche; s'il se promenait, les autres chiens grognaient, les hommes levaient sur lui leur bâton; seuls les enfants l'aimaient, mais jamais leurs mères ne les laissaient jouer avec lui ni le caresser. « Pierre, Marie, disaient-elles, venez vite, ce vilain chien va vous mordre. » Et Pichou refermait son cœur assoiffé de tendresse.

Pourtant il avait connu une minute d'orgueil, et compris que les habitants de Mingan étaient fiers de lui; car un jour, ils lui amenèrent de

Sheldrake la grande chienne brune de Chouart, une jolie bête qui s'appelait Gripette; et quand la rencontre fut terminée et que Gripette eût été réconfortée avec un grand seau d'eau, Chouart et les autres parurent enchantés.

Pendant que Pichou méditait profondément, en s'efforçant avec une grande patience d'ôter de ses narines les cendres de la pipe de Dan Scott, Grant examinait ses blessures et se plaisait à reconnaître qu'elles n'étaient point mortelles. Puis les trois hommes se querellèrent sur les vices de Pichou, disant que ce chien était fou, et qu'il fallait l'abattre. Mais Dan Scott proposa à Mac Intosh de le lui acheter pour trente dollars et de l'emmener avec lui aux Sept-Iles.

— S'il en est ainsi, dit le vieux Grant, vous embarquerez seul, car je ne mettrais pas les pieds dans un bateau où serait cette sale brute.

— A votre aise, dit Dan Scott, il vous a mordu, mais pourquoi l'aviez-vous frappé?

A l'aube, Dan Scott siffla le chien, l'embarqua dans la chaloupe, appareilla et fit voile pour les Sept-Iles. Entre les deux compagnons de voyage qui allaient naviguer pendant plusieurs centaines de milles dans un bateau découvert, un courant de sympathie s'établit secrètement.

Dan Scott savait ce que c'est que d'être seul, en face du monde hostile, en butte aux attaques perpétuelles, et d'en être excédé. Le poste des Sept-Iles, sur la Côte nord de l'estuaire du Saint Laurent, où il représentait la grande compagnie de pelleteries de la Baie d'Hudson, était le plus dur de tout le district des anciens *Postes du Roi*. Les Indiens étaient surnois et habiles ; ils connaissaient toutes les ruses de contrebande, ils tuaient en n'importe quelle saison, et noircissaient les peaux moisies. L'agent qui avait précédé Dan Scott avait toléré ces choses, trouvant bon de fermer un œil si l'autre voyait une bonne affaire, et possédant un odorat complaisant qui laissait passer les vieux stocks de lard à moitié pourri qui servaient aux agents comme échange avec les sauvages. Mais Dan Scott avait l'âme et les membres sains. Il voulut être juste avec les Indiens, et avec la Compagnie : en récompense, il eut des reproches d'Ottawa et des rancunes aux Sept-Iles. Et pour comble, les chasseurs libres furent aussi contre lui parce qu'il leur interdisait la vente du rhum aux sauvages.

Dan Scott évidemment attirait plutôt la crainte que la sympathie : vif dans ses mouvements, la



tête rejetée en arrière, d'épais sourcils qui se rejoignaient, une cicatrice blanche au coin de la bouche, il avait l'apparence revêche, parlait peu et bref, d'une voix pesante. Et pourtant c'était au fond du cœur un sentimental. Ayant étudié la médecine à Montréal pendant dix-huit mois il n'avait pas de plus grande joie que d'exercer gratuitement son art sur les malades et les blessés des environs. Mais dès son arrivée aux Sept-Iles, trois affaires où il eut le beau rôle avaient montré aux habitants quel homme il était. Et comme il les avait réglées suivant le droit strict, et à coups de poings s'il le fallait, il eut le respect de ses compagnons d'existence, mais non leur amitié. Et au milieu de cette population canadienne française, seul Anglais et seul protestant, il était encore davantage tenu à l'écart. A cause de tout cela, il se prit d'affection pour Pichou : leur situation dans le monde n'était pas sans analogie. Il n'était pas le premier homme qui, cherchant dans la vie un peu de gratitude, l'eût trouvée avec joie dans des yeux de chien. Seuls dans leur bateau ils étaient heureux, et dans le regard de Pichou, Dan Scott lisait quelque chose que toute sa vie, il avait cherché en vain.

Leur première journée fut laborieuse et rapide.

Le vent soufflait fort du sud-est, et la chaloupe glissait vite le long de la côte. Ils passèrent devant la large embouchure de la Rivière Saint-Jean, qui porte sur ses coteaux des grappes de maisons blanches; puis devant la baie encerclée de collines de la Rivière Magpie, les falaises brûlées de la Rivière au Tonnerre, les rives rocheuses et turbulentes du Sheldrake, la rivière aux Graines qui est une cascade d'argent, et, au delà de la brume que fait la grande chute encaissée du Manitou, les bords désolés du Cap Cormorant. Quand le soleil déclina, le vent tomba, et la marée étant contraire à leur route, ils entrèrent dans un petit repli de la côte, et trouvèrent un abri dans l'embouchure paisible de la rivière-aux-truites, parmi les roches brunes.

Il n'y avait pas une seule habitation humaine en vue : Dan Scott avait beau parcourir l'horizon des yeux, il ne voyait que des collines s'étaguant les unes sur les autres, couvertes de squelettes de forêts mortes; dans la mer, des bancs de rochers, indéfiniment, montraient leurs entassements de granit qui surgissaient comme des griffes dans le golfe aux vagues mousseuses. Le visage de la nature était farouche dans ce coin-là, et montrait ses dents découvertes entre des

lèvres couturées de cicatrices. Dan Scott voyant s'étendre sur ces choses sauvages l'ombre de la nuit, s'enveloppa de couvertures, et s'endormit, avec Pichou à son côté, à l'avant du bateau.

Le lendemain, il vit le ciel devenu soudain orageux et comme gonflé d'une colère que la mer partageait ; le bateau se fraya assez difficilement un passage à travers les lames qui barraient l'entrée de leur plage étroite, et se mit à suivre lentement la côte. A Moisie où se jette une grande rivière, qui projette loin dans la mer, jusqu'à des milles de distance, la course furieuse de ses tourbillons frisés d'écume, il fallait entrer dans le golfe qu'elle forme pour éviter de traîtres bancs de sable. Ils virèrent donc, puis s'avancèrent vers un massif de roches à demi submergées, escarpées et fendues de crevasses, qui sont comme jetées au milieu de la Baie des Sept-Iles. Le passage n'était pas commode. Les bords noirs des roches étaient balayés par de longues lames que les têtes de granit déchiraient avec un grand fracas. Entre les hauts récifs le vent errant tourbillonnait. Le petit bateau se faisait bravement son chemin, quand tout à coup, en un endroit appelé la Grand'Boule, — l'eau était lourde dans le soir qui tombait — une saute de

vent et une poussée de marée prirent la chaloupe comme dans un tourbillon. Elle vira à angle droit; la grande voile pencha toute, et, avant qu'il ait su comment, Dan Scott passait par-dessus bord. Il ne pouvait pas arriver à nager, l'eau l'étouffait, l'étranglait et l'entraînait au fond dans ses remous. Il sentit alors Pichou le saisir par l'épaule, le remonter à la surface, et nager vigoureusement vers la chaloupe qui frémissait dans le vent, à quelques mètres plus loin. Ils l'atteignirent enfin, l'homme y grimpa et attira le chien. Dan Scott resta longtemps couché dans le fond du bateau, grelottant, abasourdi, jusqu'à ce qu'il sentît contre sa joue un nez froid et une chaude haleine. Alors il entourra de ses bras le cou de la brave bête.

— Mon Pichou, disait-il, quand je pense qu'ils te traitaient de fou ! Ah ! si seulement les hommes n'étaient pas plus fous que toi !

## II

Pichou n'ayant rien à faire à son arrivée aux Sept-Iles — c'était l'été, et il avait six mois devant lui avant de tirer le traîneau sur la neige — s'occupa de prendre pied dans sa nouvelle résidence. Tout chien a des rapports à établir d'abord avec les hommes — sauf le gros Napoléon Bouchard, tous l'accueillirent assez bien — et avec la race canine du lieu ; la seconde besogne fut moins facile : Dan Scott ne pouvait pas leur raconter l'exploit de son chien à la Grand'Boule ; les bêtes jugent sur les apparences, et celles de Pichou, peu sympathiques, leur inspirèrent une hostilité immédiate et définitive.

A les en croire, Pichou ne pouvait choisir



qu'entre deux genres de vie : l'immobilité dans son home, la cour de la Hudson Bay C<sup>o</sup> — et quel chien tolérerait cette réclusion, alors que la plage est pleine d'excellentes têtes de poissons? — ou bien la bataille continuelle, d'un bout du village à l'autre. Pichou forcé de combattre son naturel pacifique, adopta la seconde méthode, et à chaque promenade laissait des ennemis meurtris derrière lui. Les défaites ne s'oublient pas, et, n'osant plus se battre, les chiens le haïssaient, et parfois la haine réveillait leur courage contre lui, car elle est l'aiguillon des cœurs lâches, pour les bêtes comme pour les hommes.

Dans sa propre demeure, Pichou avait des compagnons. L'attelage de traîneau de Dan Scott se composait de quatre autres chiens, qui devinrent jaloux de lui quand ils comprirent qu'il était le privilégié du maître, et qu'il serait leur chef de file au traîneau. Ils se soumirent, mais sans amour, et Pichou connut l'état d'âme d'un capitaine anglais qui commande une compagnie de Boërs... Puis trouvant que les mœurs de ses congénères des Sept-Iles laissaient à désirer, il entreprit quelques réformes et édicta des lois aussi sages qu'impopulaires qu'il fit respecter à coups de dents :

« D'abord, on doit respecter la rue. Dans les cours des maisons, sur la plage, autour des cabanes où on apprête le poisson, c'est le « home rule » et l'indépendance, mais dans la rue où les gens se promènent et où les enfants jouent, la discrétion. Si deux chiens se querellent sur la voie publique, qu'ils aillent se battre ailleurs. » Telle était la première loi.

Et voici la seconde : « Moi, Pichou, étant chargé de garder la maison de la Hudson Bay C<sup>o</sup>, on n'y volera rien. Volez à vos maîtres si vous en avez le cœur ; si un homme laisse du poisson sur la plage pendant la nuit, je ne vois pas d'inconvénient à ce qu'il devienne votre propriété, mais à mon maître, vous ne prendrez rien, ou sinon, vous aurez affaire à moi. »

Après bien des nuits de garde et de terribles batailles, cet article fut si bien admis que les chiens des Sept-Iles faisaient un grand détour derrière la maison de Pichou pour éviter les tentations.

La troisième loi rompait avec des traditions inviolées de la race canine : « On doit bien traiter les chiens étrangers tant qu'ils se conduisent correctement. Si un chien inconnu passe tranquillement dans le village, qu'on le flaire poliment, puisque c'est notre salut à nous autres, et qu'on le laisse passer son chemin. »

Pichou donna cet exemple avec beaucoup de dignité. Un jour un malheureux chien à longues pattes, noir et frisé, un bâtard de Greyhound et de Terre-Neuve, arriva aux Sept-Iles, Dieu sait d'où, triste, efflanqué et sale. Naturellement tous les chiens se jetèrent sur ce mendiant sans domicile; ce fut sur la plage une mêlée épouvantable. Et quand Pichou arriva, le chien, tremblant, était dans l'eau jusqu'au cou, en face d'un demi-cercle de têtes grognantes et jappantes. Les chiens n'osaient poursuivre plus loin leur misérable victime. Mais Pichou ne craignait pas l'eau. Il se précipita vers l'étranger, le flaira avec autant de civilité qu'un chien poli le pouvait faire en ces circonstances, aida la pauvre bête à revenir à terre, dispersa les autres chiens, et s'en alla, trotinant près de l'inconnu errant pendant des milles le long de la plage, jusqu'après la pointe qui le déroberait à la vue des autres.

Ces innovations gênantes lui valurent ce qu'elles attirent toujours de rancunes aux gens épris de justice.

Avec l'hiver, et les longues tombées de neige, et les eaux gelées, les devoirs sérieux commencèrent pour Pichou. On remit en état les longs

traîneaux grêles, à la proue recourbée, que les Canadiens appellent « cométique ». Les harnais en peau de caribou furent consolidés. Les chiens, même les plus vicieux, se réjouirent d'accomplir le travail où ils excellaient. Quand le long tandem était mis en place, bien droit, Dan Scott s'asseyait sur le siège bas, faisait claquer son fouet, criait « Pouïtte, Pouïtte », et l'équipage s'élançait comme une flèche sur la neige dure.

Pichou menait. Avec lui, pas besoin du terrible fouet pour l'exciter ou le diriger. Un mot suffisait : « Hoc, hoc », et il se lançait à droite, évitant un piège. « Re-re, re-re », et il tournait à gauche, esquivant une crevasse de glace. Un jour que Dan Scott, le médecin amateur, fut appelé au petit hameau de Dead men's Point pour un bras cassé, l'attelage fit une traite de quarante-trois milles la même journée. Un autre jour ils arrivèrent à fournir l'énorme course de quatre-vingts milles. Sous la gouverne de Pichou les autres gagnaient en résistance et en vitesse, mais ils le détestaient toujours autant ; et quant aux autres attelages, distancés par lui, surtout celui d'Ovide Boulianne, que menait Carcajou, le premier « leader » de jadis, ils vouaient au chien taché de noir une haine mortelle.

### III

Pichou fut victime de cette haine l'hiver suivant.

Un jour de février, un coureur indien arriva au village, chaussé de raquettes pour les longues courses dans la neige. Il apportait des nouvelles des chasseurs qui hivernaient en forêt, très loin en amont de la rivière Sainte-Marguerite. Ils avaient fait bonne chasse, quant à la pelleterie : beaucoup de loutres, quelques castors, et quatre renards argentés : une chance merveilleuse. Malheureusement, la chasse aux animaux qui se mangent avait été lamentable : pas de caribous, pas de lièvres, pas de ptarmigans ! Rien à manger pendant des jours et des jours ! Ils



étaient six familles ensemble là-bas. Et puis *la grippe* s'était mise parmi eux : ils étaient malades et mouraient de faim : plusieurs sans doute allaient succomber, si on ne les secourait pas, surtout les femmes et les enfants.

Dan Scott avait ses idées sur ses devoirs vis-à-vis des sauvages. Il résolut d'aller les secourir. Il avait justement rapporté de Montréal des cachets de quinine, de phénacétine, etc., et n'était pas fâché d'en essayer la vertu sur des fiévreux. Il bourra le « cométique » de provisions, harnacha les chiens et se mit à remonter la Sainte-Marguerite gelée, sur laquelle une épaisse couche de neige s'étendait.

Ce n'était pas chose facile. Parfois la neige, amoncelée et trop molle, devait être écartée à l'aide des raquettes, et l'on n'avancait pas. Puis il fallut remonter la colline abrupte d'où la rivière descend en cascade ; ici, la surface de glace était glissante et lisse ; là, au contraire, la neige molle, traîtresse, semblait un amas de plumes légères. Ses chiens luttèrent désespérément, entraînés par Pichou, qui semblait comprendre qu'un bien important dépendait de sa vitesse ; il aplatissait le dos, creusait les reins, fouillait de ses griffes la neige profonde, et dans

les plus rudes escalades, ne perdait pas un pouce de terrain. A travers les solitudes étincelantes, les interminables murailles de forêts, les mille rivières sans nom et l'ombre des montagnes, ils allaient indéfiniment. Le soir, Dan Scott faisait un trou dans la neige, au flanc d'une colline, le garnissait d'une couche d'aiguilles de pin; il faisait devant un grand feu dont la chaleur était renvoyée par une couverture tendue sur deux piquets. Et Pichou s'endormait à côté de son maître, après avoir mangé comme les autres l'unique ration du jour, un poisson séché, ou bien une vieille tranche de phoque, qui sentait terriblement, et qu'ils avalaient d'une seule lampée.

Enfin, un soir, ils furent au bout de leurs peines : ils arrivaient devant un petit lac de quelques milles de long, à l'extrémité duquel les Indiens étaient campés. Ils n'avaient plus, le lendemain matin, qu'à traverser la belle étendue de neige dure du lac pour accomplir leur mission; après souper, Dan Scott flatta son brave chien, et Pichou, récompensé, s'endormit heureux, la conscience satisfaite.

Mais, cette nuit-là, une autre bande remontait la Sainte-Marguerite; un autre homme, et d'au-

tres chiens, suivant la piste des premiers, faisaient la même route rendue plus facile par eux, et se rapprochaient du camp de Dan Scott. C'était Ovide Boulianne, et son traîneau, mené par Carcajou, Ovide Boulianne jaloux de Dan Scott. « Est-ce que ce *sacré bourgeois*, avait-il dit après le départ de celui-ci, s'imagine que je vais lui laisser prendre pour sa Compagnie toutes les fourrures de ces Indiens? *Non, merci!* On va pour soigner des sauvages, et puis on rapporte quatre renards argentés, sans compter des tas de loutres et de castors. C'est trop facile. Je pars, moi aussi ». Et Ovide, emplissant le « cométique » de vivres et de whiskey, attelant le blanc Carcajou et sa suite, s'était lancé sur les traces de Dan Scott. La nuit dont nous parlons, ils campèrent à un mille au-dessous de leurs rivaux, et n'étaient séparés d'eux que par une colline couverte d'un épais bois de sapins.

Comment Carcajou connut-il, dans cette immensité de blancheur morte, la présence de son vieil ennemi Pichou? Sa haine s'était-elle accrue de sentir son odeur tout le long de la route, pendant des milles et des milles? Enfin par quel mystérieux langage communiqua-t-il à

ses compagnons son plan de vengeance, et comment sut-il, malgré tout l'effort du jour, les faire se lever dans l'ombre, et allumer dans leurs yeux la lueur des vieilles rancunes réveillées ?

... Pichou dormait près du feu. Il entendit le bruit d'une motte de neige qui tombait d'une branche de sapin secouée ; il dressa l'oreille : ce n'était rien ; il allongea de nouveau la tête sur ses deux pattes étendues. Mais bientôt après, il perçut d'autres bruits dans la forêt, des pas faibles et furtifs. — Il fallait une oreille aussi fine que la sienne pour les entendre. Il sortit de l'abri, et regarda dans le bois. Très loin, glissant à travers les arbres pressés, des formes descendaient la colline. Des loups sans doute ? Pichou se prépara à garder les provisions. Les autres chiens de l'attelage s'éveillaient, leurs yeux clignaient ; mais ils ne bougèrent pas d'auprès du feu qui mourait. « Après tout, se disaient-ils, ce n'est pas l'heure de travailler ; quand nous ne sommes plus au traîneau, rien ne nous force à obéir à ce Pichou, s'il veut faire de la besogne en plus la nuit, c'est son affaire ». Pichou s'avança donc seul pour tenir tête aux loups.

Mais ce n'était pas des loups : c'était des assassins. Les cinq chiens du traîneau de Bou-

lianne, disciplinés comme une compagnie de soldats, dévalaient la pente. Ils se précipitèrent tous ensemble sur la bête isolée qu'ils renversèrent. Avant que Dan Scott ait eu le temps de jeter bas la couverture tendue et de saisir le manche plombé de son fouet, la gorge et la poitrine de Pichou étaient déchirés en lambeaux, son sang se répandait sur la neige, et ses meurtriers, couverts de bave, s'enfuyaient en grognant, la tête basse, dans la forêt.

Dan Scott s'agenouilla près de son unique ami. D'un coup d'œil il vit que les blessures étaient mortelles. « Tu t'es bien battu, mon brave Pichou, murmura-t-il. Va, tu peux t'endormir tranquille, tu as fait tout ton devoir de chien ; nous ne pouvons pas tous en dire autant de nous-mêmes ! » Le chien par un dernier effort, souleva sa tête tachée de noir, lécha une fois encore la main de son maître, et retomba mort sur la neige rougie.

. . . . .

La plupart des Indiens ont été guéris par Dan Scott, et ils continuent à vendre des fourrures à la Hudson Bay C<sup>o</sup>. Mais aujourd'hui ce n'est pas avec Dan Scott qu'ils négocient ; car, trop seul



aux Sept-Iles, il a résigné ses fonctions, repris ses études de médecine et est actuellement un docteur renommé d'Ontario. Mais avant de quitter son poste des Sept-Iles, il a remonté, en été, la Sainte-Marguerite en canot, et il a creusé une tombe pour les os de Pichou — une jolie tombe sous un grand frêne, au milieu des fougères et des fleurs sauvages.

## BRAVE COEUR

— Mais oui, m'sieu, c'était bien son vrai nom : Raoul Vaillantcœur — un nom qui sonne bien, n'est-ce pas ? Vous aimez ce nom-là, hein ? Cela vous plaît. Vous vous dites : l'homme qui s'appelait de ce nom-là devait être un fameux compagnon, un héros peut-être. Eh bien, monsieur, les noms se trompent quelquefois. J'ai connu un indien qui s'appelait Le Blanc, et un européen qui s'appelait Lenoir. C'est bizarre, cette affaire des noms : une vraie loterie.

Il y eut un silence de quelques instants, interrompu seulement par le clapotis de l'eau sous l'avant de notre canot, le bruit monotone de la pluie autour de nous, et le *slish, slish* de la

rame avec laquelle Ferdinand, mon guide canadien, poussait la barque de hêtre sur l'étendue déserte du lac Moïse. Une des innombrables histoires de Ferdinand allait voir le jour : je la sentais venir. Mais si je voulais qu'elle sortît de sa retraite, il me fallait rester tranquille et bien me garder de penser tout haut. Un seul commentaire mal avisé, un mot qui aurait soulevé une question de philosophie morale ou sociale auraient fait dévier mon narrateur de son chemin, pour le lancer dans un marécage de discours abstraits où mon pauvre guide se serait perdu.

Au bout d'un moment de silence, j'entendis derrière moi la voix qui recommençait à parler.

— Seulement, m'sieu, vous savez, chez nous, au Canada, ce mot de *Vaillant* n'a pas tout à fait le même sens que votre mot de « Valiant » en anglais. Nous l'employons quelquefois pour dire qu'une chose fait beaucoup de bruit pour rien : par exemple un fusil qui part avec un grand tapage, mais qui ne porte ni droit, ni loin. Dans ce sens-là nous disons d'un homme qu'il est fanfaron ou vaillant ; il parade bien, il a une belle mine et de l'assurance, mais..... d'ailleurs vous en jugerez par vous-même quand vous saurez ce qui arriva entre cet homme, Vaillantcœur, et

son ami Prosper Leclère lorsqu'on construisit le clocher de pierre d'Abbéville. Vous l'avez bien vue cette grande église avec sa grosse tour? Oui, eh bien, si vous me permettez je vais vous dire ce qui s'est passé quand on l'a bâtie. Et vous déciderez ensuite lequel fut vraiment un brave cœur dans mon histoire, et si cela s'accordait avec le nom.

L'histoire alors commença dans la vaste solitude de la forêt du Nord, qu'enferment les pics de granit des antiques montagnes Laurentiennes, au bord d'un lac qui ne connaissait d'autre habitation humaine que le wigwam des Indiens ou la tente des pêcheurs.

Comme il pleuvait ce jour-là! Les nuages sombres s'étaient affaissés sur les collines en troupeaux informes. Les coups de fouet de l'orage cinglaient les vagues du lac. Des nappes frissonnantes de pluie grise couraient, poussées par le vent et balayaient la surface de l'eau où dansaient des ronds d'argent. Tout autour, sur les rives inhospitalières du lac, les arbres verts courbaient le dos, et semblaient se rapprocher les uns des autres dans leur commune détresse résignée et tremblante.

Aucun oiseau n'avait de cœur aux chansons ;

seul un plongeon — l'oiseau qui aime l'orage — jetait aux éléments son défi d'insensé, et nous raillait par ses criailleries traînantes de bête maniaque.

On aurait dit que nous étions à des centaines de lieues de tout homme et de toute vie. Les villes, l'industrie, les collèges, les bibliothèques, les parlements, les théâtres, les palais — nous avions rêvé ces choses... Elles étaient loin de nous, infiniment loin, dans un autre monde qui nous paraissait invraisemblable. Nous nous sentions revenus à la vie primitive. Et Ferdinand me racontait l'histoire sans déguisement de l'amour humain et de la haine humaine, qui sont les hôtes du monde depuis le premier jour.

Je ne pourrai pas répéter l'histoire telle qu'il me la dit : le charme rustique et naïf de sa parole est trop subtil pour que je le puisse rendre : on ne trouve pas dans les magasins des villes l'encre qui enfermerait ce parfum d'une âme primitive. Je serai donc forcé de la dire à ma manière. Mais à ma transposition je n'ajouterai aucun commentaire, et si vous voulez entendre l'histoire que me conta Ferdinand en cette journée pluvieuse, écoutez ce qui suit.



# I

## DEUX RIVAUX

Il y avait à Abbéville, dans le Bas-Canada, deux jeunes hommes qui étaient sans conteste les deux coqs de ce village perdu dans les forêts. C'étaient les hommes les plus forts de la paroisse : la vigueur physique est le mérite le plus considéré dans une société où les hommes vivent sur les confins de la vie sauvage. Ces deux-là étaient renommés dans toute la contrée comprise entre le lac Saint-John et Chicoutimi. L'un et l'autre pouvaient, en portant un baril de farine sur l'épaule, fournir une longue marche aussi aisément qu'un homme ordinaire qui porte un carré de lard. Leur force de résistance était

équivalente, mais leur apparence et leur manière d'agir différaient absolument.

Raoul Vaillantcœur était le plus beau garçon du village et le plus vigoureusement bâti. Il avait près de six pieds de haut; il était droit comme un chêne et noir de cheveux et de teint comme un élan mâle au mois de décembre. Il avait de la force à revendre. A tout ce qu'il faisait il employait la vigueur excessive de ses bras et de ses épaules. Il précipitait son canot contre le courant le plus furieux, et le remontait, à moins que dans sa violence il n'y cassât les avirons, ce qui arrivait souvent. Il avait plus de muscles que d'équilibre dans sa force.

Prosper Leclère n'en avait pas autant, mais il savait bien mieux s'en servir. Jamais il ne cassait d'aviron — à moins que ce ne fût un vieux bois pourri — et dans ce cas-là, il en avait un de rechange dans son canot. Il avait bien cinq centimètres de moins que Vaillantcœur, les épaules larges, de longs bras, les cheveux clairs et les yeux gris. Ce n'était pas un beau gaillard comme l'autre, mais il avait une figure ouverte et calme qui plaisait extrêmement. Il agissait autant avec la tête qu'avec les bras. Il était de l'espèce de ces hommes qui n'ont jamais besoin de plus d'une allu-

mette pour faire flamber un feu ; Vaillantcœur lui, en usait douze si le bois était un peu humide, et quand le feu avait pris, il y jetait le reste de la boîte.

Ces deux hommes avaient été amis jadis ; et maintenant ils étaient rivaux — ou du moins, c'est ainsi que l'un d'eux considérait l'autre, et pour la plupart des gens de la paroisse, ils l'étaient en effet.

Car c'était une chose étrange, et dont l'esprit du public ne s'accommodait pas, que d'avoir dans un même village *deux* hommes qui étaient « le plus fort ». Il fallait un chef à la communauté, il lui fallait un leader : qui serait-ce sinon le plus fort ? Et comment le savoir, à moins que ces deux hommes ne se battissent l'un contre l'autre pour comparer leur vigueur ? Vaillantcœur ne demandait pas mieux : il souhaitait ardemment la lutte — surtout les samedis soirs — mais Prosper n'en voulait à aucun prix.

Un soir de mars ce dernier était en train de faire bouillir de la sève d'érable à sucre, avec le petit Ovide Rossignol qui le pressait de questions au sujet de la lutte attendue. Dans les batailles, fréquentes au village, le petit avait un rôle qui l'enflammait : il tenait la veste de l'un des combattants.

— Non, disait Prosper. Pourquoi faire me battre avec Raoul? Quand nous étions gamins, nous jouions ensemble. Un jour, dans les rapides de la Belle Rivière, j'étais tombé à l'eau, et je crois bien qu'il m'a sauvé la vie. Il était plus fort que moi dans ce temps-là. Je suis toujours son ami. Si je le bats maintenant, serai-je le plus fort? Non, car j'aurai cédé à une chose que je ne veux pas. Et si c'est lui qui me bat, qu'est-ce que cela prouvera? Non certes, je n'aimerais pas à me battre. Qu'ai-je à y gagner?

Ce même soir, dans la boutique du vieux Girard, Vaillantcœur parlait différemment de la même chose. Debout au milieu des boîtes à biscuit, des barils de farine, sa haute silhouette se découpant sur un fond de rayons chargés de calicots aux couleurs éclatantes avec une rangée de seaux en zinc suspendus au-dessus, il exprimait vigoureusement sa manière de voir. A un certain moment il ôta sa veste, et remonta sa manche de chemise en bourrelet sur son bras pour faire voir de quels arguments nouveaux et résistants il disposait.

— Ah! ce Leclère, disait-il, ce petit Prosper Leclère! Il se croit des plus forts. Un joli garçon. Mais je vous le dis, c'est un poltron! oui, il est

intelligent, mais quelle poule mouillée ! Il ne veut pas se battre, il sait bien que je l'aplatirais par terre comme une *crêpe* dans une poêle à frire. Il a à peu près autant de courage que le rat musqué : vous frappez du pied sur le bord de l'eau ; le rat plonge et se sauve à la nage. Peuh !

— Et le jour où il coupa net ce tronc d'arbre au Rapide des Cèdres ? dit le vieux Girard du fond de son coin.

Les yeux noirs de Vaillantcœur étincelèrent et il se mit à tordre furieusement sa moustache.

— Sapristi, cria-t-il, mais ce n'est rien, cela ! N'importe quel homme peut couper un soliveau s'il a une bonne hache. Mais pour se battre, c'est une autre affaire. Cela demande du courage. Un homme vigoureux qui ne veut pas se battre est un poltron. Un de ces jours je le forcerai à boxer, et vous verrez de quelle étoffe ce petit Leclère est fait. — Tonnerre !

## II

### LES SOURCES DE LA HAINE

Les choses n'en étaient pas arrivées là tout d'un coup, bien entendu. Cela remontait loin, jusqu'au temps où les deux gamins jouaient ensemble, alors que Raoul était deux fois plus robuste que l'autre et s'en vantait. Pour Prosper, cela lui était parfaitement égal. Tout alla bien tant qu'ils furent enfants tous deux. Mais, en grandissant, Prosper commença à faire toutes choses de mieux en mieux. Raoul n'y comprenait rien, et devint jaloux. Pourquoi n'était-il plus toujours le chef de leur bande de garçons? Il était cependant le plus fort. Pourquoi les autres se laissaient-ils mener par Prosper? Pourquoi



avait-il plus de chance que lui à la pêche, à la chasse, et même aux récoltes? Sûrement il y avait quelque chose là-dessous. C'était injuste. Et Raoul ayant posé sur une piste de caribou un piège à lièvre, s'étonnait de ne rien prendre et maudissait sa guigne...

Sauf la mort, Raoul ne craignait rien. Mais c'était un orgueilleux : quoi qu'il désirât, il se croyait en droit de l'avoir ; quoi qu'il fit, il tendait avant tout à faire mieux que les autres, à l'inverse de Prosper qui cherchait seulement à faire le mieux possible.

N'allez pas croire cependant que l'un était un saint, un héros, et l'autre une brute ou un fou. Ces types-là n'existent que dans les livres, et les gens d'Abbéville ne sont point faits sur modèle. C'étaient deux hommes, avec leur part commune de bon et de mauvais. Seulement leurs cœurs n'étaient pas faits de la même manière, et de là vint tout le mal.

Car c'était vraiment dur pour Vaillantcœur de voir Leclère prendre la tête du village, devenir riche, dégager l'hypothèque de sa ferme, mettre de l'argent de côté, chez le notaire Bergeron, qui s'était fait le banquier de la paroisse — alors que lui, Vaillantcœur, ne faisait pas de progrès

et même dégringolait un peu, s'endettait et se voyait forcé de vendre un morceau de la terre que son père lui avait laissée! Et Raoul songeait dans sa jalousie que la chance de Leclère ne pouvait venir que d'une supercherie quelconque.

Et ce Leclère qui l'égalait maintenant, si même il ne le dépassait pas, c'était ce même petit Prosper qu'il aurait fouetté si facilement, et qu'il traitait du haut de sa grandeur quand ils étaient gamins. Et maintenant! Pourquoi, lorsque les frères Price de Chicoutimi, ayant organisé cette belle coupe de bois de charpente dans les bois de la Belle-Rivière, avaient-ils choisi Leclère et non lui pour diriger le chantier? Et pourquoi était-ce toujours à lui que le curé Villeneuve confiait les parties les plus difficiles de l'église en construction?

Oh! que c'était dur, que c'était dur! Plus Raoul y songeait, plus il trouvait ces choses dures! L'idée que cet homme avait été son *protégé*, et s'efforçait maintenant encore d'être son ami, ne l'apaisait pas.

Et Vaillantcœur, au cours de ses amères songeries, ne mettait pas en doute qu'il ne fût le plus fort et le plus brave des deux. Comme il avait soif de le prouver aux yeux de tous, de la

seule manière qui fût à sa portée ! Ce sentiment de rivalité devint peu à peu une haine passionnée, et la haine à l'état aigu s'exaspérait en un obstiné et aveugle désir de combattre. Si Prosper faisait bien une chose, cela lui semblait un défi ; chaque succès que ce rival remportait lui était plus intolérable qu'une insulte. Et le pire c'est que Prosper ne semblait pas s'en apercevoir. Il laissait tomber les injures, se rendait tranquille et joyeux chaque jour au travail qui les réunissait, répondait aux gros mots par une plaisanterie et se faisait violence pour demeurer un camarade facile et de bonne humeur. En réalité, il savait naturellement fort bien où en étaient les choses ; mais il était résolu à ne pas le laisser voir, s'il le pouvait, et à n'être en aucun cas celui des deux qui provoquerait la querelle.

Son sentiment là-dessus était assez étrange. Il avait au cœur un pressentiment qu'il n'osait pas mépriser. Il lui semblait que ce conflit redouté menaçait le bonheur de sa vie entière. Et puis il gardait toujours le vieux sentiment qui l'avait attiré vers Raoul, avec le souvenir des jours heureux vécus avec lui ; bien que l'amitié ne put jamais redevenir ce qu'elle avait été, il en restait quelque chose, du moins du

côté de Prosper. Lutter avec cet homme, le frapper en pleine figure, essayer de le défigurer ou de l'estropier, se rouler et se tordre avec lui par terre comme deux chiens qui se déchirent — il ne pouvait supporter cette pensée ! Sa gorge s'en levait de dégoût. Et il se jurait de ne jamais consentir à cette lutte haïssable, sinon pour défendre sa vie. « Et alors, songeait-il?... alors Dieu me jugera. »

Tels étaient ces deux hommes d'Abbéville vis-à-vis l'un de l'autre. Raoul voulait de toutes ses forces provoquer la lutte, et de toutes ses forces Prosper voulait s'en garder. Deux passions puissantes se mesuraient : la passion de la lutte, et la passion de l'amitié.

Deux ou trois événements exaspérèrent chez Raoul la soif d'un combat sans merci.

Ce fut d'abord « l'affaire du chantier » au lac des Caps. Les bûcherons, comme les marins, accueillent les nouveaux venus par quelques farces pour les initier à la vie du camp. Leclère était le chef de ce chantier où il avait conduit une bande de dix hommes venus de Saint-Raymond. Un après-midi de dimanche — moment propice aux farces — Vaillantcœur qui venait d'arriver, ayant conduit au camp sur la

neige un traîneau chargé de provisions, flânait autour du chantier comme s'il en était le maître. Personne n'osait se saisir de ce gros homme qui semblait si fort. Alors il se mit à donner son avis sur le camp.

— On ne s'amuse pas au chantier, hein ? j'imagine que ce petit Leclère vous fait travailler ferme, vous autres, et dire vos prières ; et puis, pour vous reposer, vous pouvez dormir. Eh bien, mes garçons, je m'en vais faire un petit tour pour vous. Hé Prosper, viens chercher ton chapeau si tu es capable de grimper à un arbre.

Il attrapa le chapeau de Prosper et se mit à courir dans la neige. En face de la cabane où étaient les hommes, un bouleau déjà fort, grand, lisse, très droit, était encore debout. Il se jeta sur le tronc comme un ours.

Un baumier mort était tombé contre le bouleau et s'était logé au milieu des branches basses. Il était à peine assez fort pour porter un homme léger. Sur cette échelle oblique Prosper grimpa lestement, de ses pieds agiles chaussés de mocassins, saisit le chapeau que Raoul tenait entre ses dents, au moment où ils atteignaient ensemble la partie haute du bouleau, et redescendit par le même chemin. Mais comme



il était près de toucher terre, le baumier, ébranlé dans son appui, craqua et tomba à terre. Raoul resta dans le haut de l'arbre, perché au milieu des branches, à bout de souffle. Le hasard avait arrangé les choses pour la plus grande joie des bûcherons.

« Il faut l'abattre, il faut l'abattre, » criaient les hommes dont cette situation constituait le jeu favori. Et un trio de haches commencèrent à frapper de leurs coups sonores le tronc de l'arbre, tandis que les autres hommes criaient, riaient, ou jetaient de la glace contre le tronc afin que le prisonnier ne pût pas descendre le long de l'arbre glissant.

Prosper ne se servait pas de sa hache, et ne criait pas non plus, mais il riait sous cape en regardant l'arbre qui tremblait secoué par les coups, et en écoutant la pluie de « *sacrés* » et de *maudits* qui tombait du sommet ondulant. Il riait — jusqu'à ce qu'il vît qu'avec une demi-douzaine de coups de hache le bouleau tomberait sur la cabane du chantier.

— Êtes-vous fous ? cria-t-il alors. Mais vous ne savez pas ce que c'est que d'abattre un arbre ! Vous allez tuer cet homme et démolir la cabane ! Allez-vous-en de là !



Il repoussa un des hommes, et envoya quelques vigoureux coups de hache dans le tronc, du côté opposé à la cabane, puis deux petits coups de l'autre côté. L'arbre frémit, chancela, puis, dans un grand craquement, balaya l'air en une large courbe, et, tomba sur le tapis profond de neige amoncelée près de la rivière.

Au moment où le sommet penchait vers la terre, Raoul sauta du fouillis des branches qui craquaient, et atterrit sain et sauf dans un moelleux édredon de neige où il s'enterra jusqu'au cou. On ne voyait plus que sa tête qui crachait des jurons. Et les hommes trouvaient que cela ressemblait à une pièce de feu d'artifice.

Ce fut la première des choses qui fit déborder dans son cœur l'amer désir de la bataille. Nul homme n'aime être « abattu » par son ami, même si l'ami l'a empêché ainsi de se tuer sur le toit d'une cabane. On oublie aisément ce côté de la chose. Ce qu'on n'oublie pas, c'est le ricanement du sauveteur.

La seconde chose qui empira la situation fut le mauvais hasard qui rendit ces deux hommes amoureux de la même femme. Il y avait d'autres filles, bien entendu, dans le village, que Marie-

Antoinette Girard ; il y en avait beaucoup et qui étaient de braves filles aussi. Eh bien ! même les plus jolies, ni Raoul ni Prosper ne s'en souciaient quand ils étaient près de « Toinette ».

Ses yeux étaient si noirs, et ses joues roses lisses comme les baies du frêne de montagne ! Le dimanche ses cheveux pendaient sur sa poitrine en deux longues nattes, brunes et brillantes, comme deux cascades de noisettes mûres ; et quand elle riait, sa voix avait le son de l'eau qui roule sur les galets.

Aucun de ces deux amoureux ne savait lequel elle préférait. A l'école autrefois, c'était Raoul sans aucun doute, parce qu'il était plus grand et plus hardi. Quand elle revint après une année passée au couvent à Roberval, ce fut Prosper, parce qu'il savait mieux parler, et qu'il avait lu beaucoup de livres. Il possédait un volume de chants d'amour et de romances, et il les savait presque toutes par cœur. Mais cela ne suffisait pas. Si les manières d'Antoinette s'étaient policées au couvent, ses idées étaient restées celles de sa race et de son village. Elle n'avait jamais cru que la science des livres pût remplacer la force, dans la lutte pratique de la vie. C'était une fille vaillante, et elle ne doutait pas dans le

fond de son cœur que l'homme le plus brave du village ne fût forcément le meilleur mari.

Pendant quelque temps, elle fut convaincue que c'était Prosper qu'elle devait préférer, elle prenait toujours son parti quand les autres riaient de lui. Mais ce n'est pas toujours un signe infallible. Quand une fille aime, elle ne parle pas seulement, elle agit. Mais les commérages du village et le courant de l'opinion étaient plus forts que son cœur, et elle suivait ses oscillations. Au moment où se passa l'aventure de l'abattage, son cœur allait de l'un à l'autre comme un pendule. Un dimanche elle revenait de la messe avec Raoul jusque chez elle. La semaine suivante elle flânait dans la cour, devant la boutique de son père, le dimanche soir, et causait avec Prosper par-dessus la barrière jusqu'à ce que son père l'appelât au magasin pour servir les acheteurs.

Ce fut pendant une de ces causeries que le pendule sembla enfin se ralentir et se fixer. Prosper lui parlait de la belle récolte de sucre qu'il avait retirée de son bosquet d'érables.

— Cela me fera un bon profit, disait-il, — plus de soixante piastres. — J'achèterai avec cela à Chicoutimi un char neuf à quatre roues, tout ce

qu'il y a de plus beau, une véritable voiture de noces, si vous... si je... Toinette? Irons-nous dedans tous les deux?

Il prit dans sa main gauche la main de la jeune fille, qui était posée sur la barrière. Son bras droit passa rapidement par-dessus la clôture basse en piquets et entoura l'épaule de la femme qui s'appuyait au poteau de la porte. La route était complètement déserte, et la nuit déjà tombée. Elle riait, et Prosper sentait sur son cou le souffle chaud de sa bouche.

— Si vous... si moi... si quoi...? Pourquoi tant de *si* dans ce joli discours? Pour le mariage de qui achèterez-vous cette voiture neuve? Ne savez-vous pas ce que Vaillantcœur a dit? « Il n'y aura pas de mariage dans la paroisse avant que j'aie jeté le petit Prosper par-dessus mon épaule! »

Comme elle disait ces mots, rieuse, elle se tourna du côté de la route en levant les yeux; elle était si près de l'homme qu'une des boucles de son front lui effleura la joue.

— Mazette! dit-il, qui vous a raconté cela?

— Je l'ai entendu moi-même.

— Où?

— Dans le magasin, avant-hier soir. Mais ce

n'était pas la première fois. Il l'a déjà dit le jour où nous sommes revenus de l'église ensemble, il y aura demain quatre semaines.

— Et que lui avez-vous répondu ?

— J'ai dit qu'il se trompait peut-être, et que le prochain mariage pourrait bien avoir lieu quand le petit Prosper aurait mesuré la route avec le dos de l'homme le plus long d'Abbéville.

Sa voix ne chantait plus maintenant, et sa bouche ne riait pas : elle parlait anxieusement, et son sein se soulevait en de courtes respirations. Mais le bras de Prosper se retira de sur son épaule, et il se redressa en étreignant nerveusement la barrière.

— Toinette, cria-t-il, c'est bravement répondu ! je pourrais faire cela, oui, je sais que je pourrais le faire. Mais... mon Dieu que vais-je dire ? Depuis trois ans il me pousse à me battre, tout le monde m'y pousse. Vous aussi ! — mais je ne peux pas. Je ne suis pas capable de cette vilaine chose !

La main de la fille était restée dans la sienne, mais inerte et froide comme une pierre. Elle demeura silencieuse un moment et demanda froidement :

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? Parce que je me souviens de

notre ancienne amitié. Parce qu'il m'a retiré de la rivière autrefois. Parce que je l'aime maintenant encore. Parce que, à présent, il me hait trop, ce serait un combat à mort. Parce qu'il n'en peut sortir que du mal et de la honte, quel que soit le vainqueur. Voilà pourquoi je ne veux pas, Toinette !

La main de la jeune fille glissa soudainement de la sienne, elle se recula d'un pas en arrière.

— Tiens, vous avez peur, monsieur Leclère ? Vraiment ? Je ne l'aurais pas cru. Pour un homme aussi fort que vous, c'est un peu ridicule d'avoir peur. Bonne nuit, j'entends mon père qui m'appelle. Peut-être quelqu'un attend-il qu'on le serve. Vous me direz une autre fois ce que vous ferez de la voiture neuve. Bonne nuit !

Elle riait de nouveau. Mais son rire avait changé. Prosper, immobile près de la barrière, songeait qu'il ne sonnait guère comme un ruisseau sur les cailloux, mais plutôt comme des branches sèches qui se heurtent dans le vent. Il n'entendit pas le soupir qu'elle poussa en refermant la porte de la maison, et il ne vit pas combien elle marchait lentement dans le couloir sombre qui menait au magasin.



### III

#### LA LUTTE

Il y eut ce printemps-là un grand nombre de dimanches pluvieux ; à l'été commençant, le commerce était si animé dans la boutique de Girard, qu'il fallait toute la maisonnée pour y suffire. Et la barrière de la cour de devant n'avait plus à porter sur ses gonds l'effort des amoureux accoudés. Elle était devenue la chose raide qu'on ouvre et qu'on ferme, car les gens ne s'en servaient plus que pour la franchir, et personne ne s'arrêtait plus longuement sur son appui...

Vaillantcœur avait acheté un chapeau neuf, en peau de phoque bien noire et luisante, et une cravate de soie rouge. Ils étaient beaux à voir, lui

et Toinette, lorsqu'ils se promenèrent ensemble, en ce dimanche de Corpus Christi qui fut le jour de leurs fiançailles. Vous pensez : maintenant, Roaul devait être enfin satisfait ? Fier, il l'était assurément. Mais il n'était pas satisfait. Il songeait bien plus : j'ai vaincu Prosper que : je possède Toinette. Et il se demandait : « L'ai-je vraiment vaincu ? Peut-être la fille l'aime-t-elle encore un peu ? Peut-être pense-t-elle à ses romances, à ses chansons, à sa jolie manière tranquille de parler, et tout cela lui manque-t-il ? Elle est aussi trop silencieuse, presque muette, quand elle se promène avec moi, et elle rit trop haut quand je parle, elle rit peut-être plutôt de moi qu'avec moi ? Peut-être ces hommes de Saint-Raymond se rappellent-ils encore la façon dont ma tête sortait de cet amas de neige, et ont-ils raconté à Toinette comme ce petit Prosper fut adroit et prompt ?... Peut-être, ah ! *maudits !* quel million de peut-être ! Et dire qu'il n'y a qu'une manière de faire taire ces peut-être, la vieille manière, la seule sûre, meilleure encore maintenant puisque j'aurai Toinette pour moi ! Il faut pourtant à la fin qu'elle comprenne, et qu'elle sache bien que c'est l'homme le plus brave de la paroisse qu'elle a choisi ! »

C'est dans ce même été que se construisait la grande tour de pierre de l'église. Les hommes d'Abbéville avaient bâti leur église eux-mêmes, de leurs propres mains, pour la gloire de Dieu. Ils en étaient fiers, et le Curé l'était plus qu'eux tous. Ils n'auraient pas voulu partager cette gloire avec des ouvriers de Québec, ah ! non ! Abbéville n'existait que depuis quarante ans, mais on y comprenait la gloire de Dieu aussi bien qu'ailleurs, n'est-ce pas ? Ils s'étaient dit qu'ils pouvaient bien construire aussi leur clocher, et que cela coûterait moins cher, et ils se mirent à l'œuvre.

Vaillantcœur était le maître charpentier, et Leclère était le maître maçon. Il dirigeait les questions délicates de la taille des pierres, et de leur belle mise en place. Ce travail demandait une tête bien organisée. Et les gens d'Abbéville approuvaient le choix de Prosper, car, s'ils le croyaient peu brave, ils le savaient soigneux et réfléchi. Seul, Vaillantcœur grognait : le travail de Leclère allait trop lentement ; les ouvertures pour les poutres étaient toujours trop profondes, ou pas assez, c'était toujours manqué, et ce *bête* de Prosper dérangeait tout avec sa mauvaise besogne. Mais les querelles n'allaient jamais

jusqu'à un éclat, car le Curé tournait autour du chantier tous les jours et du matin au soir; et il suffisait de quelques mots dits par lui pour que la dispute s'évanouît en fumée.

— Doucement, mes garçons, disait-il dans ces cas-là; travaillez en paix et vous travaillerez vite. Les bois qui descendent les rivières dérivent vite quand ils vont tous dans le même sens; mais quand deux troncs se croisent sur le même rocher, psst... une fourche! Tout le flottage est arrêté. Ne marchez pas les uns contre les autres, mes enfants.

Les murs s'élevaient, fermes, aussi droits que la cheminée d'un bateau à vapeur — dix, vingt, trente, quarante pieds de haut. Le moment arriva de poser les deux poutres croisées pour supporter le plancher du beffroi; puis on abandonnerait la construction de pierre pour commencer la flèche en bois bien pointue. Le Curé alla à Québec pour acheter les plaques brillantes de zinc qui couvriraient le toit, et une belle croix pour poser au pinacle.

Ce jour-là, Leclère était devant la tour, en train de mettre sa blouse, quand Vaillantcœur arriva, jurant furieusement. Trois ou quatre ouvriers étaient près d'eux.

— Viens voir, Leclère, dit-il. J'ai essayé hier une des poutres qui doivent se croiser là-haut. Cela ne va pas. Le mur du côté du nord est de travers, pas plus droit que tes dents. Nous avons dû redescendre la poutre. Il va falloir que nous l'arrangions, je ne sais comment pour qu'elle puisse rejoindre ton mur crochu; après cela si la tour n'est pas solide, ce sera grâce à ton sale travail, hein ?

— C'est bon, dit Prosper, assez calme et bon enfant. J'en suis bien fâché, Raoul. Peut-être pourrai-je redresser cette partie du mur; ou peut-être ton bois s'est-il retiré en séchant? Si nous mesurons ta poutre ?

Comme il fallait s'y attendre, la poutre était faite en bois à moitié sec, et s'était tordue et déformée, se raccourcissant ainsi de plus de cinq centimètres. Vaillantcœur, assis sur le seuil de la grande porte de l'église, n'avait même pas regardé de leur côté pendant qu'ils mesuraient la poutre. Quand ils l'appelèrent pour lui montrer ce qu'ils avaient trouvé, il marcha vers eux à grandes enjambées.

— Quel satané mensonge, leur dit-il d'un air sombre. Prosper Leclère, c'est toi qui tenais la corde pour mesurer, n'est-ce pas ? Tu l'as fait

glisser pour faire croire que la mesure n'était pas juste. J'en suis sûr, tu entends. Mais j'en ai assez à la fin de tes sacrées tricheries. Veux-tu te battre, oui ou non, espèce de fourbe ?

Le visage de Prosper devint gris comme le mortier qu'il mélangeait. Il serra les poings. Les muscles de son cou saillaient comme des cordes tendues, et il respirait bruyamment. Mais il dit seulement trois mots :

— Non. Pas ici.

— Pas ici ? Pourquoi donc ? C'est un bon endroit, le Curé est absent.

— C'est la maison *du bon Dieu*. Devons-nous la bâtir avec la haine au cœur ?

— Ah ! polisson ! tu cherches une excuse. Viens chez Girard, alors, et battons-nous là-bas.

De nouveau, Prosper se contint pendant quelques instants — et il dit encore trois mots, d'une voix ferme :

— Non. Pas maintenant.

— Pas maintenant ? Mais quand alors, cœur de lièvre ? Est-ce que tu te défileras comme cela jusqu'à ce que tu verdisses et que tu crèves ? Quand veux-tu te battre, dis, museau de rat ?

— Quand j'aurai oublié. Quand je ne t'aimerai plus.



Prosper prit sa truelle et entra dans la tour. Raoul le couvrit d'injures, blâma son travail depuis la fondation jusqu'à la corniche, puis il redescendit sur la route pour aller boire une bouteille de cognac.

Une heure plus tard il revint, l'haleine empestée d'alcool, les yeux pleins de menace et d'images de meurtre. Prosper travaillait tranquillement au sommet de la tour, du côté opposé à la tour. Il ne vit rien jusqu'au moment où Raoul grimpant par les échelles de l'intérieur, bondit sur la plate-forme comme un lynx en fureur.

— C'est pour maintenant, cria-t-il. Ah ! maudit rat, il n'y a pas de trou ici pour te cacher ! Je vais te faire sortir tous tes mensonges de la gorge !

Il saisit Prosper par la tête, lui enfonça violemment le pouce dans l'œil droit, et le poussa en arrière vers les échafaudages.

Aveuglé par le sang, à moitié fou de douleur, Prosper ne pensa plus qu'à se délivrer de cet homme. Il leva son long bras, et lui envoya en pleine figure un violent coup de poing qui lui disloqua la mâchoire.

Alors Raoul vacilla sur lui-même, en arrière, puis de côté, tomba sur le bord de la muraille à

pic, s'inclina en avant, chancela, perdit enfin l'équilibre, et tomba, les bras étendus, battant l'air, étreignant le vide...

Quarante pieds à pic!... Il y eut une minute — ou une éternité? — d'horrible silence. Puis le corps heurta les blocs de pierre au pied du clocher, avec un bruit épais et mat, et s'abattit au milieu des blocs, recroquevillé, sans plainte, sans mouvement.

Lorsque les autres hommes qui, au bruit de la querelle, s'étaient précipités effrayés sur les échelles, aperçurent Leclère, il se penchait par-dessus le bord de l'échafaudage, pleurant du sang, essayant de voir ce qui se passait en bas.

— Je l'ai tué, gémissait-il. Et c'était mon ami! Il s'est brisé en bas. Je suis un meurtrier. Laissez-moi me jeter moi aussi!

Ils eurent de la peine à le faire reculer et à le contraindre à descendre. Comme ils le soutenaient sur les échelles, ils le sentirent qui tremblait comme un peuplier.

Mais Vaillantcœur n'était pas mort. C'est incroyable: tomber de quarante pieds de haut et ne pas se tuer — ils en parlent encore dans toute la vallée du lac Saint John comme d'un miracle. Il s'était cassé seulement le nez, la

clavicule droite et deux côtes. Pour un homme de sa force, c'était une bagatelle. Avec un bon médecin de Chicoutimi et quelques mois de soins, il serait de nouveau sur pied, presque aussi solide qu'auparavant.

Leclère voulut prendre sur lui toutes les dépenses pour Raoul.

— C'est mon affaire, disait-il, puisque c'est ma faute. Ce n'était pas un endroit pour nous battre. Pourquoi l'ai-je frappé ?

— Mais *sacrébleu*, lui répondait-on, que pouviez-vous faire ? Il vous a forcé. Vous ne pouviez pourtant pas vous laisser tuer. Ça aurait tout de même été trop fort.

— Non, non, répliquait-il en s'obstinant. Cela me regarde. Girard, vous savez que mon argent est chez le notaire. J'en ai pas mal. Raoul n'en a pas assez, peut-être même pas du tout. Mais il ne doit manquer de rien — vous entendez, de rien ! Tout ce dont il aura besoin, je m'en charge, seulement, vous ne le lui direz pas — non ! Voilà ce que je veux.

Prosper avait sa manière à lui de faire les choses. On le porta chez lui et on le mit au lit. Il ne vit plus Vaillantcœur. D'ailleurs, l'eût-il essayé, le pauvre Prosper n'aurait pu le voir,

car il ne pouvait voir personne. Un de ses yeux était complètement perdu. L'inflammation s'étendit à l'autre, et tout le long de l'automne il resta enfermé, côtoyant toujours de plus près ce triste royaume des aveugles, tandis que Raoul, enfermé aussi chez lui, se rétablissait lentement.

Le Curé allait d'une « cabane » à l'autre, mais il ne portait aucun message entre elles deux. D'un côté, on ne l'en chargeait pas, et ceux qui seraient venus de l'autre n'auraient point été reçus. Raoul ne parlait jamais de Prosper, et si on prononçait son nom devant lui, il fermait les lèvres et ne répondait rien.

Un jour enfin, l'hiver était déjà venu, et c'était la veille de Noël, le Curé prit la résolution de tenter un suprême effort pour les réconcilier.

— Écoutez-moi bien, mon fils, dit-il à Prosper. Je vais aller tantôt chez Vaillantcœur. Vous allez me dire une parole que je lui rapporterai. Il l'écouterà cette fois-ci, je vous le promets. Dois-je lui dire ce que vous faites, et de quelle manière vous prenez soin de lui?

— Oh! non, jamais, répondit Prosper. Ne lui dites pas cela. D'abord, cela ne vaut pas la peine d'en parler. Et puis cela ne l'apaiserait pas, au contraire. Non, cela, il ne le saura jamais.

— Quoi alors ? dit le prêtre. Faut-il lui dire que vous lui pardonnez ?

— Pas cela non plus. Ce serait une parole insensée. Qu'est-ce que cela voudrait dire ? Ce n'est pas à moi de pardonner, puisque c'est moi qui ai frappé le plus fort, et que c'est lui qui est tombé du clocher.

— Eh bien ! alors, choisissez vous-même votre message. Allons, je vous promets qu'on l'écouterà. Je prendrai avec moi comme témoins le notaire Bergeron et le bonhomme Girard, et puis la petite Marie-Antoinette. Il répondra devant eux et je vous redirai ses paroles. Quel sera votre message ?

— *Mon père*, dit-il lentement, vous lui direz ceci exactement : « Moi, Prosper Leclère, je demande pardon à Raoul Vaillantcœur pour avoir refusé de me battre avec lui au moment où il me l'a demandé. »

Le message fut transmis mot pour mot. Marie-Antoinette se tenait près de la porte de la chambre, Bergeron et Girard au pied du lit, et le Curé parla clair et ferme.

Vaillantcœur se roula un peu sur l'oreiller et tourna la tête du côté du mur. Puis il se redressa et s'assit sur son lit, avec un grognement

plaintif, car son épaule lui faisait mal. Ses yeux noirs quand il jeta ses regards sur le prêtre, brillaient comme ceux d'une louve qui va mordre.

— Pardonner? dit-il. Non. Jamais. On ne pardonne pas aux poltrons. Dites-lui que je ne lui pardonnerai jamais.

Un peu plus tard dans l'après-midi, alors que les lueurs roses du soleil couchant se posaient sur les collines neigeuses, quelqu'un frappa à la porte de Leclère.

— Entrez, cria-t-il, qui donc est là? Je ne vois guère, avec cette lumière du soir. Qui est-ce?

— C'est moi, dit Toinette, qui avait les joues plus roses que la neige dehors, moi toute seule.

Elle s'avança lentement vers Prosper, et elle dit de sa voix très douce :

— Prosper, je suis venue pour vous demander de reprendre notre conversation du printemps sur la voiture neuve pour les noces — vous souvenez-vous?



## IV

La voix qui parlait derrière moi dans le canot se tut. La pluie cessait. Le *slish, slish*, des avirons cessa. Le bateau glissait de côté, poussé par la brise. J'entendis le bruit sec d'une pipe secouée sur le plat-bord, et, au bout d'un instant, le frottement rapide d'une allumette sur le dessous de la coque.

— Que faites-vous donc, Ferdinand ?

— J'allume ma pipe, m'sieu.

— L'histoire est donc finie ?

— Oui ou non, m'sieu. C'est comme vous voudrez. Je ne sais pas.

— Mais qu'a dit le vieux Girard quand sa fille

rompit ses fiançailles pour épouser un homme qui avait les yeux perdus ?

— Il dit que Leclère y verrait toujours assez pour travailler avec lui dans le magasin.

— Et Vaillantcœur qui perdait sa fiancée ?

— Il dit que c'était une *sale guigne* de ne pas pouvoir se battre avec cet homme puisqu'il était aveugle.

— Et qu'a dit Toinette ?

— Elle a dit qu'elle avait choisi le cœur le plus brave d'Abbéville.

— Et qu'est-ce que Prosper a répondu à Toinette ?

— Ah ! ça, monsieur, je n'en sais rien. Il l'a dit à Toinette toute seule...

FIN

## TABLE

---

LE ROMANCIER AMÉRICAIN VAN DYKE.....	I
PRIÈRE D'UN ÉCRIVAIN A SON MAÎTRE.....	XXXI
PRÉFACE.....	XXXIII
LA GARDIENNE DE LA LUMIÈRE.....	1
LA TACHE BLANCHE.....	45
LA DOUBLE RÉCOMPENSE .....	87
UNE ANNÉE DE NOBLESSE.....	125
LES DEUX AMOURS DE JACQUES TREMBLAY.....	169
UN JUSTE .....	217
BRAVE CŒUR.....	241



---

IMPRIMERIE M. SOUCHIER

A ROANNE

---

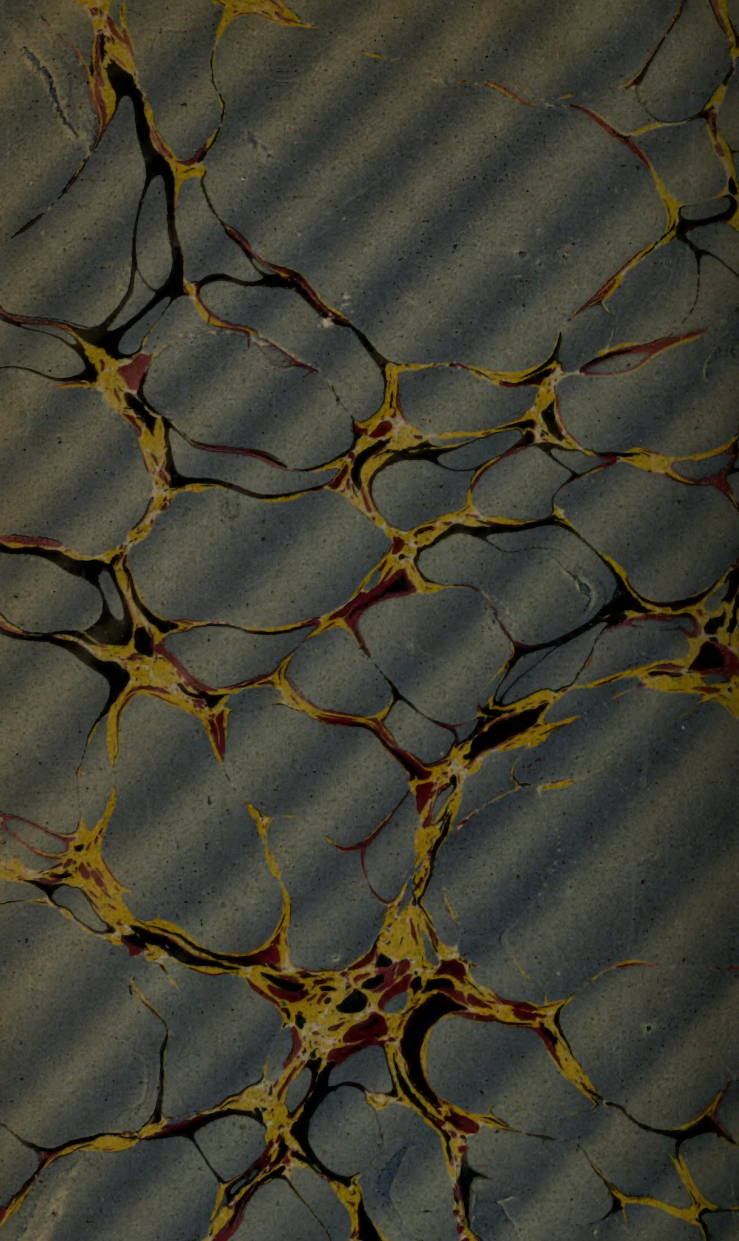












PS  
3117  
R814

Van Dyke, Henry  
La gardienne

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---



